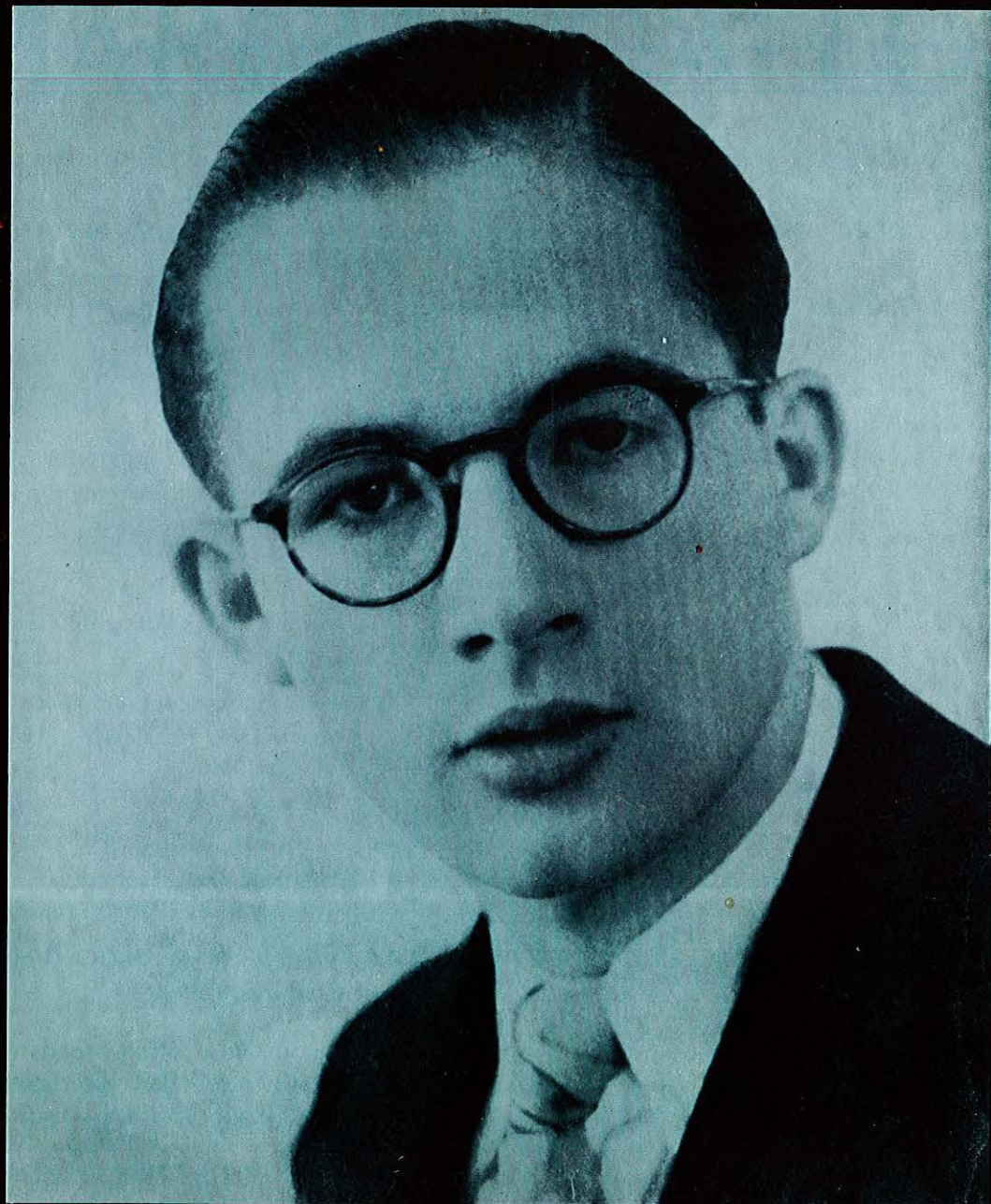


UN TEMOIN DU CHRIST ...

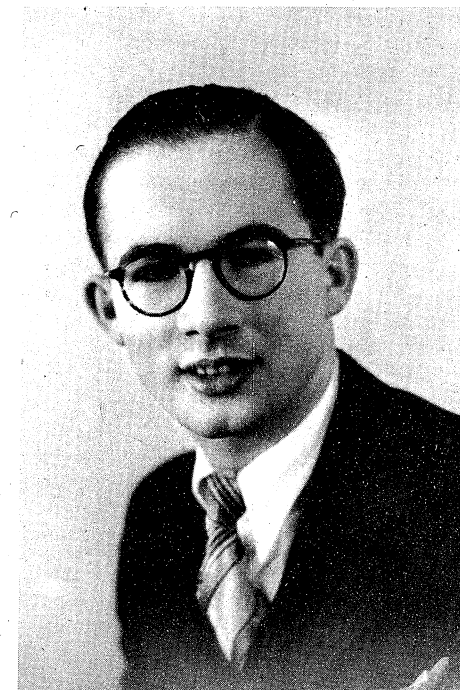
Marcel Callo



MARCEL CALLO

TÉMOIN DU CHRIST

par J.-B. JÉGO



Cette brochure est en vente :
— aux Bureaux de MYRIAM, 193,
Rue Paul Bellamy, Nantes.
C. C. P. 1146.51

Le numéro : 2,50 F. Franco 3 F.
Les 5 exemplaires 2,25 F. Franco.
A partir de 10 exemplaires : 2 F. et Franco.

— chez l'auteur : R. P. JÉGO (Voir
adresse et c.c.p. page 35.)

N. - B. L'édition de cette brochure
constitue le 60^e mille des ouvrages
publiés par l'auteur sur le jeune
héros chrétien.

Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2016

BIBLIOTHEQUE
QUIMPER
DIOCESAINE

Lettre de son Eminence le Cardinal CARDIJN

JEUNESSE OUVRIERE CHRETIENNE

90, rue des Palais
Bruxelles 3

Bruxelles, le 12 juillet 1966

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je n'ai pas connu Marcel Callo, mais j'ai connu bon nombre de ses pareils, entre autres Fernand Tonnet et Paul Garcet, fondateurs de la J.O.C., morts tous les deux d'une mort affreuse à Dachau, et dont on songe aussi à introduire la cause de Béatification.

Nous sommes si fiers de tous ces jocistes de tous pays et de tous âges, qui ont donné leur vie en témoignage de charité. Ils sont allés jusqu'au bout du sacrifice, parce qu'ils voyaient dans chacun de leurs jeunes camarades, un membre du Corps Mystique du Christ, qu'ils devaient rendre conscient de sa dignité et de sa mission. Ils n'ont jamais séparé le Christ personnel de tous ceux qu'Il est venu sauver. Pour eux, aimer le Christ, c'était aimer jusqu'au dernier et au plus humble de leurs camarades, les aider, les unir tous, pour leur soutien dans la vie et dans les milieux de vie; et cela à la dimension du monde. Dans la guerre, aux camps de concentration, comme dans les 600 groupes jocistes clandestins qui existaient en Europe Centrale et Orientale, ils ont trouvé l'occasion providentielle de vivre leur idéal, et quelques-uns ont supporté les souffrances les plus cruelles, pour rester fidèles à eux-mêmes et à leur mission. Leur histoire n'a pas encore été écrite. Puissent-ils trouver un historien digne de la valeur de leur exemple!

La jeunesse d'aujourd'hui ne sera sauvée que par cette doctrine, et par ces témoignages de vie! Elle compte tant d'aspirants à une telle vie de dévouement, nourrie par la même nourriture divine!

C'est tout cela qu'a été, qu'a vécu Marcel Callo. Le récit de sa vie doit nous aider à poser et à résoudre le problème de la jeunesse et surtout de la jeunesse travailleuse d'aujourd'hui. C'est dans leur vie journalière et dans tous les aspects de celle-ci que le Christ, Son amour et Sa mission doivent pénétrer. Le Christ ne peut rester à côté, comme étranger à leur vie. Il doit y pénétrer profondément et dans tous les aspects; Il doit y devenir plus vivant et plus intime que le plus grand ami. Alors le Christ Mystique deviendra leur vie, élevée dans et par la charité. Alors tous les camarades deviendront le Christ servi, aimé en tout et toujours, et quand l'occasion s'en présentera, jusqu'au sacrifice suprême.

Que votre belle biographie aide à cet apostolat si nécessaire aujourd'hui! Encore maintenant, Marcel Callo doit devenir un entraîneur, un militant dans la masse de la jeunesse travailleuse du monde!

† Cardinal Joseph CARDIJN,
Aumônier-fondateur de la J.O.C.

Nihil Obstat
L. Denis (C.J.M.)
Rennes, 12 juillet 1966

Imprimatur
L. Simonneaux,
Vic. gén.
Rennes, 12 juillet 1966

INTRODUCTION

Le 19 mars 1943, un Jociste de Rennes, de 22 ans, était déporté en Allemagne, en même temps que des milliers de jeunes de son âge et de diverses nations.

Le 19 avril 1944, la Gestapo l'arrêtait et le faisait condamner à mort pour crime d'apostolat interdit.

Le 19 mars 1945, après des mois d'affreuses souffrances, ce jeune ouvrier expirait, seul, en pleine nuit, à l'immonde infirmerie du camp de Mauthausen, en Autriche. Son nom entrerait dans la liste des vingt millions de morts des prisons ou des camps nazis.

Ces morts ne seront jamais oubliés. Dans leur pays, des dizaines de monuments, de pierre ou de bronze, perpétueront leur souvenir et la grandeur de leur sacrifice.

La Providence a fait émerger et passer dans l'Histoire certains d'entre eux, pour qu'ils nous servent d'exemples. La jeunesse de tous les pays devrait connaître Fernand Tonnet, Président-Fondateur de la J.O.C., et Paul Garcet son Trésorier-Fondateur, morts dans la même baraque du camp de Dachau, à cinq jours d'intervalle. Egalement Sophie Scholl et son frère Hans, étudiants allemands de l'Université de Munich, décapités à la hache, pour avoir opposé leur catholicisme au paganisme d'Hitler.

En 1958, le Katholikentag de Berlin célébra spécialement le souvenir des victimes des nazis. Son journal spécial illustra ses pages des portraits d'Edith Stein, carmélite d'origine juive; du Père Maximilien Kolbe, franciscain polonais, et de Marcel Callo, Jociste français, le héros de ces pages, dont la renommée ne cesse de s'étendre.

* * *

Comment débuta son histoire? Aux derniers jours de mai 1945, M. l'abbé Guérin, Fondateur et Aumônier national de la J.O.C. de France, reçut à Paris la visite du Père Paul Beschet, Scolastique de la Société de Jésus, rescapé du camp de Zwickau, qui connut Marcel Callo en déportation. A cette date l'un et l'autre ignoraient la mort de Marcel et l'adresse exacte de sa famille. A la suite de cette entrevue, M. l'abbé Guérin écrivit donc à M. l'abbé Michel, aumônier diocésain de la J.O.C. de Rennes.

Paris 28 mai 1945.

Cher Monsieur Michel,

Le Père Beschet m'a dit beaucoup de bien de Marcel Callo, de son action, de son mordant, de son grand apostolat.

S'il est rentré, auriez-vous la bonté de lui demander le service d'écrire pour moi le récit de son action en Allemagne, et de celle de ses camarades; les résultats de leur action, leur influence, leur ingéniosité, leurs expériences, puis leur arrestation, les détails de leur vie en prison et dans les camps; les noms et villes d'origine de tous ces militants qu'il a connus avant ou après son arrestation.

Qu'il ne craigne pas d'être long: c'est un vrai témoignage. Comme le disait le Pape récemment, ce sont de vrais confesseurs de la Foi, et nous sommes avides des moindres détails de la vie de ces militants magnifiques ».

M. l'abbé Michel transmet une copie de cette lettre à la famille de Marcel.

Le 12 juin 1945, S. Em. le cardinal Roques, archevêque de Rennes prononçait l'éloge funèbre de Marcel dans la basilique de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, et il déclarait:

« Des nombreuses lettres de Marcel Callo à sa famille, on pourrait tirer tout un programme de vie et je souhaiterais que quelques extraits fussent livrés à ses jeunes camarades, de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne et des autres mouvements, pour leur servir d'orientation et d'éducation, tant sont beaux, élevés, grands, les sentiments qu'ils expriment... Nous avons à mettre devant nos yeux, de façon permanente, l'exemple de cette vie de sacrifice, de souffrances et de dévouement total... »

Le souhait du Cardinal nous incitait à rédiger la biographie de ce jeune ouvrier que nous connaissions depuis 1937. M. l'abbé Guérin nous en suggérait une table des matières qui devait lui donner une certaine ampleur. Elle parut en octobre 1946, sous ce titre: Un exemple: Marcel Callo. Depuis lors, elle s'est amplifiée à mesure et en proportion du développement de l'histoire de son héros, au point d'atteindre un volume de 240 pages.

Pourquoi paraît-elle sous cette forme réduite? La jeunesse et ses dirigeants: des écoles, des collèges et des mouvements d'Action catholique désiraient une biographie plus courte, plus simple, plus concrète, plus didactique, plus illustrée, et moins chère qu'un « gros livre ».

Nous avons essayé. Avons-nous réussi? Depuis vingt ans, nous avons reçu des compliments qui nous ont encouragé, et des reproches qui nous ont été aussi utiles, car nos censeurs ont toujours usé de la saine critique: celle qui fait office de mouchette, et non pas d'éteignoir.

Nous souhaitons à tous nos lecteurs que l'exemple de Marcel Callo leur fasse autant de bien qu'il nous en a fait à nous-même.

Un départ dans la vie

« La vie d'un homme dépend de son enfance, comme la moisson du grain que l'on sème. »

Marcel-Marie Gabriel Callo, né à Rennes le 6 décembre 1921, fut baptisé le 7 dans l'église de sa paroisse Saint-Aubin qui porte aussi le nom de basilique de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

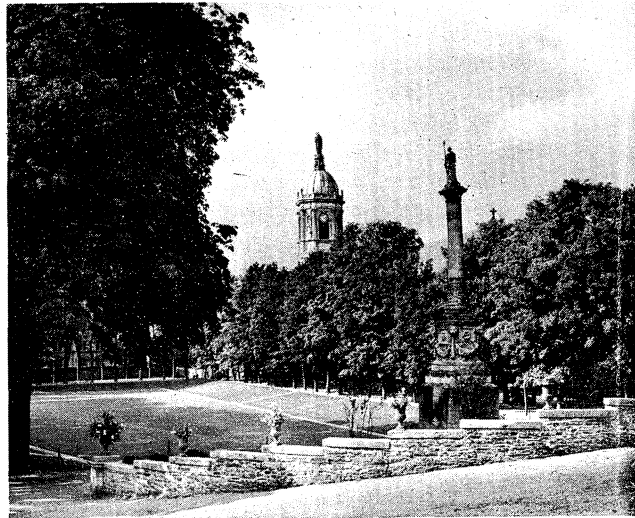
Il n'arriva pas sur terre nanti de toutes les vertus. Si la Providence le favorisa, elle lui laissa — pour son mérite et pour notre consolation — des défauts qu'il dut combattre toute sa vie, souvent à prix d'héroïsme. Il ne grandit pas en boîte à coton, mais au sein d'une famille laborieuse, destinée à mener, longtemps, la lutte pour la vie, puisque Marcel se classait deuxième garçon dans un foyer qui devait compter neuf enfants : trois garçons et six filles, dont l'une mourut en bas âge.

De ses parents morbihannais — son père était de Saint-Vincent-sur-Oust et sa mère de Peillac — Marcel hérita leur très grande foi, une solide piété, l'exemple du travail.

Il s'enrichit également de leur profonde affection... qui n'excluait pas l'usage du martinet : « qui aime bien châtie bien ». On savait, à ce foyer, que la vie chrétienne ne s'enracine pas dans la mollesse, et que la fermeté est sa meilleure tutelle. Là, comme ailleurs, les enfants achevaient eux-mêmes mutuellement leur rôdage en d'inévitables et salutaires frictions.

L'entente cordiale sera d'ailleurs facile, car la joie ne manquera jamais dans cette famille qui deviendra jociste cent pour cent, et où la prière et le chapelet en commun seront au programme de toutes les soirées. Comment ne pas oublier rapidement les petites écorchures provoquées par les aspérités des caractères différents, quand on dit chaque soir à Dieu : « Pardonnez-nous nos offenses comme aussi nous pardonnons... » ; et ne pas avoir une facile soumission à des parents que l'on voit journellement, agenouillés devant Dieu !

C'est dans ce sanctuaire familial que Marcel apprit : à respecter les droits des autres, à pratiquer l'entraide et le support mutuel, à



Le Thabor et le clocher de l'église Notre-Dame, dont la statue domine la ville

modérer la force de son caractère et l'ardeur de son tempérament. C'est là aussi qu'il apprit à connaître la Vierge Marie, et à faire avec elle ses premiers pas vers Jésus-Christ, à l'amour duquel il consacra toute sa vie, dans le monde ouvrier.

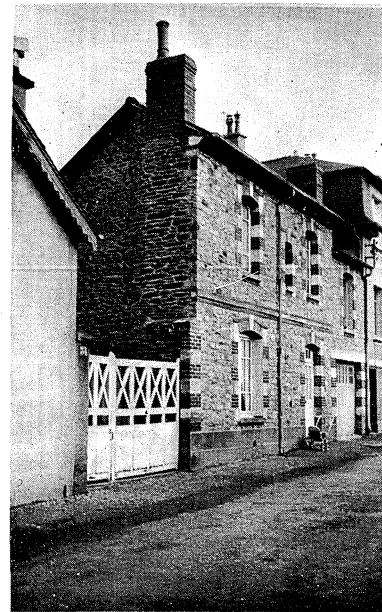
Ecolier

Le portrait de son enfance, que nous tracèrent ses parents, ses instituteurs à l'Ecole Sainte-Anne, ses aumôniers et ses chefs scouts, tient en quelques lignes.

Côté qualités : Visage ouvert, habituellement souriant; plein de vie et d'entrain, meneur au jeu. Pieux, cœur délicat et sensible; très franc, énergique, tenace, toujours fidèle à ses promesses.

Côté défauts : parfois trop vif, du moins d'après lui, il aurait pu devenir ronchonneur s'il n'avait su se faire docile dès qu'il avait compris ses torts.

L'écolier ne fut jamais paresseux. Le prouvent ses places de deuxième sur trente-deux, et de troisième sur vingt-neuf, aux examens de sa première communion et de sa confir-



La maison natale de Marcel Callo

mation. Certains ralentis dans son travail lui valurent quelques semonces de ses maîtres et de ses parents, toujours parfaitement d'accord dans son éducation. A l'heure du Certificat d'Etudes Primaires, il leur prouva que leurs leçons n'avaient pas été inutiles. Son maître jugea qu'il était trop jeune pour affronter cet examen. Marcel prit l'initiative de s'y présenter tout bonnement. Il en revint de même, son diplôme à la main.

Aux enfants de chœur qui ne remportent pas souvent le championnat de la sagesse, Marcel a laissé ce très bel exemple : il servit la messe, tous les matins, sept ans de suite, sans s'attirer le moindre reproche dans ce service, méritant même les compliments de tous.

Très actif, Marcel meublait ses loisirs à la maison de ses deux amours : un pipeau sur lequel il apprenait des airs de cantiques et de chansons — ce qui lui sera bien utile de savoir plus tard — ; et un jeu de caractères d'imprimerie qui fut peut-être à la base de sa vocation professionnelle : « Imprimeur, c'est cela que je voudrais être » disait-il, quand il faisait de longues poses à la devanture de l'Imprimerie Becdelièvre située dans son quartier.

Ecolier et scout de France

A Noël 1933, Marcel fut admis parmi les premiers scouts de la Patrouille des Hermine, troupe Jacques Cartier, V^e Rennes. Modèle

d'esprit scout, il devint rapidement second de sa patrouille et fit sa Promesse le 18 juin 1934 en présence du Général Tabouis, Commissaire de Province. Cette même année le vit scout de deuxième classe à la patrouille des Ecureuils, où l'on nota sa gaieté, sa gentillesse, sa serviabilité, la droiture de son caractère, une conscience aiguë de ses devoirs et de ses responsabilités.

En juillet 1934 il devait quitter l'école et choisir un métier : son frère aîné, Jean, était entré au petit-séminaire; son père, employé au Service des Ponts-et-Chaussées, était le seul gagne-pain de la maison; sa mère avait la charge de cinq fillettes : Madeleine, Marie-Thérèse, Paulette, et deux jumelles Bernadette et Anne-Marie. Michel deviendra et restera le benjamin, l'année suivante.

Scout et apprenti typographe

C'est avec fierté que Marcel entra dans le monde ouvrier en s'inscrivant comme apprenti typographe, le 1^{er} octobre 1934, à l'Imprimerie Provinciale de l'Ouest, devenue depuis la guerre l'Imprimerie Simon, rue du Pré-Botté. Il devait y rester jusqu'à sa déportation en 1943.

Entre temps, Marcel était devenu scout de

Marcel et sa sœur Madeleine



première classe. On le nomma chef de la patrouille des Panthères, composée de jeunes apprentis comme lui. Il fit preuve de son talent naissant en composant, sur la petite imprimerie de son Aumônier, l'abbé Réminiac, le programme d'une fête de sa troupe. Sur ce banc d'essai, il dut faire un coup de Maître, car son chef-d'œuvre lui valut son brevet (badge).

Pendant qu'il s'adonnait à son apprentissage et au « dressage » de ses jeunes... Panthères, il ne se doutait pas que la Providence venait de lui mettre le pied dans l'étrier pour de nouvelles conquêtes, dans un autre champ d'apostolat. Mais elle lui laissait encore l'année 1935, pour se former à son métier, pour mieux connaître le milieu ouvrier et s'aguerrir en face du mal.

Premiers combats, premières victoires

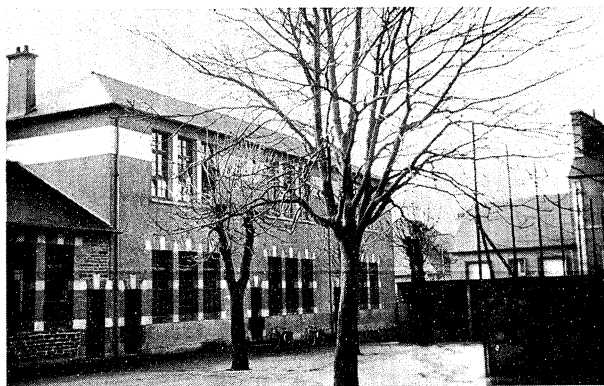
On peut dire que son atelier était bon, et dirigé par un patron chrétien. Mais, dans les meilleurs champs du monde, l'ivraie peut se mêler au bon grain...

Marcel sortait d'une famille et d'une école profondément chrétienne. Il devait être choqué par les conversations grivoises, peut-être même par les sollicitations au mal, de certains ouvriers.

Il n'avait encore que treize ans, mais une âme pure, droite et forte comme une lame d'épée, qui révéla son sens du péché, son horreur du mal, et surtout une force chrétienne extraordinaire dès son apprentissage. Par son refus catégorique de suivre le courant du mal, il s'attira des railleries et des vexations.

Ces premières luttes lui furent d'autant plus pénibles qu'il les supporta tout seul, pendant plusieurs semaines. Retenu par une véritable honte de répéter ce qu'il entendait, il n'osait dévoiler à personne l'émoi de son âme troublée. Mais enfin, dans une heure de confiance provoquée par l'affection de sa mère, il se confia totalement à elle, en lui exprimant son dégoût de ce qui le tourmentait. Ce fut son salut : en appelant à son secours une maman, il en trouva deux. A partir de ce jour, il prit l'habitude de réciter cette prière à la Vierge Marie, proposée par sa mère : « Ma Souveraine et ma Mère, souvenez-vous que je vous appartiens; défendez-moi comme votre bien et votre propriété ». Sous cette double protection maternelle, Marcel repoussa tous les assauts.

Mêlé à une conversation qui devenait grivoise, il en releva l'inconvenance. A un luron qui lui lança : « A vingt ans tu seras bien



L'école primaire Sainte-Anne

comme les autres », il répondit fièrement : « A vingt ans, je serai ce que je suis ». On verra comment il tint parole.

Apprenant qu'on le surnommait « Jésus-Christ », il affirma : « C'est un sobriquet qui m'honore, je tâcherai d'en être digne ». Sa réponse ne fut point téméraire.

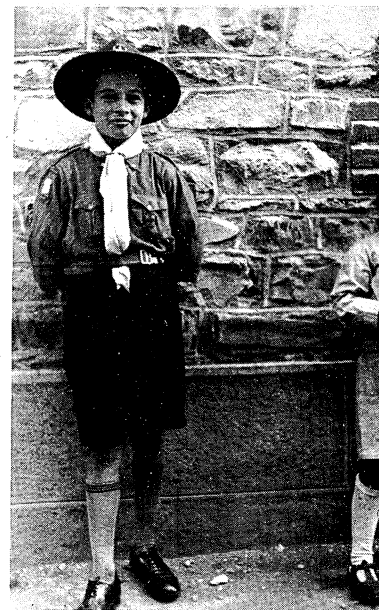
La découverte du mal lui fit comprendre la nécessité de l'apostolat, et celle du danger l'amena à compter toujours plus sur le secours de Jésus et de Marie. C'est peut-être près d'eux qu'il puisa à Lourdes, en 1935, à l'occasion d'un camp scout dans les Pyrénées, la force de volonté dont il eut grand besoin l'année suivante.

Période cruciale et décisive

A la jonction des années 1935-1936, dans la J.O.C. à peine lancée à Rennes, et chez les Scouts, on cherche en commun à porter assistance aux jeunes ouvriers et surtout aux apprentis. On est d'accord pour inciter Marcel à entrer dans la J.O.C. : on connaît ses grandes qualités; il connaît la question depuis qu'il est apprenti, et chef d'une patrouille d'apprentis.

Scouts et jocistes viennent d'avoir quelques réunions communes : Marcel est dans l'ambiance de ces deux mouvements. Pour devenir meilleur apôtre, il aspire à plus complète formation religieuse et ouvrière.

La J.O.C. l'attire fortement... aussi fortement que le retient le scoutisme, auquel il s'est donné à plein cœur et où il ne connaît que des amis. On lui propose d'être à la fois : scout, apprenti et jociste. Mais ce garçon, qui



Scout de France

a déjà la passion de bien faire chaque chose, autant de goût pour le fini que de dégoût pour la médiocrité, se demande si ces multiples engagements ne l'exposeront pas à tout gâcher, alors que chez lui sa mère a grandement besoin de son aide.

D'autre part, les sorties scouts à la campagne sont un régal pour lui qui aime tant le jeu

et une bienfaisante détente, une cure d'air vivifiante entre les journées passées dans son atelier, qui était, à cette époque, presque un taudis, avant de se métamorphoser en la très moderne Imprimerie Simon, lumineuse et fraîche comme un matin de printemps.

Tirailé vers des directions diverses, et appelé à des fonctions qu'il jugeait incompatibles, Marcel devait faire un choix : le Scoutisme ou la J.O.C. Ce carrefour fut arrosé de larmes... de beaucoup de larmes.

Finalement il s'inscrivit à la section jociste de Saint-Aubin au début de 1936, titulaire de la Carte Jociste 40.114.

A sa louange, il faut dire qu'il n'accepta définitivement cette inscription que par obéissance, par devoir, par volonté de se mieux préparer à l'apostolat du monde ouvrier.

A cet exemple de courage, il ajouta une belle leçon de reconnaissance au scoutisme. Il le remercia de lui avoir appris : à servir, à acquérir le sens des responsabilités, à organiser les jeux, qui devaient tenir une grande place dans son apostolat.

Son chef de groupe Raymond Selleret nous a écrit : « Je ne me souviens pas avoir jamais fait un reproche à Marcel. Je ne sais s'il avait le pressentiment de ce qui devait lui arriver, mais ce dont j'étais sûr, c'est qu'il ne faillirait jamais ». Ses deux aumôniers les Abbés Réminiac et Tarot le considéraient comme l'un de leurs meilleurs scouts, et ils se réjouirent de le voir donner ensuite toute sa mesure dans la J.O.C.

Apprenti Jociste

Dans son livre récent « Laïcs en Premières Lignes » le Cardinal Cardijn qui fonda la J.O.C., nous déclare : « Jamais je n'ai trouvé un militant tout fait. Tout comme il n'y a pas de prêtre sans séminaire, pas de religieux sans noviciat... il n'y a pas d'apôtre laïc sans préparation spécifique » (page 151). « Les laïcs ne seront apôtres que dans la mesure où ils seront formés » (page 62).

Au début de 1936, Marcel vient d'entrer dans sa quinzième année. Ce n'est plus un enfant. S'il en garde l'humeur joyeuse, à l'heure des choses sérieuses il apporte à ses devoirs le même entrain qu'au jeu.

Pourtant on le trouve bientôt plus grave, silencieux, parfois même vraiment taciturne aux réunions de sa section. Pourquoi donc ?

Les réunions au local de la J.O.C. étaient plus austères que les sorties champêtres de sa patrouille : il gardait une certaine nostalgie du scoutisme.

Il aimait beaucoup l'ordre et la clarté, et il trouvait une section jociste dans les tâtonnements inévitables de sa récente formation.

D'autre part, Marcel recevait encore les publications scouts pendant que lui arrivaient celles de la J.O.C. Il se produisait un peu d'embouteillage dans son jeune esprit, à ce carrefour débouchant sur un horizon nouveau.

Fait plus grave : la bonne harmonie dans les relations des âmes suppose une certaine identité des idées, des sentiments et des aspirations. Or, tandis que Marcel avait reçu une forte éducation chrétienne et que ses premiers combats l'avaient déjà poussé à s'élever vers Dieu pour mieux entraîner les autres, la plupart de ses compagnons n'avaient pas bénéficié de la même instruction religieuse. Leur section n'avait pas eu le temps de les former : ils ne pouvaient avoir le même idéal que Marcel, ni emboîter le même pas.

Il s'ensuivit de sérieux tiraillements. Au dire de son aumônier, M. l'Abbé Martinais, Marcel eut énormément de difficultés à s'acclimater à la J.O.C.; pour y demeurer, il dût employer toute son énergie.

Son obéissance totale à son aumônier fit le reste. Marcel se livra à la J.O.C. comme il

s'était donné au Scoutisme, de toute son âme. L'Abbé Cardijn ne voulait pas de demi-jocistes. Il réclamait des « jusqu'aboutistes », Marcel devait en faire partie.

Il apprend à connaître son milieu et son époque

Par ses enquêtes : Pendant des mois, Marcel, très observateur, s'adonna à mieux savoir afin de mieux juger avec rectitude et d'agir avec compétence. Grâce à son caractère affable et à son tempérament joyeux, et parce qu'on le savait sérieux et très discret, il eut quantité de contacts avec les jeunes de sa paroisse et avec leurs familles. Il put ainsi connaître leur façon de penser, de parler et d'agir; leurs qualités et leurs défauts, leurs dangers et leurs besoins.

Il découvrit ainsi, en son temps, ce que nous voyons encore dans le nôtre : de vrais chrétiens, vivant heureux dans la paix et la joie d'une vie authentiquement chrétienne; des chrétiens piétinant et végétant dans la médiocrité, traînant leur religion au lieu d'en faire le levier de leur vie; quantité de gens sans religion aucune, ni aucun souci de la vie surnaturelle, satisfaits des vertus naturelles, ignorant même qu'aux yeux de Dieu, ils n'ont d'autre valeur que des fleurs artificielles aux mains d'un fleuriste. Plus bas encore, ces pauvres gens sans foi ni mœurs, mais aussi sans instruction religieuse ni éducation morale, et combien dignes de pitié.

Comme nous, il dut entendre les uns s'engouer de leur époque, les autres la déclarer corrompue et incurable; ceux qui l'adoraient, ceux qui la boudaient, ceux qui la maudissaient.

• Par ses lectures il découvre : l'ampleur du mal causé par le laïcisme et le matérialisme; les difficultés du clergé, débordé par le nombre des œuvres à créer; l'urgence de l'apostolat des laïcs et les appels de l'Eglise à l'Action Catholique. Dans ses difficultés, il consultait son aumônier, d'après lequel « Marcel était un questionnaire vivant, toujours muni d'un crayon et de papiers, sur lesquels s'alignaient

les réponses à ces « pourquoi » et à ses « comment ».

D'après ses notes, il vit le monde tel que le péché l'a détérioré, divisé, déchristianisé. Il en déduisit la nécessité de l'apostolat des laïcs, de leur propre sanctification, de vivre « les yeux fixés sur Jésus-Christ », car écrivit-il, « lorsque l'homme a quitté le Christ, il est incapable de se conduire lui-même ».

C'est sur Lui qu'il basera sa sanctification et son apostolat. C'est à Lui qu'il conduira ses frères ouvriers après leur avoir montré, par son exemple, comment on devient un vrai Jociste.

Il harmonise sa vie avec ses convictions

Tout en continuant ses enquêtes et ses lectures, il se révéla, rapidement, excellent Jociste, en tous terrains.

• Dans sa section, par son esprit de sacrifice : Marcel aimait la cigarette, mais il s'en privait totalement pendant tout le Carême. Sur l'argent de poche que lui donnaient chaque semaine ses parents, il s'imposa tant de sacrifices que, pour se rendre aux fêtes du X^e Anniversaire de la J.O.C. à Paris, en 1937, il ne demanda rien à ses parents. Un jour il se rendait au cinéma avec deux camarades. Soudain il s'arrêta « Excusez-moi, leur dit-il, j'oubliais qu'à cette heure je dois visiter deux malades ». Et il se dirigea vers l'hospice de Pontchaillou.

• Par son sens du devoir : Un jour, où il devait jouer le rôle principal d'une comédie, sa mère se trouva très gravement malade. Il s'en fut dire à son Aumônier : « Il ne convient pas que je fasse le comédien en pareille circonstance », et il ajoute les larmes aux yeux : « D'ailleurs, la pensée de maman va me torturer, et je vais saboter mon rôle et la représentation ».

Grand embarras de l'Aumônier : la représentation doit avoir lieu dans quelques heures. Sans Marcel, elle devient impossible, mais Marcel aime tellement sa mère...

Au bout d'un silence très pénible, l'Aumônier lui dit : « Marcel, je comprends très bien ta situation, et je te laisse libre du choix de la décision, tout en pensant que ce serait, quand même, ton devoir de jouer ce soir ton rôle... »

Le mot DEVOIR entraîna cette réponse de Marcel : « Monsieur l'Aumônier, si vous jugez que mon devoir est d'être ce soir sur la scène, j'y serai ».

Il y fut, avec tout son brio habituel. Et dès qu'il eut achevé son devoir de comédien sur la scène, il courut près de sa mère, accomplir son devoir de fils très affectueux.

• Par son cran, dans une réunion d'ouvriers : très choqué par les propos grossiers d'un père de famille dans un groupe de jeunes, Marcel lui dit très calmement : « Que diriez-vous de moi si j'allais raconter pareilles saletés devant vos enfants ? ». Sa question resta sans écho. Tout le monde se tint coi, l'interpellé tourna les talons mais il tint compte de la leçon. C'était l'essentiel.

• Par sa magnanimité : un matin, il faillit se battre avec un compagnon. Les heures suivantes furent plutôt froides. Mais Marcel fit bientôt fondre la glace en dépannant son antagoniste en difficultés. Stupéfait, celui-ci se montra très touché de cette charité qui rapproche les cœurs.

• Par son estime du travail. Il en parlait très souvent et longuement. Il s'en fit même une source d'enthousiasme, car le travail n'était pas pour lui une corvée, une contrainte sous les yeux d'un patron. Ce n'était pas non plus, simplement, le moyen de gagner sa vie. S'élevant au-dessus des ces vues purement matérielles, il voyait, dans chaque profession, un cadeau du Bon Dieu, qui pourvoit par le travail de chacun aux nécessités journalières de l'humanité, et dans son labeur, une source de mérites pour l'éternité.

Il sut aussi profiter des exigences de son métier de typographe, qui demande beaucoup d'ordre, de propreté et de précision. Il s'en fit des vertus, qui ordonnèrent sa vie et édifièrent son entourage. C'est ainsi qu'il connut le calme après la tempête. Sa seule présence suffisait à empêcher les propos déshonnêtes.

• Dans sa famille, par son extraordinaire dévouement. C'est chez ses parents, dans leur cuisine, qu'eut lieu notre première rencontre, en octobre 1937. Pour éviter... de casser la vaisselle, elle se fit sans poignée de mains : celles de Marcel étaient très occupées par une serviette qui fourbissait vigoureusement une assiette ! Entre nous, tout commença ainsi :

— Comment t'appelles-tu ?

— Marcel, mon Père.

— Que fais-tu là ?

— Je fais la vaisselle, mon Père, comme vous le voyez.

— Cela se voit en effet; mais pourquoi la fais-tu ?

— Pour aider Maman, mon Père.

Combien de gens le virent, le soir, ou les jours de congé, enfile sa blouse, astiquer les cuivres, balayer le parquet, nettoyer la cour, veiller au biberon du benjamin Michel, donner un coup de peigne aux sœurs, ou sauter en vélo pour faire les commissions de Maman. La voyant un jour réparer des déchirures il

lui dit : « Quel dommage que tu ne m'aies pas appris à raccommorder ».

Il se fit maintes fois, près d'elle, garde-malade, avec la délicatesse d'une religieuse infirmière.

Heureuse maman, qui put rendre ce splendide hommage à son amour filial : « *Je n'ai eu de lui que de l'affection. Je n'ai souffert de lui qu'en apprenant sa mort.* »

C'est parce qu'il fut un modèle de fils et de frère que Marcel fut, chez lui, un idéal militant jociste. Qu'on en juge : ils étaient huit enfants, cinq filles et trois garçons. Sept devaient faire partie de la J.O.C.F, ou de la J.O.C. Pourquoi pas huit ? Parce que Jean, nous l'avons dit, était séminariste.

● *Partout, par son entrain et sa gaieté.* Avant de voir comment Marcel parvint à une très haute piété, il faut absolument éviter de croire que ce fut un garçon tout confit en dévotion, comme un saint dans sa niche. Nous insistons sur ce point : personne ne fut plus *vivant-sur-terre* que ce jeune ouvrier, apte à tout comme on vient de le voir. Ses camarades se rappellent comment certaines soirées, dominant sa fatigue d'une journée de travail ou d'une rude partie de foot-ball, il pouvait déchaîner le fou rire par ses chansons ou ses mimiques, et se montrer d'un comique à déridier le plus maussade des cafardeux.

La fin de ce chapitre va interrompre un instant la narration des événements de la vie de Marcel. Si nous avons, malgré cet inconvénient, maintenu ce texte, c'est INTENTIONNELLEMENT. Il est L'EXPLICATION de toute la suite de sa vie, de son zèle, de sa piété eucharistique et mariale, de son sacrifice total.

Il complète sa formation religieuse

Dans ses enquêtes, Marcel fut particulièrement frappé par les méfaits de l'ignorance religieuse : « Rien à faire avec Untel, disait-il souvent. C'est une façade : il manque de fond. »

Seul à seul avec un intime, il traitait toujours le même sujet : « Jocistes, nous devons nous unir à Jésus-Christ, mieux connaître sa doctrine pour en mieux vivre, afin de pouvoir l'enseigner en paroles et en actes; on agit plus par ce que l'on est, que par ce que l'on dit. »

Le taquinant un soir, sur la tête mélancolique qu'il fit un certain temps à son entrée dans la J.O.C. un ami lui dit : « Eh bien, Marcel ! que préfères-tu maintenant : la J.O.C. ou le Scoutisme. » Sa réponse fut nette : « J'ai beaucoup aimé le Scoutisme et je l'aime tou-



La famille de Marcel Callo, en 1937
En haut, de droite à gauche, Marcel et sa sœur Madeleine, tuée dans le bombardement de Rennes, le 28 mars 1943

jours, mais je préfère la J.O.C., car elle me demande bien plus de sacrifices. »

Il en fit énormément, en consacrant à l'étude des soirées entières, fort prolongées dans la nuit. La J.O.C. le récompensera en le nourrissant d'une spiritualité qui fit de lui un valeureux apôtre.

La spiritualité qui féconda la J.O.C.

La J.O.C. eut la grande faveur de naître en 1925, en pleine effervescence d'un renouveau religieux, dont voici la brève histoire.

Saint Pie X mourut en 1914, après avoir fait de sa devise « Tout instaurer dans le Christ » le programme de son Pontificat. Depuis 1912, le livre de Dom Chautard « L'Ame de tout Apostolat », tiré à plus de 100 000 exemplaires, exerçait une profonde influence sur tous ceux qui s'adonnaient à l'apostolat. En 1918, Dom Marmion exposait la doctrine du Corps Mystique dans « Le Christ Vie de l'Ame ». Ce livre, qui connut quatorze rééditions en trois ans, devait faire souche, et donner en rejets tout un foisonnement de livres qui eurent aussi un grand succès et mirent cette puissante doctrine à la portée d'une multitude de lecteurs.

Née en France, en 1927, la J.O.C. en profita énormément. En témoignent les brochures qu'elle publia et que médita Marcel : « *La conquête du milieu du Travail.* » — « *La Vie divine du jeune travailleur : la Messe.* » — « *La Vie morale du jeune travailleur.* » — « *Notre Vie dans notre Messe, notre Messe dans notre Vie.* »

On se rappelle le but et le programme des

Jocistes adolescents
Ci-dessous, Marcel



premiers Jocistes : « Nous voulons le Christ partout. Tout l'Evangile dans toute la vie. »

C'est grâce au dynamisme de cette spiritualité, que la J.O.C. connut un démarrage magnifique, tant par la qualité que par la quantité de ses adeptes. En les branchant sur Jésus-Christ, elle devait nécessairement les conquérir par l'attrait irrésistible de ses exemples. les fortifier par la puissance de sa grâce, les relier à Lui en même temps qu'à tous les membres de son Corps Mystique. Elle devait les transformer en les animant de ces deux grandes forces : l'amour de Jésus-Christ et du prochain, et de l'esprit de sacrifice que suscite toujours cet amour.

N'est-ce pas dans le Cœur de Jésus que l'on trouve le plus puissant exemple de toutes les vertus, avec la grâce nécessaire pour les pratiquer; la seule lumière du monde à même de conduire les esprits et les volontés vers le seul mobile capable de faire le bonheur de tous et de chacun : l'amour de Dieu et du prochain.

Cette doctrine eut sur Marcel une profonde influence. Nous le prouverons par des extraits des seules feuilles qu'il ne brûla pas à l'arrivée des Allemands à Rennes. Ce sont des *notes* sur la nature du Corps Mystique et sur les devoirs imposés par cette doctrine; les deux *discours* qu'il adressa aux Jocistes de sa paroisse et à leurs familles; sa consécration au Christ-Roi.

Ses principes d'après ses « Notes »

Dieu, qui est Charité, nous a créés par amour. Il nous a rachetés par amour en nous donnant son Fils Jésus-Christ, qui nous sauva sur le calvaire, et nous unifia avec lui dans son corps mystique dont il est la tête et la source de la grâce. Il écrit :

« *Devenus, dans le Christ et par la grâce, fils adoptifs de Dieu, frères de Jésus-Christ,*

nous sommes aussi frères et responsables les uns des autres. Un chrétien qui ne milite pas n'est pas digne de ce nom, car le rôle des hommes sur la terre, c'est de donner aux autres la vie divine qu'ils ont reçue. »

En bref : racheté par la grâce du Christ, tout sauvé doit être un sauveur. L'apostolat n'est pas une action facultative mais une dette à éteindre. L'Eglise n'est pas un Bureau de Bienfaisance, où chacun puise pour soi les richesses de la grâce sans les partager avec ceux qui en sont dépourvus. Le devoir du chrétien n'est donc pas seulement de connaître, d'aimer et de servir Dieu, mais de le faire connaître, aimer et servir, et de faire vivre la grâce dans les âmes.

Il sait aussi que les hommes sont terriblement inquisiteurs envers ceux qui cherchent à les conduire. Il écrit : « *Nous sommes souvent de mauvais instruments entre les mains de Dieu parce que nous avons de mauvaises habitudes, de mauvaises tendances.. Le péché diminue notre vie spirituelle, nous abaisse, nous empêche d'être militant, de nous dévouer... C'est dans la mesure où nous mettrons le Christ en nous, que nous travaillerons pour le bien de la communauté. Il faut que chaque jour je devienne un peu plus conforme au Christ.* »

Pour se préserver du péché, Marcel pratiqua toute sa vie l'examen de conscience. Il se confessait deux fois par mois, et chaque jour, selon son expression, « il passait en revue qualités et défauts pour se rapprocher de Dieu. » De plus, il ne manquait jamais l'occasion d'une récollection ou d'une retraite, toujours suivie de résolutions précises et de leur mise en pratique.

Sa grande sagesse fut d'avoir admirablement compris que la sanctification est une œuvre divine et que l'on ne peut faire du divin avec de l'humain seulement. En ce domaine écrit-il : « Dieu est tout, nous rien. Sans le secours du Christ, seuls, nos efforts seraient vains. » Dans l'entreprise de sa sanctification et de celle des autres, cette conviction lui fera toujours donner la prévalence, la préséance et la prédominance à la puissance de la prière et des Sacraments. Parlant d'un projet il ajoutera : « J'espère réussir avec l'aide de Dieu », ou « avec le secours du Christ ». Jamais il n'écrira : « J'ai réussi à convertir un camarade », et toujours : « J'ai réussi à le conduire à confesse, à la messe, au prêtre ».

Tous les matins, dès son réveil, il faisait sa toilette et sa prière. Véritablement affamé de l'Eucharistie, il communiait au moins une

fois par semaine, plus souvent quand il le pouvait, tous les jours en certaines occasions. Il en éprouvait un tel besoin, qu'il lui arrivait souvent, quand il n'avait pas le temps d'assister à la messe, de quitter la maison sans déjeuner. Il communiait en se rendant à son atelier, et se contentait, jusqu'à midi, d'un morceau de pain glissé dans sa poche.

Marcel maintenait son union à Dieu en accomplissant ses travaux d'ouvrier en esprit de prière : il leur donnait les mêmes intentions qu'à ses prières, à sa messe et à sa communion, dont ils étaient la continuation. Sa vie devenait ainsi une messe vécue.

Très gentiment, un petit apprenti nous a montré comment Marcel vivait sa messe en pratiquant la charité : « Jeune apprenti, je me trouvais le point de mire des ouvriers... A l'occasion, Marcel n'hésitait pas à me défendre, au risque d'être lui-même tourné en dérision... Il ne supportait pas qu'on se moque d'un jeune, sortant de l'école. Question métier, il faisait tout son possible pour me faire comprendre. Il savait même conserver toute sa patience, si j'avais la tête trop dure. Il recommençait, sans « grogner », comme l'auraient fait tant d'autres; si bien que, sitôt que quelque chose clochait, c'est vers lui que je me dirigeais, afin qu'il me conseillât. L'idéal serait que chaque apprenti ait, à ses côtés, semblable camarade pour être soutenu dans un changement de vie si brusque... Maintenant qu'il est mort, parfois je l'appelle, afin que, comme avant, il prenne ma défense. Je remercie la Providence d'avoir mis sur ma route Marcel Callo. Je le considère comme un Saint, dont je suis fier d'avoir eu l'amitié et les bons conseils. »

La doctrine du Corps Mystique devait l'amener à trouver, près de Jésus-Christ, sa première et principale associée dans l'œuvre de la rédemption, sa Mère, la Vierge Marie, refuge des pécheurs et reine des apôtres.

De ce fait, son christianisme devint une vie de famille avec le Christ et sa Mère. Jésus et Marie n'étaient pas, pour lui, les fantômes de personnages du passé, mais des personnes vivantes et aimantes, avec lesquelles il s'entretenait, et dont il recevait sa force et sa lumière. Ses lettres d'Allemagne attesteront qu'il les prenait pour les confidents de ses peines, les trésoriers de ses mérites, ses animateurs et ses soutiens. On sent vraiment qu'il menait, avec eux, une vie de communauté. A Rennes, comme en déportation, c'est en leur compagnie qu'il terminait toutes ses journées dans une héroïque fidélité à sa prière du soir. C'est par leur assistance qu'il décupla son rayonnement apostolique.

Les ressorts de sa piété et de son zèle

Si la vie de Marcel devait se dérouler si simplement, sans déviation, par une route directe, c'est que son programme fut simple et net, et strictement réalisé : nourrir son âme de Jésus-Hostie, vivre « les yeux fixés sur le Christ » de l'Evangile, lui amener les âmes pour qu'il les éclaire de ses lumières et leur communique ses vertus.

Pour se sanctifier lui-même, il s'en tint, mais fermement, à trois sources de force : la messe avec communion, sa consécration au Christ-Roi, (et son chapelet dont nous parlerons plus loin).

**

La Messe était sa grande prière : Il aimait à dire que c'était en elle qu'il puisait ses « vitamines spirituelles ».

Dans son langage technique, un de ses amis ajouta : « La messe était la dynamo de ses vertus et de son apostolat. » D'après un autre : « La messe était l'acte central de sa vie spirituelle. Pour lui, l'hostie n'était pas quelque chose, mais quelqu'un : Jésus-Christ. Nul doute qu'il ne vît le Christ dans ses frères, mais il le trouvait surtout dans la messe. Il y assistait avec toute la foi dont il était capable, non pas en spectateur, mais en acteur. Il me disait à ce sujet : « Quand je regarde l'hostie à l'élévation, je m'efforce de percer les voiles qui me cachent la vue de Jésus-Christ et alors j'unis au Christ-Prêtre, qui s'offre, toute ma vie et celle de mes camarades jocistes. Pour moi, c'est vraiment une élévation et une consécration de tout mon être, à la Sainte-Trinité, avec et dans le Christ. Il m'avouait tout cela, sans pose, sans recherche, très simplement; on sentait qu'il y croyait fermement et qu'il en vivait. Le Christ était pour lui le grand vivant, celui qui donne force et lumière pour aller toujours de l'avant vers le but qui est Dieu. C'était dans cette union avec le Christ-Jésus

Jocistes et futurs Jocistes devant leur local



qu'il puisait la force nécessaire pour accomplir sa tâche de chaque jour; et si, à l'atelier, il dépensait le meilleur de lui-même, le dimanche était pour lui, le jour de l'offrande de son travail à Dieu : travail de l'atelier et travail apostolique, unis à ceux du Christ ».

Conseils qu'il donnait sur la façon d'assister à la messe : Représentants de l'humanité nous devons prier Dieu, l'adorer, le remercier à la place de ceux qui ne le font pas; prier pour ceux qui ignorent Dieu; demander pardon pour les péchés de la classe ouvrière; puiser dans la messe force, courage et consolation pour surmonter nos épreuves. Surtout prendre des résolutions fermes, en vue de la charité fraternelle et de la perfection de notre devoir d'état. Faire passer notre messe dans notre vie, car, « pour un vrai jociste, la messe commence à l'église et se continue dans la semaine par le travail, la charité et un véritable apostolat jociste ».

Sa consécration au Christ-Roi

Pour son usage personnel, Marcel adapta à sa mission de militant la Consécration au Christ-Roi de S.S. Pie XI. Sa formule exprime bien le principe et le but de sa piété et de son apostolat : en raison de son baptême, il consacre totalement sa vie au Christ pour travailler à son règne dans le monde ouvrier, en lui restant uni le plus possible. Dans le texte ci-dessous, ce qui fut ajouté par Marcel est en caractères spéciaux.

« O Christ, je vous reconnais pour Roi universel. Tout ce qui a été fait a été créé pour vous. Disposez de moi, entièrement, comme il vous plaira. »

« Je renouvelle les promesses de mon baptême, en renonçant à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je promets de vivre en bon chrétien. »

(MOMENT DE SILENCE : PENSER A MON BAPTEME ET A LA RENOVATION DE MES PROMESSES LORS DE MA PREMIERE COMMUNION.)

« D'une manière toute spéciale, je me propose de faire triompher selon mes moyens, les droits de Dieu et de votre Eglise. »

« JE VEUX AUSSI DEVENIR, DE PLUS EN PLUS, DANS LA JEUNESSE OUVRIERE CHRETIENNE, UN GUIDE, UN MILITANT FIER, PUR ET JOYEUX. D'UN CŒUR DEBORDANT D'AMOUR »

POUR MES FRERES, JE VEUX GAGNER LES JEUNES TRAVAILLEURS.

« EN TOI, JESUS, JE VEUX VIVRE. AVEC TOI, JE VEUX TRAVAILLER. PAR TOI, JE VEUX PRIER. POUR TOI, JE VEUX DONNER TOUTES MES FORCES, ET TOUT MON TEMPS, DANS TOUTES LES CIRCONSTANCES DE MA VIE. »

« Divin Cœur de Jésus, je vous offre mes pauvres actions pour obtenir que tous les cœurs reconnaissent votre Royauté sacrée, et qu'ainsi le règne de votre paix s'établisse dans l'univers entier. Ainsi soit-il. »

Par suite de son union à Jésus-Christ, Marcel avait fait, en ces deux années, de très grands progrès. Passé de la mélancolie de ses débuts dans la J.O.C., à la joie de l'apostolat, il avait gagné l'estime de tout son entourage, dans lequel on ne le dénommait plus que par son prénom : « Marcel ». Il se fit tellement le frère et le modèle de ses camarades, que ceux-ci le choisirent, malgré ses 17 ans, comme Président de leur Section, au début de 1938. Il devait en faire une équipe remarquable, par son effectif et par son influence, dans la paroisse Saint-Aubin.

« Les tâches de l'ère nouvelle, qui s'ouvrira avec le Concile œcuménique, attendent un laïc bien préparé, instruit de ses responsabilités et prêt à accomplir son devoir avec une généreuse ardeur; un laïc mû par la grâce céleste, qui voit tout à la lumière de Dieu, et qui, pour aucun motif, ne met sa confiance dans l'habileté humaine. »

(Jean XXIII)

(Documentation Catholique : 4-2-1962, Col. 163-165.)

« Il n'est pas suffisant pour l'Action Catholique de sélectionner des élites. Elle veut et elle doit donner une formation... Que l'Action Catholique ne craigne pas d'exagérer sur ce point, parce que telle est sa loi et sa force. Si vous voulez avoir des membres nombreux, forts, fidèles, actifs, nourrissez-les abondamment : d'instruction religieuse, de vie intérieure; de communion avec le Christ, dans la prière, personnelle ou liturgique; de pratique des sacrements, sources d'énergie et de bonheur spirituel incomparables. (Paul VI) »

Directives à l'Action Catholique, 20 mars 1966
(Documentation Catholique du 17 avril 1966, Col. 689.)

III

Président de sa section

« Il n'y a pas de pire pauvreté que celle de ne pas connaître Dieu. Il n'y a pas de plus grande charité que celle d'aider les autres à connaître Dieu » (Pie XII).

Le plus répandu des portraits de Marcel exprime bien le léger sourire qui rendait avenante sa physionomie. Mais elle devenait plus grave dans ses moments de solitude qu'il aimait et recherchait. C'est à ces heures de silence qu'il faut attribuer une large part de son information :

Que de choses on apprend quand on ferme
[les yeux,]

Et que l'on oublie tout, pour ne penser
[qu'à Dieu.]

Jusqu'ici, Marcel nous a donné l'impression d'un tempérament fort, énergique, capable de tout entreprendre et d'aider à tout bien, parce qu'il avait une foi totale dans la puissance de la grâce divine. Devenu président, il eut cette sagesse de s'allier de plus en plus à Jésus-Christ, d'imiter ses vertus et d'entrer dans ses sentiments.

Lors du Congrès Sacerdotal de Rennes (1938) sa mère lui demanda s'il ne songeait pas au sacerdoce comme son frère aîné. Sa réponse fut claire : il se sentait plutôt attiré vers l'apostolat dans l'Action Catholique.

L'un de ses intimes nous l'a ainsi défini dans son nouveau rôle : « De notre section Marcel fut vraiment le président, c'est-à-dire, la tête qui pense le problème jociste, un véritable chef ».

Pour résoudre ce problème, il se proposa trois buts principaux : amener les jeunes à la J.O.C. pour les conduire au Christ, former des militants vraiment chrétiens, organiser leur apostolat dans la paroisse. Si avec l'aide de Dieu, de son aumônier et de ses jocistes, il atteignit ces trois objectifs, c'est que par son exemple, il fut un véritable entraîneur : « Il ne demanda jamais à personne, ce qu'il ne pratiquait pas

lui-même ». C'est ce qu'affirment avec le plus de force tous ceux qui furent les témoins de son apostolat.

Recruteur de sa section

Il s'adonna d'abord à attirer les jeunes au local jociste, qu'il voulait toujours en parfait état de propreté, et pour eux il organisa des jeux de toutes sortes : jeux de société pour les soirées, jeux d'hiver dans les salles, jeux de cour pour les permanences d'été. Avant celle du samedi, il étalait sur les tables, lotos, cartes, dominos, tout ce qu'il avait; puis il s'occupait attentivement des jeunes pour leur éviter l'ennui. Les nouveaux venus avaient ses préférences pendant quelques jours, et il mettait tout en œuvre pour les « accrocher » sérieusement.

Dans les écoliers de sa paroisse, il voyait déjà de futures recrues, et il les recommandait fréquemment aux soins des jocistes s'occupant des « Cœurs Vaillants » ou des Colonies de Vacances.

Un de ses grands succès fut la création de concours de jeux, où il semait l'entrain et l'émulation, pour la conquête de quelques paquets de cigarettes ou de chocolat. Excellent joueur, il était, dans toutes les parties, un animateur extraordinaire. Dans les joutes habituelles, il aimait affronter les plus habiles de la section. Mais dans les concours, il s'abstenait toujours pour ne pas décourager les concurrents.

Pendant les jeux, « il avait toujours la blague aux lèvres, nous dit un jociste, et quand nous reconduisions les gars par la rue Saint-Malo, cette atmosphère de joie ne se dissipait pas. Ce n'est qu'après avoir quitté tout le monde qu'il reprenait plus de gravité.



Les jocistes de Saint-Aubin, autour de l'abbé Martinais, l'aumônier qui forma Marcel

En regagnant sa maison, il cherchait ce qui avait pu « clocher » dans la soirée, les remèdes à y apporter, afin de mieux gagner les âmes. »

Ses méthodes de conquête étaient très variées : pour la J.O.C. il gagna un ouvrier en s'intéressant à son travail; un autre, par sa jovialité au cours d'une excursion. A la J.O.C.F., il amena une jeune fille par son cran, un jour de mariage où il jouait le rôle de garçon d'honneur. Au banquet, on chanta une chanson grivoise, Marcel en fut choqué. Mais comment protester sans troubler la fête, sans gêner les jeunes mariés ses voisins de table ? Marcel se tut. Mais à son tour de chanter, il entonna à pleine voix la belle chanson des *Epousailles* de Paul Hibout :

« Doux et chaud sera notre nid,
« Puisant sa force en la prière;
« Avec Jésus le grand ami
« L'épreuve paraît moins amère.
« Et si le ciel, quelque beau jour,
« Nous envoie un cher petit être,
« La vie est le fruit de l'Amour
« Nous en remercierons le Maître.
« La belle chanson des berceaux
« Mettra notre foyer en fête.
« C'est si triste un nid sans oiseaux,
« Si morne un jardin sans fleurettes ».

C'était la première fois qu'une jeune fille rencontrait un militant jociste. Elle fut tellement frappée par son cran et par son tact, qu'elle s'inscrivit à la J.O.C.F., en s'honorant d'être la conquête de la pureté de Marcel.

Formateur de Militants

C'est à cette œuvre que Marcel se dépensa le plus par les Cercles d'Etudes. Il les voulait

pratiques, attrayants, éducatifs avec l'intention bien nette de christianiser d'abord. C'est là qu'il se livrait lui-même tout entier. Il éprouva, au début, une grande difficulté à s'exprimer correctement, mais il y parvint très tôt à force de travail et de volonté. S'il arrivait parfois un peu en retard, c'est qu'il avait fait un détour pour prendre au passage tel ou tel nonchalant.

Au Comité de chaque semaine, il réglait les moindres détails du prochain Cercle, et il donnait aux différents responsables toute la documentation nécessaire.

S'il advenait que l'assistance se soit montrée indifférente et n'ait pas vibré, il était déconcerté. Immédiatement, il donnait rendez-vous à Monsieur l'Aumônier pour en chercher les causes et les remèdes.

En cas de succès, il exprimait sa joie à l'Aumônier, et aussitôt il rejoignait ses camarades dans la rue, car c'était en pareil cas qu'il intensifiait son apostolat individuel. En reconduisant « ses gars » un bout de chemin, il reprenait la discussion, restant quelquefois très tard dans la nuit, au coin d'une rue, à l'entrée d'un couloir, argumentant avec flamme avec ses camarades, essayant de leur communiquer ses convictions.

Si l'on traitait un sujet religieux, Marcel parlait peu, mais prenait beaucoup de notes. Autrement il discutait ferme, cherchant toujours à approfondir la question. Un jociste nous déclara : « Son tempérament de chef lui donnait parfois des allures un peu brusques, mais il ne perdit jamais le contrôle de lui-même et ne fut jamais impoli. Cette maîtrise de soi lui permit de se faire le juge de paix, le cas échéant. »

Par exemple : un soir un ouvrier « s'emballe » dans une discussion, il déchire sa carte jociste, en jette les morceaux, sort en claquant la porte du local, jurant bien de n'y plus revenir. Aussi rapide que lui, Marcel le rattrape dans la rue, on parlemente, sur quoi ? sur quel ton ? l'histoire ne le dit pas, mais Marcel rentra bientôt, très calme, il ramassa et recolla les morceaux de la carte déchirée, pour la restituer, avec le sourire, au camarade revenu au bercail, quelques jours plus tard.

Marcel apprit ainsi l'importance de la douceur et de la patience. Maintes fois à la maison, on le vit pleurer de ne pouvoir réussir à faire tout le bien qu'il désirait, mais jamais son ardeur ne baissa.

sens du devoir et le courage de ses responsabilités.

S'il arrivait à entraîner si allègrement sa section, c'est qu'il avait su brancher l'âme de ses jocistes sur le courant divin qui animait la sienne. Pour leur sanctification, il organisa une « chaîne de communions ». Chaque jour, à tour de rôle, un ou deux jocistes devaient communier pour la section. Marcel y tenait tellement que souvent il s'en allait le soir jusqu'au domicile de ceux qui auraient pu oublier leur jour de service eucharistique.

Dès qu'on annonçait une retraite ou une récollection, ou une journée d'études, il mettait tout en œuvre pour y entraîner sa section, et il s'inscrivait toujours en tête de liste. L'affection qu'on lui portait et l'ascendant qu'il exerçait déclanchaient les adhésions. Ses amis remarquèrent qu'à chaque retraite il s'améliorait. Dans son sillage ils s'amendaient eux-mêmes en faisant, comme lui, passer leur foi dans leur vie.

Son apostolat dans sa paroisse

Pendant le Carême de 1941, malgré la présence des Allemands, il fit manœuvrer magnifiquement son équipe pour amener les ouvriers à une retraite pascale. A ses militants, il donna le nom, l'adresse de ces ouvriers, en leur indiquant la façon de les accrocher. Chacun fut chargé d'un quartier bien défini. En plus du sien, Marcel se chargea de la rue de Saint-Malo, dans sa partie la plus populaire. Chacun des trois soirs, on le vit arriver avec une dizaine de gars, parfois davantage; plusieurs d'entre eux n'avaient pas mis les pieds à l'Eglise depuis des années. Sous sa direction, ses militants amenèrent avec lui, un contingent de plus de cent ouvriers tous les soirs.

A la même époque, avec un jociste, Bernard Esnault, et Annick Laurent de la J.O.C.F., il se mit au service des innombrables réfugiés défilant à la gare de Rennes. Le Centre d'Accueil leur remettait des « brassards de service » qui leur donnaient le droit d'aller partout, même sur les quais. Leur perspicacité leur faisait reconnaître les personnes menacées de déportation qui cherchaient à filer en zone libre. D'un brassard ils baguaient le bras de ces apeurés, qui passaient ainsi pour être « de service », pouvaient traverser paisiblement la gare, et sauter dans les trains filant vers le Midi de la France.

Ceux qui vécurent à cette époque savent qu'en agissant ainsi, Marcel et ses deux complices risquaient leur liberté, et peut-être leur vie.

Son apostolat d'âme à âme

Dans ce secteur, la charité de Marcel s'exerçait de bien des façons.

Souffrait-il de voir tel ou tel de ses jocistes s'écarter du bon chemin? il s'empressait de le confier à Dieu, de l'entourer d'une particulière affection, fécondant le tout par le sacrifice.

Apprenait-il la maladie d'un camarade? il trouvait, malgré ses travaux, le temps de lui consacrer un quart d'heure d'amicale visite, dût-il sacrifier son seul moment de distraction de la semaine.

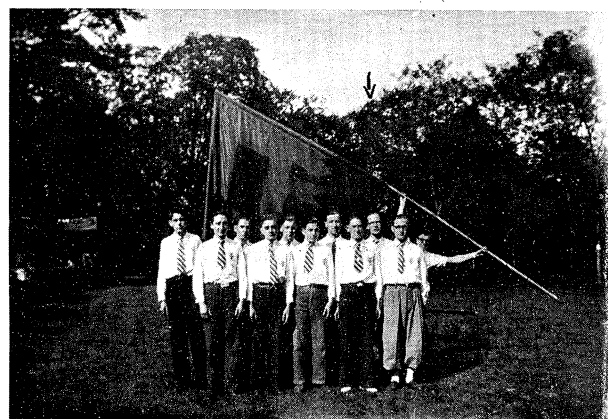
Quand un jociste passait à Rennes, il lui faisait partager sa chambre, pour lui éviter les frais d'hôtel. A son départ il le reconduisait toujours à la gare, en lui portant ses bagages.

On lui connaissait un tel ascendant, qu'on lui confia un jeune égaré, désespoir de ses parents. En quelques semaines, ce garçon fut changé du tout au tout.

Son bon jugement, sa discrétion proverbiale lui attiraient foule de confidences. Un jeune homme vint un jour le consulter au sujet d'une amourette en germe. Il lui exposa ses visées, un peu précoces, paraît-il, sur une jeune fille du quartier et lui demanda de se faire le négociateur de l'entreprise. Marcel lui fit comprendre qu'il était encore bien jeune, qu'il devrait commencer par se corriger de quelques-uns de ses défauts et s'amender, pour son bonheur et pour celui de cette jeune fille. Le jeune homme mit en pratique les sages conseils de son jeune directeur.

Ce charmant épisode revêt encore plus de grâce et de saveur, quand on sait que notre jeune conseiller commençait lui-même à conjuguer le verbe « aimer ». Quatre mois durant, sa « promise », Marguerite, et lui s'imposèrent

Marcel avec ses frères jocistes de Saint-Aubin de Rennes



le même règlement de vie spirituelle. Nous en reparlerons.

Diverses raisons de son influence en tous terrains

D'après son Aumônier, ce qui, après les sacrements contribua le plus à faire la grandeur d'âme de Marcel, ce fut : « le don total de soi. Comme Jésus-Christ en qui il puisait toute sa force, il se donnait jusqu'au sacrifice de soi-même ». Cette force consistait à remplir aussi parfaitement que possible tous ses devoirs, même les plus menus; c'est elle qui entretenait sa résistance au mal, sa fidélité au Christ. Fidélité qui suppose beaucoup de générosité pour entreprendre, de courage pour continuer, d'énergie pour aller jusqu'au bout.

Un jociste de sa Section l'a ainsi décrit : « Ce qui frappait le plus en lui, c'était dans son visage, le reflet d'une âme claire, toujours dans la joie, et la paix d'une conscience libre. On le sentait libéré de toute entrave importante, parce qu'il s'était livré totalement à Celui qui donne la vraie liberté ».

Pour se maintenir dans ce don total, il s'était astreint à un règlement de vie très détaillé, qu'il appelait son « trésor spirituel ». Pour ne pas s'arrêter à mi-côte de la perfection, il l'observa de son mieux, jusque dans sa prison.

D'après ce même Jociste, si Marcel exerça partout son influence, « c'est qu'il n'avait pas deux visages. Il n'en avait qu'un, et ce visage de chrétien, il le portait partout ».

C'est ainsi qu'il rayonna dans sa section, en animant tout, soit ses activités religieuses (cérémonies, retraites, récollections), soit ses distractions profanes (théâtre, promenades, soirées de jeux).

A l'atelier, son amour du travail et sa conscience professionnelle lui firent acquérir une

« ... des salles de jeux et des distractions de toutes sortes... »



telle compétence, que son patron voyait déjà en lui, malgré son jeune âge, un prochain chef d'atelier.

Dans sa famille, en plus de son dévouement, on remarqua la même habileté. Ses sœurs sont unanimes à reconnaître qu'il leur damait le pion dans la tenue du ménage. A son frère séminariste, auquel ni la philosophie ni la théologie n'avaient appris la technique de l'astiquage d'un fourneau, Marcel donna un jour une brillante démonstration de son savoir-faire. En un tour de main, il fit miroiter la cuisinière familiale que, malgré son indubitable bonne volonté, Monsieur l'Abbé avait rendue plus terne que reluisante. Nous avons vu comment, dans son sillage, sa famille devint jociste cent pour cent.

Par son caractère joyeux, Marcel exerça aussi une grande influence. Nous verrons, plus loin, à quel prix d'héroïsme.

Son bérêt n'était pas un calot. Mais quand il chantonnait : « Un Callo sans Calot ne serait plus un Callo », on ajoutait parfois : « Un Callo sans sa joie ne serait plus un calorifère ».

C'est un fait que sa jovialité diffusait la chaleur de l'amitié jociste... jusqu'à l'Archevêché : Un jour, S. Exc. Mgr Mignen le reçut en audience, avec deux de ses camarades. Marcel déclencha un tel fou-rire qu'il jugea bon de s'en excuser. L'affaire se termina, joyeusement, sous la bénédiction épiscopale.

Trois mois après le départ de Marcel en déportation, M. le Chanoine Harant, alors Curé de Saint-Aubin, rendit à son jeune paroissien ce fort bel hommage en déclarant, dans une réunion de prêtres de Rennes : « Messieurs, je vous souhaite à tous d'avoir un Marcel Callo dans votre paroisse ».

C'était une attestation de la valeur de l'influence de Marcel. La vraie raison de son rayonnement, ses écrits nous la livrent.

Dans ses « Notes », dont la date n'est pas indiquée, il écrivit : « Nous serons de bons instruments de la cité nouvelle, quand nous aurons mis le Christ dans notre vie »... « Mettons le Christ dans toute notre vie, dans tous nos actes, car c'est dans la mesure où nous aurons mis le Christ en nous, que nous travaillerons au bien de la communauté. Il faut que chaque jour je devienne un peu plus conforme au Christ ».

Plus tard, d'une écriture différente, il ajouta sur les mêmes feuilles : Résolutions. Promesse : 14 mai 1942. Je promets de me donner tout entier au service du Christ et de la J.O.C., pendant ces deux dernières années. Bien voir

le programme de mes journées. Lever exact et régulier de façon à ne pas négliger la prière. Faire une visite à l'église au cours de la semaine. A la Messe et à la Communion, penser à la Fédération.

« *Que le Christ vive de plus en plus en moi.* »
Bientôt, Marcel va nous écrire d'Allemagne : « *Priez pour que le Christ soit toujours avec moi, comme en ce moment.* » « *Je sens à tout moment le Christ à mes côtés.* ». Et de sa prison où il était dans l'angoisse : « *Heureusement il est un Ami qui ne me quitte pas un seul instant...* »

Dans les passages que nous avons soulignés, les mots indiquent une progression qui correspond à la croissance de son intimité avec Jésus-Christ.

Plus il se sanctifiait, moins il faisait écran à Jésus-Christ, et plus il le faisait paraître sur l'écran de sa vie. Son rayonnement n'était que celui du Christ vivant en lui.

Marcel mit tout en œuvre pour se christianiser et christianiser les autres. C'est là qu'il faut chercher la grande raison du succès de son apostolat.

Buts et Tactique de son Apostolat

Marcel savait par expérience la puissance de l'exemple et de la grâce de Jésus-Christ. C'est parce qu'il avait imité son divin modèle que ses camarades le suivaient. Il n'osera jamais leur dire comme St Paul : « *Soyez mes imitateurs comme je le suis du Christ* », mais nous avons vu qu'il commença toujours par pratiquer lui-même ce qu'il voulait obtenir des autres.

Si nous reproduisons de larges extraits des discours qu'il prononça le 31 mars et le 8 septembre 1943, c'est que Marcel nous y a montré les résultats de ses efforts pour connaître son milieu et son christianisme, et qu'il nous a tracé le portrait de ce qu'il fut en France et de ce qu'il sera en déportation. Écoutons-le parler à ses Jocistes et à leurs parents.

D'abord connaître et faire connaître la question

« Parents sérieux et chrétiens, vous êtes tous soucieux de la vie morale autant que de la santé physique de vos enfants. Vous voulez, quand l'heure arrive de les orienter dans leur vie de travail, trouver pour eux un milieu convenable où ils pourront gagner leur vie dans l'honnêteté et le respect de leur dignité humaine et chrétienne. Or, nous ne craignons pas de vous le dire, ces milieux, où la vertu

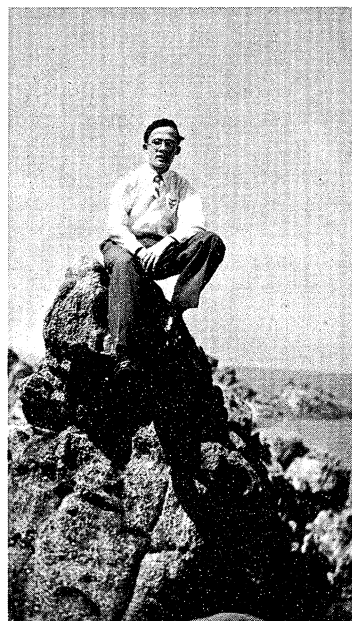
et la piété peuvent s'épanouir à l'aise, n'existent à peu près plus dans le monde ouvrier.

« Nous avons, nous les Jocistes, étudié de près la question, nous savons ce qu'il en est. Nous avons été les témoins des brimades et des épreuves morales auxquelles sont soumis les jeunes apprentis. Nous nous sommes penchés sur les misères de nos frères les ouvriers, et nous en avons examiné les causes; nous savons tous les dangers qui menacent les jeunes ouvriers dans les ateliers, dans la rue, dans les lieux de plaisir où ils vont chercher leurs distractions, s'ils n'en trouvent pas ailleurs d'organisées pour eux. Nous savons que la plupart des jeunes, arrivés à ce tournant dangereux de la vie, sombrement dans le péril quand ils n'en sont pas préservés.

« Nous voulons que les jeunes ouvriers soient dignes et respectables dans toute la vie, qu'ils soient purs dans leurs conversations et dans leur conduite, pour que nos ateliers, où nous peignons chaque jour pour gagner notre vie, ne soient plus pour nous des lieux de débauche et de perdition pour nos âmes.

Attirer les Jeunes pour les préserver du mal

« C'est pourquoi, nous les Jocistes, nous avons gardé l'idéal surnaturel que nous ont donné nos familles chrétiennes; nous qui portons dans le cœur la *flamme et le dévouement de notre chef le Christ ouvrier*, nous voulons



A la mer...
Toujours plus haut !...



L'ouvrier Marcel Callo...
Photo prise quelque temps avant sa déportation

préserver la classe ouvrière de tous ces dangers; nous voulons que tous les travailleurs puissent gagner leur vie sans être obligés pour cela de mettre en péril leur vertu et leur foi.

« Nous voulons être des semeurs de joie et de bonheur dans la classe ouvrière. Par notre amitié franche et sincère, par les distractions saines et joyeuses que nous voulons procurer à ceux qui viennent à nous, par les services

que nous leur rendons partout au travail, dans les loisirs, nous voulons attirer à nous tous nos camarades, les arracher aux mauvaises influences qu'ils pourraient rencontrer ailleurs.

Occuper leurs loisirs sainement et saintement

« A Saint-Aubin, nous avons tout pour les recevoir et leur donner satisfaction. Nous avons de belles salles où nous faisons régulièrement de belles et intéressantes réunions; nous avons des cours isolées et tranquilles où l'on peut jouer à l'aise. Nous avons les soirs d'été, les frais ombrages d'une charmille, où il fait bon se reposer. A l'intérieur, des appareils de gymnastique, des salles de jeux et des distractions de toutes sortes. A l'extérieur, nos belles « balades » et toutes les sorties que nous aimons faire ensemble.

« Nous avons encore, pour ceux qui veulent s'élever plus haut et se rapprocher de Dieu, notre bibliothèque à la disposition de tous, nos cercles d'études de chaque semaine, et pour nous unir à Dieu notre belle chaîne de communions : chaque matin, quelques membres vont au nom de la section implorer ses bénédictions et mériter ses grâces.

Rendre leur vie plus douce et plus heureuse...

« Nous voulons être gais et joyeux dans notre travail, et *faire rayonner le bonheur autour de nous*, pour adoucir les difficultés et oublier les peines de notre existence, par les services que nous rendons à nos frères. Par la charité fraternelle que nous porterons à l'atelier, dans nos loisirs et nos distractions nous donnerons à nos frères les ouvriers une vie plus douce et plus heureuse.

« Notre amitié jociste doit s'étendre à tous nos frères du travail. A l'atelier, le jociste pense aux autres : il fait tout son possible pour faciliter la besogne, pour diminuer les peines des autres, pour donner au malheureux le réconfort qu'il attend.

Rendre leur volonté forte, leur âme bien éclairée

« Notre vie de labeur est aussi souvent une vie de peines. A l'atelier, dans le travail ou dans notre entourage, nous avons quelquefois de grosses difficultés; la fatigue et les ennuis de toutes sortes pèsent lourdement sur les jeunes travailleurs, qui souvent se découragent

et se dégoûtent de leur situation. Pour la porter généreusement et joyeusement, cette croix de chaque jour, il faut avoir une volonté forte et une âme bien éclairée. La J.O.C. donnera à la jeunesse cette forte et sérieuse éducation.

« Fidèles à notre devise jociste : Fiers, Purs, Joyeux, Conquérants, nous voulons que toute la jeunesse salariée comprenne comme nous toute la dignité et toute la beauté de la vie du travailleur chrétien.

« Nous sommes fiers du rôle que la Providence nous a confié en faisant de nous des travailleurs; notre travail est utile à la société, il embellit le monde; il nous assure les nécessités de l'existence et il est pour nous une source de mérites pour l'autre vie. Nous l'aimons parce que nous comprenons combien il est beau et utile, et cet amour du travail nous voulons le communiquer à tous les jeunes qui viendront à nous.

« Uni au Christ par une vie bien chrétienne le jociste s'efforce de reproduire dans tous ses actes les vertus de son divin modèle : le Christ ouvrier. Il sait que les souffrances et les peines du travail ont une grande valeur aux yeux de Dieu, il sait que sa vie est très précieuse quand il souffre et c'est pour cela qu'il sourit et qu'il chante toujours, même quand il est dans la peine.

Les mettre en route et les entraîner vers le Christ

« Nous sommes la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. Les yeux fixés sur le Christ notre modèle nous voulons les ramener à la vie chrétienne, leur faire partager notre idéal; les faire vivre les vertus et les devoirs de notre foi. Les conduire au Christ notre chef pour qu'il les éclaire de ses lumières et leur donne les qualités et les vertus qui feront la grandeur et la beauté de leur vie.

« Nous portons chaque jour le témoignage d'une charité vraie et surtout vécue; fraternité qui part de notre conception de l'homme et qui nous fait voir en lui un frère.

« La Jeunesse Ouvrière Chrétienne, ce sont tous les jocistes qui savent répandre leur esprit de fraternité, vivre et réaliser la doctrine de Celui qu'ils considèrent comme un frère : le Christ Ouvrier.

« Notre idéal est grand et beau, il doit porter le bonheur partout où il sera vécu et c'est pourquoi nous voulons amener à nous tous les jeunes des familles ouvrières. Le jociste comme le Christ aime ses frères et désire leur bonheur et c'est pourquoi il veut les amener à la vie chrétienne : sans elle il ne peut y avoir de vrai bonheur.

« Notre ambition de jocistes, c'est de conquérir toute la jeunesse ouvrière, de l'amener à notre idéal, de lui donner notre conception chrétienne du travail, de la famille, de la juste et charitable collaboration entre toutes les classes de la société.

« Nous voulons sauver nos frères, porter la lumière du Christ à ceux qui ne le connaissent pas, défendre partout les droits de Dieu et nous dévouer pour Lui. Pour cela nous voulons être forts et c'est pourquoi nous faisons appel à tous les jeunes qui voudront bien partager avec nous notre idéal.

« Voilà la grande et belle conception de la vie que nous a donné la J.O.C. Voilà l'idéal qu'elle a fait chanter dans nos âmes et pour lequel elle nous a appris à nous dévouer.

« C'est là toute la raison d'être de notre J.O.C. C'est là notre idéal et notre programme, idéal que nous sommes résolus à défendre au prix de n'importe quel sacrifice. *Nous ne reculerons devant rien, nous irons jusqu'au bout de nos forces s'il le faut*, mais nous atteindrons notre but. »

Rappelons-nous la dernière phrase de sa consécration au Christ-Roi : « Pour Toi, Jésus, je veux donner toutes mes forces, tout mon temps, dans toutes les circonstances de ma vie... » C'est vers ce sommet qu'il va être appelé.

« N'oubliez jamais que la J.O.C. est d'abord et avant tout un mouvement apostolique. »

(Paul VI, au Rallye Jociste de Strasbourg, 1964).

« Vous ne devez jamais perdre de vue la mission confiée à l'action catholique spécialisée par le grand pape Pie XI et qu'ont ratifiée ses successeurs : il vous faut être d'abord et avant tout les témoins du Christ au milieu de vos frères, afin de les amener à la connaissance de Dieu et à une vie chrétienne authentique... Une telle mission exige de votre part un accord entre vos croyances et votre vie quotidienne. »

(Paul VI, au Festival de Stuttgart, 1965).

Vers le Thabor... et le Calvaire

On venait d'entamer 1943. M. Callo n'était plus le seul gagne-pain de la maison : Madeleine, sa fille aînée, secrétaire au Bureau de Recrutement et Marcel ouvrier typographe, lui prêtaient assistance. Ce n'était pas l'abondance, mais on vivait à l'aise dans un foyer qu'animait l'ardente jeunesse de huit enfants de santé florissante. Toute la maisonnée était à la joie

dans la perspective de toute une série de fêtes familiales.

A la mi-juin les deux sœurs jumelles, Marie-Bernadette (filleule de Marcel) et Anne-Marie, devaient célébrer leur deuxième communion solennelle; quinze jours plus tard, le grand frère Jean serait ordonné prêtre et, à sa première messe, les fiançailles officielles de Marcel deviendraient officielles. Dans l'entente parfaite qui les unissait, Madeleine, jociste elle-même, et Marcel, avec leurs frère et sœur préparaient activement l'intime célébration de toutes ces fêtes joyeuses; chants, monologues, décorations, tout était en chantier.

Le 8 mars, Madeleine, Marcel et leur père vinrent à l'accoutumée, déjeuner à la maison et regagnèrent ensuite, qui leur bureau, qui leur atelier. Le ciel était splendide et cet après-midi ensoleillé donnait aux Rennais un délicieux avant-goût du printemps tout proche.

C'était la veille du mardi-gras, jour de congé pour les écoles. Des douzaines d'enfants s'amusaient sur le Champ de Mars autour des baraques foraines, et de nombreux voyageurs allaient et venaient place de la Gare. Le murmure de ce quartier, en pleine activité, ne permit à personne de soupçonner dans le ciel, à très haute altitude, une escadrille de fortresses volantes.

Soudain, toute cette partie de la ville se transforma en paysage volcanique, sous une pluie de grosses bombes éclatant à la fois dans un indicible fracas. En quelques secondes, le quartier disparut dans un nuage de poussière et de fumée. Des dizaines d'immeubles s'effondraient sur leurs habitants ou prenaient feu, pendant que les baraques foraines elles-mêmes flambaient sur le Champ de Mars. Plus de trois cents personnes y perdaient la vie, écrasées sous les ruines ou fauchées dans les rues par les éclats.

Marcel et ses camarades quittèrent leur atelier, rue du Pré-Botté, et se trouvèrent très vite sur ce lieu de carnage pour y porter secours. En débouchant sur le Champ de Mars, Marcel fut rempli d'angoisse et de frayeur en constatant que le pavillon de Kergus, (boulevard de la Liberté) où travaillait sa sœur Madeleine, frappé en plein par une puissante bombe, s'était effondré sur ses occupants. Les murs lézardés continuaient de s'écrouler par pans, et rendaient impossible le sauvetage des victimes. Quand on put commencer le déblaiement, Marcel ne put retirer d'un horrible fatras de pierres, de plâtre, d'ardoises, de planches déchiquetées et de meubles écrasés, que le cadavre de sa pauvre et si chère Madeleine.

Elle avait dans ses vingt ans, la corpulence d'une forte femme de trente années, et elle gisait là devant lui, étouffée et les jambes brisées.

On renonce à décrire la douleur de Marcel, quand on connaît ce qu'était sa sensibilité et l'immense affection qu'il portait à sa sœur. Sa souffrance décuplait à la pensée qu'il allait falloir annoncer bientôt à ses parents cet horrible drame. En cette circonstance si tragique, Marcel témoigna d'une force extraordinaire. Non seulement il dissimula aux autres, sur le moment, la terrible blessure de son cœur, mais il resta un an avant d'écrire : « J'en eus le cœur déchiré... Journée combien douloureuse pour moi ! Le soir, j'étais à bout... » S'oubliant totalement, il n'eut plus qu'une pensée : adoucir la douleur de sa famille.

Il en fut le meilleur consolateur, car c'est dans sa foi que la tendresse de sa piété filiale puisa les seuls mots efficaces pour atténuer pareille souffrance.

Ce terrible deuil n'était hélas ! qu'un premier drame sur le chemin de son long calvaire.

On sait comment les Nazis mirent tout en œuvre pour amener les jeunes à aller travailler en Allemagne. Leurs captieuses promesses ayant échoué, ils imposèrent le « Service du Travail Obligatoire », dont la loi fut promulguée le 16 février 1943 et mise à exécution un mois plus tard.

A son âge, Marcel redoutait de partir en déportation. Il en reçut l'ordre formel, le soir même des funérailles de sa sœur. Pendant quatre longues journées d'angoisse, il sut cacher aux siens cette nouvelle qui allait doubler leur douleur, et sans rien laisser paraître de sa propre souffrance, il se dépensa sans compter à les encourager par son affection. On sait comment il aurait pu passer en « zone libre ». Mais il se disait : « Si je pars, je vais encore augmenter l'affreuse douleur de ma famille. Si je me cache, ne va-t-on pas arrêter mon père ou mon frère séminariste, sur le point de recevoir la prêtrise ? » Ces tergiversations relatives à sa famille mises à part, il se jugeait comme président de sa section : « Des camarades jocistes sont déjà partis dans un but apostolique; un chef doit donner l'exemple en toute chose, surtout dans le sacrifice... Que serais-je aux yeux de mes compagnons si je me dérobe ? » Il consultait, il priait, il souffrait surtout.

Nous le rencontrâmes, pour la dernière fois, quelques jours avant son départ pour l'exil. Il ne répondit à nos condoléances pour la mort de sa sœur, que par une cordiale poignée de

main. Puis il tira de sa poche, pour nous le présenter, le « diktat » de la Kommandantur lui intimant l'ordre formel de partir.

Nous le connaissions assez pour savoir ce qu'il devait souffrir. Entre nous, il y eut de part et d'autre, un moment de silence : les grandes douleurs sont muettes. La sienne était au paroxysme, au point où les larmes sont devenues impossibles. « C'est pour maman, dit-il, s'oubliant lui-même, que ce sera dur. Je vous demande, mon Père, de bien prier et de faire prier pour elle, s'il vous plaît. » Le dernier mot que nous entendîmes de lui fut pour sa mère.

En définitive, c'est uniquement la main de la Providence, que Marcel voulut voir dans son ordre de départ. En voici la preuve : pour atténuer la douleur de sa mère, il confia le soin de ses préparatifs de voyage à l'une de ses tantes, qui, la veille de l'événement, vint lui faire ses adieux. Dans sa chambrette, il lui montra, méticuleusement rangés, les divers objets qu'il emportait. « Au revoir, Marcel, lui dit-elle en fin d'entretien. Bon courage, et je suis certaine que tu feras là-bas beaucoup de bien à tes camarades. »

Sa réponse fut nette : « Oui tante, je ferai mon possible pour leur faire du bien, car tu sais, ce n'est pas comme travailleur que je vais là-bas : JE PARS COMME MISSIONNAIRE. »

En faisant ses adieux à Raymond Selleret, son ancien Chef de Groupe, il lui montra son

insigne scout et son écusson jociste et déclara : « Si je pars en Allemagne, c'est pour aider les autres à tenir ». *

Le 19 mars, il faisait courageusement ses adieux à sa famille, emportant avec sa Bible, ses plans d'études, ses cahiers, ses notes... tout un arsenal de missionnaire. Il ne permit à aucun des siens de l'accompagner au train. Un de ses frères jocistes lui porta ses bagages. « Je revois encore, nous dit son compagnon, ce cher camarade, ce franc garçon, les larmes aux yeux. Ce n'est pas sur lui qu'il s'apitoyait, mais toujours sur ses parents et sur sa section ». Il partait le cœur navré, mais, en vrai missionnaire : « Tous les matins, avant de partir, j'avais pu assister à la Messe, avec communion. Comme cela rien ne fut négligé et je suis parti en forme », écrivait-il. Il s'en alla en pleine forme d'excellent apôtre.

Beaucoup d'autres déportés furent entassés avec lui dans le train qui les cahota pendant cinq jours avant d'atteindre la Thuringe, le 24 mars.

A Rennes, Marcel parlait peu de lui. En Allemagne, son isolement, ses souffrances et celles des siens qu'il eut à consoler, l'amènèrent à dévoiler toute la grandeur de son âme. Nous le laisserons composer lui-même une large part du reste de sa biographie par de nombreux extraits de sa correspondance.

IV

Missionnaire en déportation

« En tant que membres du Corps Mystique, nous sommes responsables des âmes qui nous entourent... Le rôle des hommes sur terre, c'est de donner aux autres la vie divine qu'ils ont reçue. »

(Extraits de ses notes.)

Au bout d'un rude voyage de cinq jours, Marcel débarqua, le 24 mars, au camp de travail de *Zella-Mehlis*, petite ville de Thuringe, à quelques kilomètres de Suhl, dans un champ d'apostolat bien nouveau.

A Rennes, Marcel vivait au sein d'une famille très chrétienne; dans une paroisse bien organisée, qui ne manquait ni d'églises, ni de prêtres, pour l'exercice du culte.

La main dans la main de son Aumônier, il n'avait plus qu'à entraîner une section de jocistes pleins de bonne volonté, et à goûter la joie du travail bien fait, dans un atelier où il avait gagné toutes les sympathies.

A Zella-Mehlis, pas d'église catholique. Au lieu d'une paroisse, un camp de tristes baraques où peinaient des centaines de prisonniers de guerre las de leur captivité, et de déportés (hommes et femmes) révoltés et démoralisés, dont beaucoup cherchaient leur consolation bien ailleurs que dans la morale chrétienne.

Marcel fut affecté, aux Usines Walther, au montage des revolvers lance-fusées. Ces instruments ne pouvaient tuer, mais ils étaient, tout de même, en service contre les alliés de la France. De ce côté, Marcel liquida bien vite la question de conscience : « Soyez tranquille sur ce point, écrivit-il, ce n'est pas le travail qui me tuera ! »

Pour savoir le reste, commençons de suite à dépouiller sa très abondante correspondance qui va nous donner le film de sa vie, et le vrai portrait de son âme d'apôtre.

Nous allons le voir faire équipe avec toutes les âmes de bonne volonté : séminaristes, scouts, militants J.O.C., J.E.C., J.M.C. Français, Belges, Tchèques... Peu importe la cocarde ou l'écusson, pourvu que le Christ soit toujours « le premier de cordée ». Nous allons savoir

immédiatement qu'en déportation, comme à Rennes, il sera toujours animé par la hantise de toute sa vie de Jociste : *vivre du Christ pour attirer les âmes, afin de les conduire au Christ.*

Sa première lettre du 28 mars nous le montre déjà en action. Faute d'église catholique, il a trouvé une salle où un prêtre allemand célèbre la messe le dimanche. Il écrit : « Vraiment la Providence fait bien les choses, car c'était cette question-là qui m'embêtait le plus. »

Le dimanche suivant il peut amener à la messe trois jeunes, dont l'un des plus « durs » de sa baraque. Il en conclut que ce beau démarrage est prometteur, et en parlant du devoir pascal à ses compagnons, il cherche un prêtre pour les confesser. Ce sera réglé le dimanche suivant, avec le célébrant du jour qui parle français.

Un autel, un prêtre, tout va bien. Maintenant, amenons les camarades au Christ. « Ce matin à la messe, j'ai décidé quelques camarades à faire leur communion pascalle. J'en ai parlé, hier soir, dans les autres chambrées de Français. Pas mal de « gars » m'ont promis d'y aller le jour de Pâques. Je suis très heureux de ce premier résultat, qui m'a consolé et un peu réconforté... »

Veut-on le secret de ce premier succès ? Le Vendredi-Saint, se souvenant qu'il avait 21 ans, il a jeûné. En raison de la fermeture de la chapelle, il n'a pu faire son Chemin de Croix que d'esprit et de cœur, mais il a uni aux souffrances de Jésus-Christ, celles de sa vie de déporté, et il se dit assuré que son offrande a été bien accueillie.

Après la pénitence, la joie du succès de l'apostolat fondé sur la prière et le sacrifice :

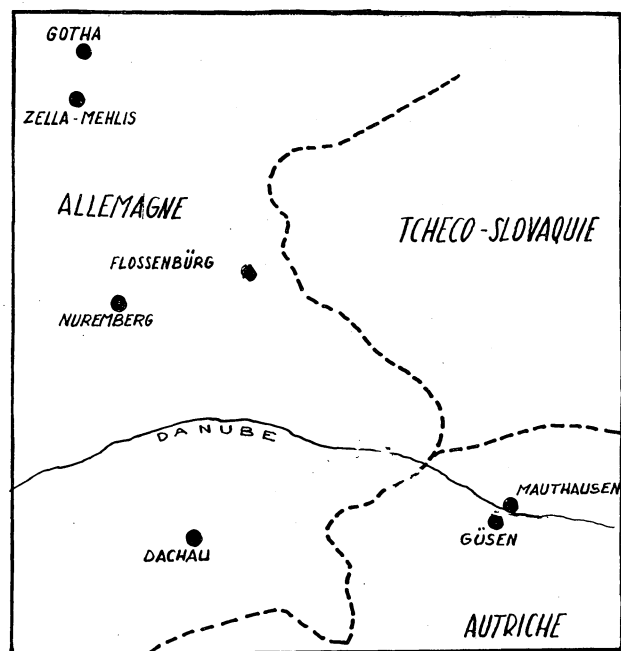
« Ce matin, 25 avril, nous avons eu une jolie messe de Pâques. La chapelle était magnifiquement décorée et l'assistance très nombreuse. Tous mes camarades de la chambrée étaient présents, à part une forte tête. Un bon nombre de Français ont communiqué et tout le monde, à la sortie, était joyeux et content. »

Il profite du mois de mai pour se confier à la Vierge Marie. « Tous les jeudis, il y a réunion à la chapelle pour le mois de Marie. La statue de la Sainte Vierge est belle... C'est une jolie cérémonie, car ici, on n'économise pas les fleurs. Je ne manque pas d'y aller, car chaque fois que j'y vais, il me semble que cela va mieux. A la sortie, j'ai le cœur plus joyeux et la souffrance est moins grande... »

La Vierge Marie le réconforte en lui amenant un Jociste et un Scout de Lyon avec lesquels il fait équipe. Résultats : « J'ai réussi à entraîner deux Français du campement, une dizaine vont à la messe, c'est déjà un joli nombre, j'espère qu'il grandira... Aujourd'hui (23 mai), j'ai fait faire ses Pâques à un camarade de dix-neuf ans. »

A cette date, il se réjouit que ses compagnons ne l'appellent plus que « Marcel » et commencent à lui demander conseil « à propos de tout ». Il s'en réjouit, car c'est un moyen de les entraîner à la messe et de bonifier les conversations. Il constate aussi qu'en oubliant sa peine pour penser à celles des autres, il est plus heureux car son découragement disparaît.

L'itinéraire du chemin de croix de Marcel Callo



Un silence héroïque

On a dû remarquer que si Marcel parle de ses souffrances ce n'est qu'à mots voilés et comme en passant. Pour ne pas accroître celle de ses parents, il resta près de trois mois sans dire mot de la terrible dépression physique et morale qu'il supporta tout seul pendant deux mois.

Elle eut pour cause l'ébranlement nerveux produit par le terrible drame de la mort de sa sœur et de sa déportation, par sa souffrance personnelle et le spectacle de la douleur de sa famille, par l'effort surhumain qu'il fit pour ne pas laisser paraître la sienne.

De plus, ses quatre premières lettres à sa famille restèrent sans réponse jusqu'au 22 avril (les autres réponses arrêtées en route ne lui parvinrent qu'après le 2 mai).

A Rennes, son aumônier et ses camarades furent très étonnés, et peinés de ne rien recevoir de lui — directement — pendant plusieurs semaines. L'un de ces jocistes, déporté à son tour, lui écrivit pour lui demander « nettement » les raisons de son silence incompréhensible.

Nous citons son témoignage : « Marcel me répondit immédiatement. Son cœur était toujours le même, et son amitié n'avait pas faibli. Mais il s'excusait en me disant, très simplement, qu'il avait beaucoup souffert pendant les deux premiers mois de son exil. Il avait eu peur de ne pas pouvoir supporter l'épreuve et avait failli se laisser aller. Mais son âme n'avait pas capitulé. Il réagit, accepta tout et continua son apostolat, là où la Providence l'envoyait. »

On peut se demander si Dieu ne permit pas cette terrible crise pour que Marcel devienne bien compréhensif de la démoralisation des autres déportés ?

Toujours est-il que le 18 avril, au cours d'une messe célébrée pour sa sœur défunte, et « pendant son action de grâces prolongée » son ami, Yves Jézéquel, l'entendit plusieurs fois sangloter. C'est à cette messe et à cette communion que Marcel faisait allusion quand il exprima l'immense consolation que lui accorda le Christ en lui apprenant à ne plus se soucier de lui-même, mais à se mettre au service de ses camarades.

Marcel vient de nous montrer comment il Lui avait bien obéi pendant le mois de mai.

En juin, il escomptait une permission pour assister à plusieurs fêtes de famille : son frère allait recevoir la prêtrise ; à sa première messe, Marcel devait célébrer ses fiançailles, le 30 juin. Le refus de cette permission fut pour lui un

immense sacrifice, mais au lieu de traîner sa souffrance comme un boulet, il s'en fit un tremplin pour s'élever vers Dieu. Les 29 et 30 juin il écrivit à ses parents : « Chers Papa et Maman, Combien vous deviez être heureux... Quel honneur pour vous d'avoir donné au Christ l'un de vos fils. C'est une jolie récompense qu'il vous a donnée et elle diminue la peine que vous avez eue en ces derniers mois. Bien des fois, au cours de ces journées, j'ai dû me réfugier dans un coin, pour pleurer à mon aise. Je me faisais une telle joie de pouvoir assister à la prêtrise de Jean et de lui répondre sa première messe ! Je n'ai pas eu ce bonheur... très gros sacrifice ; mais je l'ai offert au Christ afin que Jean soit un saint prêtre. Ce matin, à la messe, toutes mes pensées allaient vers vous et vers lui... C'était l'heure, je crois, où il chantait sa première grand-messe. Je n'ai pu m'empêcher de pleurer mon exil ; mais après la communion cela allait beaucoup mieux. J'avais reçu le Christ et il m'a consolé. »

A son frère, jeune prêtre, il confie : « Je mène toujours la même vie, aussi triste, mais combien profitable pour l'avenir. Cette douloureuse séparation m'aura fait comprendre un peu mieux la vie : c'est dans la souffrance que l'on devient meilleur. Notre vie, nous devons sans cesse l'embellir pour l'offrir vraiment belle au Christ. Quelle consolation d'avoir la foi au milieu de tant de détresse morale ! Je suis fier et heureux d'être militant chrétien et je m'efforce de l'être chaque jour davantage. »

En juillet, il ajoute : « Je me souviendrai de juin 1943, car j'ai beaucoup souffert et j'espère que le Christ aura accueilli favorablement ces sacrifices. »

Intermède

Le soleil de juillet invite à la promenade et vide le camp le dimanche. Profitons-en pour voir comment Marcel ajoutait au service de Dieu, celui de ses camarades sur divers terrains.

Remarqué dans les jeux « par sa camaraderie sportive » il était toujours prêt à offrir son concours pour aider à distraire ses camarades, qui en avaient tant besoin, et il acceptait avec bonne humeur les postes ou les rôles qui lui étaient confiés ; cela, dans un but apostolique, mais aussi pour mettre dans les cœurs la seule chose qui leur restait du pays, une saine et joyeuse amitié française.

C'était encore un peu de la France qu'il leur faisait retrouver en leur faisant partager ses

dépenaillés trouvaient près de lui tout ce qu'il pouvait obtenir de France : vêtements, chaussures, cigarettes... et paroles de réconfort. On abusait sans doute un peu de lui, parfois, mais Marcel connaissait-il des limites à la charité devant des Français dans le besoin et qu'il voulait gagner au Christ ?

Au chevet d'un malade, il se fait infirmier : « Chaque soir je lui prépare tisane ou chocolat, demain, il aura son cataplasme. »

Il savoure la joie d'un pique-nique en montagne, mais la sacrifie volontiers : pour aider un partant à boucler ses valises, ou pour faire cesser, par une lettre, un « bobard » criminel qui court sur un ami, ou pour consoler la famille d'un déporté mort au camp.

S'il se cache, parfois, pour pleurer tout seul son chagrin, il est assez fort pour encourager les autres, se faire l'animateur d'une soirée, et, au besoin, le meneur d'un chahut de bon ton.

Dans l'exercice de son apostolat, Marcel ne semble pas s'être posé de problème : ce mot n'existe pas dans ses écrits.

En face de ses camarades, il ne se demande pas s'il doit leur porter l'Evangile avant le bien-être matériel, ou ce bien-être avant l'Evangile.

En fréquentant Jésus-Christ, il l'a vu prier son Père, instruire les foules par ses prédications, les nourrir en multipliant les pains et les poissons, guérir les malades et les infirmes, attirer les âmes par sa sainteté, et aussi courir après les brebis égarées.

Les yeux fixés sur son modèle, il l'imita tout bonnement, et tout simplement : à Rennes, comme en déportation, il s'occupait — simultanément — des corps et des âmes. On allait à lui attiré par sa piété et ses vertus, pendant que, de son côté, il se livrait avec ardeur à la recherche des âmes en danger.

Les prisonniers et déportés de Zella-Melhis avaient créé une Amicale Française, société d'entraide et de protection contre le Nazisme. Elle comprenait une société sportive : « Les Coqs de France » et une société théâtrale : « Le Rideau de l'Exil ».

Marcel fit partie : de l'équipe de foot-ball « Les Coqs » pour être présent partout ; du « Rideau de l'Exil », afin de pouvoir dire son mot sur le choix des pièces et des acteurs, mot qui fut souvent très bienfaisant. Il hésita à tenir le poste de « Trésorier de l'Amicale », mais il finit par accepter, afin de pouvoir plus facilement annoncer ses réunions et ses messes et « donner toujours la bonne note dans chaque groupe : sport, théâtre, jeux. » Cela ne

suffisant pas à son zèle, il fonda encore un groupe d'Action Catholique auquel il se dévoua particulièrement.

A le voir si actif, on pense à cette recommandation de Jean XXIII : « Ce qu'attendent de vous l'Eglise et les évêques, c'est que vous soyez des missionnaires et des apôtres dans la vie privée comme dans la vie publique, et jusqu'aux délicats problèmes des spectacles, des divertissements et des loisirs... »

*
**

Rejoignons-le pour le suivre au fil de son calendrier liturgique pour le retrouver : organisateur des messes, directeur de chorale, et même ... prédicateur d'occasion ! sportman, acteur et cuisinier.

Le 1^{er} août, il réussit encore une grand-messe. Les Français toujours plus nombreux « ont chanté à pleins poumons », et Marcel espère de plus en plus avoir une grand-messe, spéciale pour eux.

Pour la fête de sa mère (15 août) il lui adresse une lettre personnelle toute pleine d'affection, de reconnaissance et d'encouragement.

« Pour ma part, ajoute-t-il, je profite de ces quelques mois de souffrances pour me former et m'enrichir. C'est ici que le caractère se refait. Je crois qu'à mon retour, je serai capable, avec l'aide du Christ, de fonder un vrai foyer chrétien. »

Il entretient aussi sa famille de ses projets de septembre : la préparation d'une messe, spéciale pour les Français, tant désirée.

Elle a enfin lieu le 3 octobre; Marcel en adresse à ses parents le programme que tous ont exécuté avec allégresse.

Il y avait près de cent Français dont plu-

Les « Coqs de France »



sieurs n'avaient pas mis les pieds à l'église depuis des années. Un séminariste Tchèque tenait l'harmonium. Le célébrant est Allemand et ne peut prêcher en français... C'est Marcel qui s'en charge : « A la fin, je leur ai adressé quelques mots »... Quelques mots qui allèrent au fond de bien des cœurs.

A la sortie, l'assistance manifeste sa joie et les séminaristes présents le félicitent chaudement. Et déjà Marcel fait des plans pour la messe du 24 octobre. Le 16, il écrit : « Je me porte très bien et le moral est excellent. D'ailleurs, je n'ai plus le temps d'avoir le cafard car j'ai beaucoup à faire avec les sports, le théâtre et surtout avec mon petit groupe d'Action Catholique qui marche très bien. Je fais travailler mes gars et je crois être encore à Rennes en pleine activité. » La messe du 24 octobre a eu le même succès que celle du 3, « nombreuse assistance, chants bien réussis : cette messe m'a « regonflé » et je démarre de nouveau ».

Pour nous reposer un peu, nous laissons Marcel vous relater ses deux journées du 31 octobre et du 1^{er} novembre.

31 octobre : « Nous avons eu pour la Fête du Christ-Roi une grand-messe magnifique, avec diacre et sous-diacre (c'était deux séminaristes tchèques). Combien cette cérémonie était consolante ! J'étais chargé des chants, ils ont été très bien réussis. J'avais réuni trois camarades, mes trois meilleurs amis : celui de Paris, l'ancien Jociste de Paimpol, et l'ancien séminariste de la Haute-Marne.

A nous quatre nous formions le chœur. Nous avons chanté la « Messe des Anges ». Tu dois connaître cela, Maman ? Papa, si tu avais été là, tu te serais régalé, car c'était tes chants préférés.

Je ne suis pas sorti le restant de la journée, car j'avais trop de travail : le lavage et le raccommodage ne manquaient pas.

Pour le soir, devinez quoi j'ai préparé ? Un civet ! Oui, samedi j'ai réussi à trouver un lapin, en échangeant le paquet de chocolat d'une camarade. Nous nous sommes régalés : nous étions sept, mes cinq camarades bretons, et celui de Paris. Nous recommencerons cela, car l'Allemand qui me l'a donné (c'est un camarade d'atelier) m'en a promis un, de temps en temps. »

Zella-Melhis, le 1^{er} novembre 1943

Mon bien cher Papa,
Ma chère petite Maman,
Chères petites sœurs,

« C'est aussitôt après la réception de votre

lettre du 20 octobre que je vous écris. Elle m'a apporté beaucoup de joie, car j'ai de la peine : depuis samedi soir, en effet, j'ai du chagrin de ne pas être avec vous pour les Fêtes de la Toussaint : combien, par moments, cette douloureuse séparation est pénible, et la souffrance est terrible parfois. Ne croyez pas pour autant, mes bien chers parents, que je suis las et découragé. Non, ce ne serait pas digne d'un chrétien; l'espérance de vous revoir dans un jour très proche me soutient; vos chères lettres, celles de Marguerite et de tous mes amis me donnent le courage nécessaire pour tenir.

Cette journée m'a paru terriblement dure : depuis mon réveil, je vous ai suivi par la pensée; j'étais avec vous, priant pour tous ceux qui nous ont quittés, pleurant notre chère Marie-Madeleine qui est partie déjà depuis huit mois.

Chers Papa et Maman, je ne suis pas chic de vous parler de ce sujet, et pourtant je trouve que cela me fait du bien de vous parler d'elle. Je pense souvent à ma chère petite sœur; son souvenir ne me quitte pas, et très souvent, pendant que quelques larmes coulent de mes yeux, j'adresse une fervente prière au Christ pour le repos de son âme.

Mes bons parents ayez du courage; je voudrais tant être à vos côtés, pour vous soutenir et vous consoler, et je suis si loin. Dans mes prières je supplie le Christ de vous aider.

Pour moi, je n'ai aucune consolation, je suis seul, pas même les paroles consolantes d'un prêtre qui ramènent la paix dans l'âme. Certes, il y a bien l'amitié de certains bons camarades, mais cela ne vaut pas la tendresse d'une maman ou d'une fiancée.

Ici, il y a beaucoup de blessures morales à panser et de paroles consolantes à distribuer. Le soir, quand je reviens à ma baraque, je trouve que cela va bien pour moi, car en ayant fait du bien aux autres, je m'en suis fait à moi-même.

Que je suis heureux d'être militant chrétien ! Je sens à tous moments le Christ à mes côtés. Il est mon soutien et mon réconfort. Sans Lui, je ne sais ce que je deviendrais.

Ce soir, en passant devant la chapelle, j'ai vu la porte ouverte; j'y suis entré et j'ai récité un chapelet pour vous tous que j'aime tant. A la sortie, j'ai trouvé que j'allais mieux : j'avais soulagé la peine de mon cœur.

Ne pleurez plus, chers Papa et Maman. Prenez courage; bientôt nous connaissons de nouveau le bonheur. Ne nous laissons pas abattre par le chagrin. Confiez votre peine au



Marcel (en bas, 2^e à droite) au milieu des « Coqs de France »

Christ : je le fais chaque jour et tout marche bien.

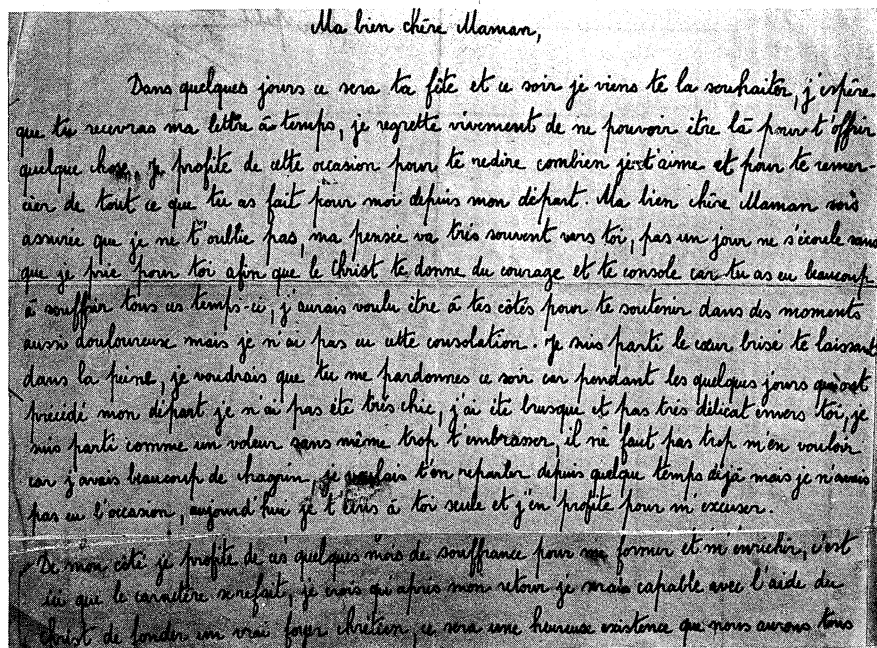
Je vous embrasse de tout mon cœur. Embrassez toutes les petites sœurs.

Votre petit Marcel qui vous aime tant. »

Pour se préserver de la débauche des camps, les Jocistes se rencontraient, un peu partout, dans les cafés ou dans les bois, afin de dépis-ter la menaçante Gestapo. Dans une belle fraternité jociste, ils élaboraient leurs projets autour du slogan : « Devenir meilleurs, et revenir plus nombreux. »

Mais les Nazis les espionnent de plus en plus. On expulse des Aumôniers et les voyages deviennent périlleux.

Au début de novembre, Marcel prépare déjà des récréations pour les soirées d'hiver et même la veillée de Noël. Le 14, il fait prêcher un séminariste « pour que la messe soit plus complète » et il passe le reste de la journée en sa compagnie : « Nous nous sommes fait du bien mutuellement, car le moral n'était pas très élevé ». Celui de Marcel — qui aime tant écrire aux siens — reçoit un choc quand on parle de réduire la correspondance, mais il ajoute : « Je prierai davantage pour vous, ne pouvant vous écrire ». Autres nuages : la Gestapo devient plus sévère; le froid, la neige, la peur des bombardements diminuent le nombre des assistants à la messe : le moral de tous est en baisse. Par bonheur Marcel reçoit de Rennes plusieurs colis de victuailles qui vont remplacer l'écoeuvante choucroute. Sachant que le cœur est tout près de l'estomac, Marcel prépare un copieux réveillon qui sème la joie, remonte le moral et renforce l'amitié. La Messe de Minuit n'a pu avoir



La lettre à sa mère, pour sa fête (15 août 1943)

lieu faite de célébrant, mais la messe de Noël et la matinée théâtrale ont eu un grand succès. Pour la soirée du 31 décembre, Marcel a organisé un concours de belote. A minuit, ses camarades envahissent sa baraque pour l'échange des vœux de l'an. « Nous nous embrassons comme des gamins, écrit-il. Plus d'un a laissé couler une larme », mais larme de joie, car « nous nous sommes bien amusés et j'ai donné ma part d'entrain ».

L'apostolat des Jocistes ne se relâche pas. Malgré les difficultés croissantes, Marcel songe à reprendre ses réunions d'Action Catholique au début de janvier. Le 23, une rencontre d'une vingtaine de Jocistes, à Suhl, les reconforte, mais leur joie est troublée par la crainte de plus en plus vive de la Gestapo.

En février, les lettres sont pratiquement interdites et remplacées par des cartes dont la moitié se perdent en route. Celles qui arrivent à Rennes nous disent cependant que Marcel continue son apostolat. L'arrivée de la photo de sa mère depuis longtemps demandée lui est un grand encouragement. « Chère Maman, depuis que j'ai reçu ta photo je ne cesse de te regarder. Il y a si longtemps que je ne t'ai vue : c'est l'une de mes plus grandes joies depuis mon départ. »

Dans son unique lettre de mars, il ouvre son cœur : « N'allez pas croire que je me laisse aller. Non, loin de là : cette épreuve m'a fait devenir un homme à tous points de

vue. Rien de meilleur, en effet, que ce que l'on bâtit dans la souffrance et dans les sacrifices. Je suis heureux d'être parti (comprenez ces mots dans le sens où je les prends), oui, car je suis devenu meilleur. Ces mois de souffrances m'ont fait comprendre le sens de la vie. Ils ont ancré en moi, et pour toujours, de solides convictions religieuses et patriotiques... A maintes reprises, dans les heures de découragement, j'ai pu apprécier combien il était bon d'avoir la foi ; cette confiance en Dieu ne m'a jamais quitté. Beaucoup de mes camarades ne seraient pas tombés s'ils avaient accepté courageusement, avec l'aide de Dieu, cette épreuve. »

Une carte du 3 avril : « Je n'ai plus le temps de penser à mes souffrances personnelles, car avec mes bons camarades je prépare la campagne pascalle. J'ai toutes les baraques du camp à visiter cette semaine. J'espère qu'il y aura beaucoup de monde, mais l'action est difficile : nous nous occupons de la partie matérielle, le Christ fera le reste. »

Dans ses cartes d'avril il relate en quelques lignes : « J'attends avec patience la paix. Avec quelle joie je me retremperai dans cette vie familiale que je savourais tant. » Le 8 : « Demain nous avons grand-messe. Beaucoup de camarades m'ont promis de se joindre à nous. » Le 11 : « Dimanche les Français ont fait leurs Pâques. Nous avons réussi à en entraîner un grand nombre. » Le 14 : nous

apprenons qu'il reste un entraîneur partout : il vient de reprendre ses fonctions de Secrétaire-Trésorier des sports et sa place dans une équipe. Avec ses camarades du « Rideau de l'Exil », il s'adonne à terminer la saison du théâtre par la représentation de « l'Aiglon » qui en sera le clou. Mais Marcel n'y sera pas. Il n'écrit plus que trois fois, de la prison de Gotha.

Son apostolat par sa correspondance

En raison de son zèle, de son affection et de sa délicatesse, et de ses nombreux amis, Marcel écrit beaucoup de lettres ou de cartes. Nous en avons lu et médité plus de 180. Dans le fond, elles se répètent souvent, car elles avaient à porter les mêmes informations à divers correspondants. Mais elles se complètent par certains détails. On y trouve les mêmes sentiments chrétiens et les mêmes préoccupations apostoliques.

Sous la plume de ce jeune ouvrier qui n'avait d'autre diplôme que son Certificat d'Etudes Primaires, on ne trouve rien de trivial ni de vulgaire. Les termes d'argot, soigneusement mis entre guillemets, ne dépassent pas la demi-douzaine. Toutes ses lettres sont minutieusement datées et numérotées. Pas un mot qui ne soit parfaitement lisible. Les ratures sont extrêmement rares et il s'en excuse. A peine avons-nous relevé une douzaine de légères incorrections de style ou de fautes d'orthographe, dues le plus souvent à la distraction ou à la précipitation : « n'écrit-il pas parfois » sur le rebord d'une fenêtre », « à califourchon sur un banc », « au milieu de ses camarades qui lui parlent ».

Dans ses lettres qui constituent son autobiographie en Allemagne, Marcel nous édifie en nous révélant ses vertus et sentiments.

● *Sa délicatesse et sa reconnaissance* : Il s'aperçoit un jour, après le départ d'une lettre, qu'il n'a parlé que de ce qui le concerne. Se reprochant son « égoïsme », il en écrit une seconde, pour s'en excuser. Sa correspondance est remplie de remerciements et d'excuses. Il dit merci pour un petit mot de quelques lignes, pour une image... et même pour les cadeaux que l'on fit à son frère Jean à l'occasion de son ordination. Non seulement il exprime sa reconnaissance aux personnes généreuses qui lui envoient des colis, mais il prie sa mère de renouveler ses remerciements, craignant la perte de sa propre lettre : « Mieux vaut deux fois que rien du tout », écrit-il et il ajoute :

« Pour la Noël, j'ai écrit un peu partout, pour que tout le monde soit content ». Chez lui, la reconnaissance est vraiment la « mémoire du cœur ». Il supplie sa maman d'avoir toutes sortes de prévenances pour sa fiancée, et sa fiancée d'être aussi gentille que possible envers sa maman. Il s'occupe de les faire s'offrir mutuellement de sa part, quelques menus cadeaux, à l'occasion de leur fête; et, à son frère Jean qui a un cœur de prêtre, plus large que celui des autres, il recommande sa maman et sa fiancée, le petit frère, les petites sœurs. Personne n'est oublié, tant est grande la délicatesse de son cœur.

Il écrit deux lettres pour s'excuser d'avoir été — à son jugement — un peu brusque envers les siens dans la nervosité du drame de son départ; pour demander pardon pour des anicroches dont il fut le seul à s'apercevoir, et dont, en tous cas, il était si excusé et si excusable après avoir tant souffert.

Sa largeur d'esprit sait tout excuser dans la vie de ses camarades, même leur nonchalance à assister aux offices, qu'il prépare avec tant de peine, car il sait par expérience, combien est dure, déprimante, l'atmosphère de l'exil.

Se gourmandant lui-même quand il croit avoir fait quelque chose « qui n'était pas chic, pas jociste », il ne souffre que du mal qui peut salir les âmes : du mariage d'un ami avec une jeune fille sans religion, ni foi; des « sales types, grossiers ou vulgaires, qui n'ont que des saletés à la bouche »; de certaines « ordures de femmes » qui cherchent à débâcher les déportés; d'une pièce grivoise jouée par une troupe de passage.

Ne déplorant que le mal, il se réjouit de voir que beaucoup de ses compagnons d'exil « ont juré de marcher dans le bon chemin, qu'ils le suivent et ne s'en écartent pas d'un pouce ».

● *Son union constante avec sa famille* : Le drame cruel de son départ et la crise terrible qu'il endura les mois suivants le sensibilisèrent au point qu'il resta toujours angoissé au sujet de sa famille, surtout quand il sut que leur demeure avait été très endommagée par un second bombardement. C'est pourquoi il vivait constamment par la pensée avec elle, et tous les dimanches par correspondance. Les fréquentes perturbations du courrier et les fausses nouvelles qui circulaient mettaient rudement son moral à l'épreuve : « Quand vos lettres me manquent, écrit-il, l'entrain n'y est plus. »

Les variations de son moral, qui intriguaient son entourage, avaient une autre cause secrète :

les jours de fêtes religieuses étaient ceux qu'il savourait le plus en famille. C'est dans leur souvenir que lui coûtait le plus sa déportation. A Pâques, à la Toussaint, à Noël, il répète : « Le moral a un peu baissé; c'est à cause des fêtes. »

N'empêche qu'il ne cesse d'encourager les siens, de les entourer de son affection. Chacune de ses lettres leur apporte au spirituel l'assistance qu'il leur donnait à Rennes sur le plan matériel; et c'est toujours à Jésus et à Marie qu'il les invite à se confier.

On constate, en le lisant, que sa piété filiale croissait en proportion de sa montée vers Dieu. Sa plus belle lettre sera celle où il se montre plus uni que jamais à Jésus-Christ.

● *Son union avec Jésus-Christ* : Deux phrases reviennent sous sa plume : « Priez pour que le Christ soit toujours avec moi », « Sans lui, je ne sais ce que je deviendrais. »



A Zella-Mehlis, devant sa baraque

L'Eucharistie reste toujours la nourriture de son âme : un dimanche il lui est impossible de communier : il se désole de n'avoir pas reçu son ravitaillement spirituel hebdomadaire. Elle est le lien de son amitié. S'il visite ou reçoit des amis, il note maintes fois : « Ensemble, nous avons communie. » Elle est la source de sa joie quand il voit les déportés français se rassembler à ses messes pour s'unir entre eux et avec Jésus-Christ. C'est autour de l'Eucharistie qu'il fait équipe avec tous ses auxiliaires : jocistes, scouts, séminaristes.

● *L'importance de son chapelet quotidien* : Un déporté de sa baraque nous écrit que Marcel veillait souvent jusqu'à minuit, et même plus avant, auprès d'une lampe dont il voilait la lumière, pour ne pas empêcher le sommeil des autres. Devant une image de la Vierge Marie, il préparait ses messes ou écrivait de nombreuses lettres. Il ne se couchait

jamais qu'après avoir récité sa prière et son chapelet, et terminé le tout par un baiser à l'image de Marie.

Ne pouvant communier aussi souvent qu'à Rennes, il s'accrocha davantage à son inséparable chapelet. Il écrivit lui-même que « la tranquillité du soir » lui permettait de faire ce qui n'était pas possible en autre temps : lettres, lecture, examen de conscience, prière, chapelet.

C'est dans ce colloque où il s'unissait à Jésus et à Marie, que s'éclairait son intelligence, se fortifiait sa volonté, se christianisaient ses sentiments.

Pour notre part, c'est à son héroïque fidélité à son chapelet que nous attribuons : sa piété à la fois si virile et si tendre, son affection, sa gentillesse, sa patience, sa condescendance, et toutes ces humbles vertus naturelles indispensables à tout militant qui se doit de présenter une religion aimable.

● *Sa préparation au mariage* : La période des fiançailles, souvent dangereuse et parfois périlleuse pour beaucoup, fut pour Marcel un moment d'ascension vers Dieu, par suite de son haut idéal du mariage et de son zèle à s'y préparer.

Il nous dit d'abord que s'il attendit ses vingt ans pour fréquenter une jeune fille c'est qu'il faut atteindre cet âge pour avoir un véritable amour et être maître de son cœur. Cette maîtrise du sien lui donna un tel respect de sa promesse, Marguerite, qu'il la fréquenta huit mois sans la nommer par son prénom et qu'il mourut sans l'avoir tutoyée une seule fois.

Le mariage n'était pas pour lui une alliance purement humaine, mais la noble tâche de collaborer avec Dieu, créateur des âmes. Son ambition était de constituer un foyer où le Christ aurait la première place, et son espérance d'avoir, comme ses parents, un prêtre parmi ses enfants. De là, son zèle à s'y préparer, craignant toujours de ne pas être à la hauteur de son rôle de chef de famille.

Sur le plan matériel, nous l'avons vu expert dans la tenue du ménage de ses parents. En déportation il fit d'autres progrès en s'occupant seul de sa garde-robe, en s'initiant à la cuisine et même à la pâtisserie.

Au moral, son habituel examen de conscience lui fait reconnaître ce qu'il a de bon et travailler à la conquête de ce qui lui manque. S'estimant encore un peu vif, il s'adonne à être plus patient, plus doux, plus gentil.

Pour encourager ses parents et sa fiancée, il leur demande de considérer sa déportation comme le dessein de Dieu de le grandir par la souffrance pour qu'il devienne véritablement un homme.

De son côté, souffrant de ne plus vivre, comme à Rennes, de l'amitié quotidienne d'un prêtre, il se console de profiter, par leurs lettres, de la tendre affection d'une mère et d'une fiancée chrétiennes.

C'est aussi dans la pensée de leur foi que la sienne trouve une force contre l'immoralité de son camp, un stimulant à sa piété et à son zèle. On le sent dans sa joie profonde à leur parler de son apostolat, et à les assurer qu'il reste toujours un vrai militant chrétien, qui doit « tenir », et qui « tient », coûte que coûte.

● *Sa haute estime de la souffrance* : A tous ses correspondants il exprime ces convictions : l'aide de Jésus et de Marie nous est indispensable. Avec leur assistance on peut tout réussir et tout supporter. C'est par la souffrance que l'on se forme. C'est dans la souffrance que l'on bâtit quelque chose de grand et de durable.

On peut se demander si Jésus-Christ ne le préparait pas à monter, peu à peu, jusqu'à la joie de souffrir, pour qu'il puisse l'unir à sa Passion, dans les horreurs du bagne de Mauthausen. Marcel n'écrira-t-il pas dans son ultime lettre à ses parents, de la prison de Gotha : « Dans ces heures pénibles et accablantes..., combien il est doux et réconfortant de souffrir pour ceux que l'on aime. »

Après avoir lu sa biographie, le baron Seillères, Secrétaire de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, nous écrivait en 1947 : « Vous feriez une belle et bonne œuvre en composant un florilège de sa correspondance avec les siens : elle est admirable de fond et de forme; on y sent la valeur de son âme et de son caractère. »

On trouvera de nombreux extraits de ses lettres dans sa vie complète : Un Exemple : Marcel Callo, et dans : Un Militant Exemplaire. (Voir page 64.)

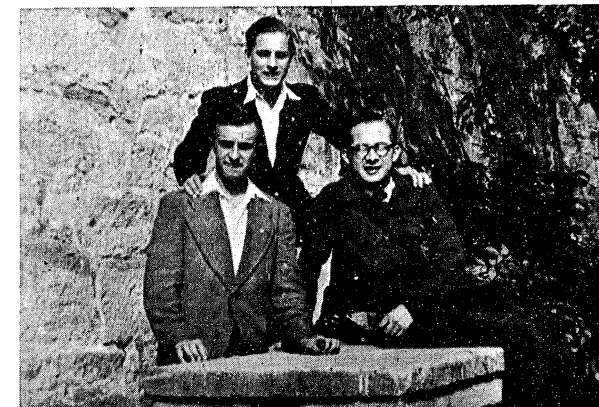
Si Marcel avait connu ces strophes de M. Deschamps il les aurait certainement goûtées.

Témoignages des compagnons de Marcel Callo

Dans ces témoignages de l'apostolat et du patriotisme de Marcel, on remarquera l'alliance des termes « religieux » et « patriotiques ».

« Marcel vint à Zella-Mehlis avec un contingent de jeunes Bretons... Si je les aimais et les défendais tous comme de jeunes frères, je préférerais Marcel en qui j'avais découvert une âme droite, un cœur d'or, dont le but était de préserver l'âme de ses camarades...

Il était mon ami, et l'ami de tous les Français du camp, car il s'était attiré l'estime de tous. Il nous fut extrêmement utile du fait de son influence morale considérable, sur ses camarades qu'il soutenait, par son patriotisme, sa bonté et sa gaieté... Je pourrais citer d'innombrables faits sur la conduite exemplaire et sur le résistant que fut Marcel à Zella-Mehlis ».



Au cours d'une promenade

La résistance ouverte et directe par l'arrêt des machines, le refus du travail, le rapt des objets fabriqués, risquaient de faire encourir, à tous, de graves sanctions. Marcel et ses compagnons faisaient surtout de la résistance passive, utilisant largement tous les temps d'arrêt, démarrant lentement et terminant au plus vite.

Marcel ne se laissa jamais intimider, ni insulter par les Allemands qui travaillaient avec lui; il sut toujours leur répondre chaque fois que l'un d'entre eux essaya de dénigrer la France ou les Français. Il défendit toujours sa qualité de catholique, laissant même, au cours de discussions, par trop percer ses sentiments patriotiques et religieux. Sur les conseils d'amis prudents il accepta, par

crainte des mouchards, de baisser le ton; mais son écusson jociste, portant la croix sur les couleurs françaises, affichait, sans fanfaronnade mais crânement, sur sa poitrine, ce qu'il avait solidement ancré au cœur, son Dieu et sa patrie.

Pour les gagner au nazisme, les Allemands tendirent aux jeunes Français des pièges par lesquels ils escomptaient les conquérir « doucement, et sans qu'ils s'en doutent ». Marcel découvrit bien vite le péril et fit tout son possible pour les en préserver, en les accrochant au catholicisme.

« Avec un groupe de Jocistes, il réussit, après bien des difficultés, à faire célébrer une première messe française dans la salle qui servait d'église catholique à Zella-Mehlis. Ce fut un succès et les Français des divers camps y vinrent nombreux ainsi que des camarades des deux sexes des autres nationalités, principalement des Tchèques. Une chorale fut organisée et chaque fois que ce fut possible, il y eut messe chantée, pour nos familles, nos prisonniers, nos morts et pour la France. Les communions y étaient nombreuses et je garderai toujours en moi le souvenir de l'attitude recueillie de Marcel — qui communiait chaque dimanche — se dirigeant vers la Sainte Table. Peu à peu, la foi reprenait sa place dans bien des cœurs découragés et tourmentés. Comme il était agréable d'entendre ces voix françaises chantant, sous la direction de Marcel, les cantiques jocistes, et particulièrement celui-ci :

« Mon Dieu, je ne suis pas digne de vous recevoir,

« Mais vers vous a monté mon espoir... »

Comme cela nous faisait du bien, à nous prisonniers, qui depuis de longues années, ne pouvions qu'évoquer les souvenirs de notre église paroissiale ».

Maurice GRESSET.

« Par son caractère franc et ouvert, par son entrain, Marcel avait le don d'attirer et d'entraîner ses camarades. Grâce à lui nous pûmes avoir de belles messes françaises chantées. Je me souviens très bien que la première fois il prit la parole à la chapelle, et invita avec beaucoup de chaleur, ses camarades, à venir y assister le plus souvent possible. Beaucoup répondirent à son appel et c'est grâce à lui que fut fondé un noyau catholique. C'était un apôtre cent pour cent. »

Yves JÉZÉQUEL.

Après son arrestation, nous parlions souvent de lui entre camarades. Tous, absolument tous le regrettaient. Pour ma part, Marcel fut mon meilleur ami et je fus émerveillé par son dévouement et par son courage. Tous les jocistes peuvent et doivent l'admirer, à tout point de vue, et le prendre en exemple. »

Joël JOUAS-POUTREL.

SI TU SAVAIS !

Si tu savais vouloir, *tu pourrais davantage.*
Qui se dit impuissant est fort sans le savoir
Un bon « Je veux » suffit pour créer du courage,

Tu saurais mieux agir, si tu savais vouloir.

Si tu savais aimer, *tout te serait facile.*
Le fardeau le plus lourd te semblerait léger;
Ton cœur entraînerait ta volonté docile;
Tu saurais mieux vouloir, si tu savais aimer.

Si tu savais souffrir, *chaque épreuve nouvelle*
Accroîtrait ton amour au lieu de l'affaiblir;
Plus pur, il brûlerait d'une flamme immortelle,

Tu saurais mieux aimer si tu savais souffrir.
Si tu savais prier, il n'est pas de souffrance
Qu'aux pieds de Dieu tu ne sentirais s'apaiser.
A l'ombre de la Croix refleurit l'espérance
Tu saurais mieux souffrir si tu savais prier.

V

Le prisonnier du Christ

« On vous trainera dans les prisons à cause de mon nom. Cela vous arrivera afin que vous me rendiez témoignage. »

(LUC, XXI, 12-13.)

Un peu d'histoire est ici nécessaire pour mieux comprendre : la haine des Nazis contre les militants catholiques déportés en Allemagne; et aussi la grandeur et la noblesse du sacrifice de ces militants dans leur fidélité aux consignes de l'autorité religieuse.

Bien au courant de l'immoralité et de la virulence antireligieuse du nazisme, les Cardinaux et Archevêques de France, au cours de leur assemblée de 1942, demandèrent au Reich le droit d'envoyer des prêtres, au service des Français déportés en Allemagne, cette immense galère où peinaient 700 000 Français. Les autorités allemandes firent d'abord semblant d'y consentir et demandèrent la liste de ces aumôniers éventuels. Le 3 mars 1942, les autorités ecclésiastiques françaises étudièrent les modalités de leur mission. Mais dès le 8 avril, le Reich opposait un refus formel et intransigeant à la demande de l'épiscopat français.

Qu'à cela ne tienne ! Prêtres et séminaristes français se mirent en route pour la Germanie, revêtus de « bleus » d'ouvriers, ou déguisés sous des travestis parfois invraisemblables; ils acceptaient, généreusement, de risquer leur vie pour la sauvegarde de leurs compatriotes.

(Un livre récemment paru chez Castermann, sous ce titre : « Naissance de Prêtres Ouvriers », montre que c'est ainsi que naquit ce mouvement.)

La Gestapo découvrit leur stratagème et une circulaire d'Himmler ordonnait, le 21 janvier 1944, l'expulsion du Reich de tous les prêtres et séminaristes partis avec les ouvriers français déportés.

Mgr Théas, alors évêque de Montauban, put donc écrire qu'une seule catégorie de Français fut refusée ou expulsée par les Nazis : les prêtres et les séminaristes, dont l'apostolat était jugé dangereux pour le Grand Reich... que l'on proclamait immortel !

Pendant cette même période, les jocistes de France étaient mis « dans le même sac que les curés » et leur étaient unis dans la gloire de la même persécution. Le 3 août 1943, M. l'abbé Guérin, aumônier national et fondateur de la J.O.C. française, était arrêté et interné à la sinistre prison de Fresnes. Le 24 août, Son Eminence le Cardinal Suhard protestait au nom de tout l'épiscopat français contre cet attentat à la liberté de l'action religieuse : ces agissements ne pouvaient que justifier les rumeurs concernant l'attitude du Reich contre l'Eglise et instaurer la persécution d'une part et l'opposition de l'autre.

Peine perdue ! Le 30 août, le général Oberg reprocha au Cardinal de Paris que la majorité des évêques français et un grand nombre de prêtres avaient tout tenté pour éviter le départ des jeunes gens en Allemagne. Ainsi, ils avaient empêché la France d'aider l'Allemagne « dans une lutte essentielle à l'existence de l'Eglise catholique ». C'est pour cela qu'il s'en prenait à la J.O.C., « très largement soumise à l'influence du clergé français ».

Il décernait ainsi un certificat de patriotisme au clergé de France, et il honorait notre

J.O.C. en incriminant sa soumission aux autorités ecclésiastiques, mais c'était tout.

*
**

Lors de son arrestation à Paris, l'Abbé Guérin déclara aux Allemands : « J'étais aumônier national de la J.O.C. en entrant en prison; je le serai encore quand j'en sortirai. » Bien dignes de lui, les Jocistes de Thuringe affirmèrent : « Nous étions militants jocistes en venant en Allemagne; nous le serons encore à notre retour en France; pour cela, restons-le. »

C'est pour les aider à tenir, et pour les confirmer dans la vérité de leur mission qu'une lettre de l'Abbé Rodhain, aumônier général des Prisonniers de Guerre (devenu Mgr Rodhain, à la tête du Secours Catholique) leur apporta, avec la bénédiction du Cardinal Suhard, ce mot de puissant réconfort :

« L'Eglise compte sur vous; malgré les demandes répétées de l'Episcopat, les autorités allemandes n'ont pas encore autorisé — comme en bénéficient les prisonniers — la présence d'aumôniers français parmi vous. C'est donc sur vous seuls que repose la responsabilité de la vie religieuse. C'est donc officiellement que l'Eglise vous confie cette tâche et parce qu'elle vous mandate, elle tient à vous et à ce que vous faites, « comme à la prunelle de ses yeux »...

... Son Eminence a tenu à vous adresser sa bénédiction par le texte ci-joint que j'ai le grand honneur de vous transmettre; soyez-en fiers... :

Mon cher Ami,

Je vous remercie du bien que vous faites à vos camarades. Je bénis vos efforts et je prie pour vous.

— EMMANUEL, Cardinal SUHARD.

Quand cette lettre parvint en Thuringe, la persécution, soudainement accrue, avait déjà jeté en prison onze militants jocistes. Nous les unissons dans la même admiration, puisque le Christ les a unis dans la même gloire, conquise au service de Dieu.

*
**

La première rafle eut lieu à Gotha au cours des trois premiers jours d'avril. Les victimes en furent Fernand Morin, de Flers (Orne); André Vallée, de Mortagne, et son frère Roger, séminariste de Sées (Orne).

C'est de justesse qu'ils purent prévenir du sort qui l'attendait, l'abbé Jean Lecoq, prisonnier de guerre et leur aumônier. Il eut le temps de faire disparaître ce qui pouvait le compromettre, mais la Gestapo savait qu'il avait célébré la messe clandestinement et qu'il était le meilleur soutien moral des jocistes : il fut arrêté avec eux.

Ces captifs de Gotha furent jetés dans les cachots du sous-sol de l'Hôtel de la Gestapo; réduits infects, sans air, aux fenêtres grillées de solides barreaux, aux portes bardées de fer. Un châlit, sur lequel gisaient en désordre des couvertures de couleur indéfinissable, en constituait tout le mobilier, avec un seau, supposé hygiénique, mais... malodorant.

Convoqués devant les inspecteurs de la Gestapo, nos captifs furent surpris et peiné de voir sur leur bureau « un calice contenant divers objets » et des ornements sacerdotaux, jetés en vrac; l'abbé Roger Vallée en fut revêtu et tourné en dérision.

L'interrogatoire fut le même pour tous : « En France, vous ne faisiez partie d'aucune association amie de l'Allemagne ? Vous étiez jocistes militants ? Vous saviez l'Action Catholique interdite ? » Et on leur apprit que la J.O.C. était un parti, une coalition d'intérêts, un instrument de convoitises et de politique anti-nazie, une incitation au sabotage. L'avocat leur demanda pourquoi ils s'opposaient à la grande œuvre du Grand Reich. Après avoir matraqué certains d'entre eux, pour les rendre plus loquaces, on leur fit signer leurs déclarations avant de les conduire à la prison de la ville, prison préventive, où ils devaient attendre que Berlin statuât sur leur sort.

C'est le 19 avril qu'eut lieu, à Zella-Mehlis, l'arrestation de Marcel. Un de ses meilleurs amis, M. Joël Jouas-Poutrel (J. M. C.) qui en fut le témoin, nous en donne le récit.

« Travaillant en équipe de nuit, je me trouvais à la baraque lorsque vers 11 heures, entra Marcel. — « Alors quoi ! lui dis-je, serais-tu malade ? — « Attention, me répondit-il, je suis arrêté ». Un agent de la Gestapo qui le suivait se mit à fouiller tout son pla-

card, spécialement ses livres. — « Pourquoi arrêtez-vous mon camarade ? demandai-je à l'agent ». Il me répondit sèchement : « *Mon-sieur est beaucoup trop catholique.* »

L'inspection terminée, le policier ordonna à Marcel de mettre dans une petite valise ses livres et un pain de Savoie, reçu la veille. « Emporte le plus possible de vivres, lui dis-je. » « Ce n'est pas la peine, me répondit-il. » Il prit son chapelet et, me serrant la main, il ajouta : « Au revoir et à bientôt, je l'espère. Tu écriras à mes parents et à ma fiancée que je suis arrêté pour action catholique ». Et il sortit, escorté de l'agent de la Gestapo, pour la prison de Gotha.

Les camarades de Marcel, « tous sans exception », furent consternés par son arrestation. En l'apprenant, M. Maurice Gresset (homme de confiance des prisonniers de guerre, et responsable de l'Amicale Française) s'en alla protester auprès du chef du personnel de l'usine Walther, agent de la Gestapo.

Sa réponse fut sèche et arrogante, mais elle ne constitue pas moins un beau certificat pour Marcel Callo. « *Votre client a été arrêté pour avoir fait de la propagande anti-nazie et parce que ses idées et ses pratiques françaises et chrétiennes étaient nuisibles au régime hitlérien.* » Mécontent, Maurice Gresset s'en fut réclamer auprès de la Gestapo : même réception. Une troisième démarche auprès d'un « Délégué français » n'eut pas plus de succès : il ne pouvait rien contre la Gestapo... pourquoi les jocistes avaient-ils travaillé contre le nazisme ?

Du 16 au 20 avril, la Gestapo arrêtait : à Weimar, Marcel Carrier, de Saint-Ouen (Seine); à Suhl, René Le Tonquèze, de Tours; à Schmalkalden, l'abbé Jean Tinturier, de Vierzou, tous intimes amis de Marcel Callo. Avec eux, le P. Beschet, de Lyon, séminariste de la Compagnie de Jésus, était arrêté à Sondershausen; Henri Marranes, de Paris, à Géra; Camille Millet, d'Ivry-sur-Seine, à Erfurt; Louis Pourtois, de Besançon, à Eisenach.

Sur la route de Gotha, et dans les cachots de la Gestapo, où ils se retrouvèrent les 19 et 20 avril, certains d'entre eux avalèrent les papiers qui pouvaient compromettre les autres jocistes de la région.

La tranquillité de conscience de nos prisonniers fit que la première veillée en prison fut plutôt gaie. Elle fut certainement magnifique. A défaut de souper, ces braves jocistes

récitèrent en commun la prière du soir, et le *Veni Sancte Spiritus* pour ceux qui allaient être interrogés. Bien mieux encore, au fond de leur prison, ils se montrèrent dignes de Jésus-Christ, priant pour ses bourreaux, dignes des jeunes chrétiens des catacombes : ils récitèrent un chapelet pour les agents de la Gestapo qui venaient de les mettre sous les verrous.

Au cours de leur interrogatoire, certains furent frappés, d'autres menacés. Marcel fut interrogé le samedi soir 22 avril et le lundi suivant. Toujours sincère et droit, jusque devant ses juges ennemis, il témoigna de son action catholique et déclara la savoir interdite en Allemagne. Il fut menacé, mais ne reçut pas de coups. Son supplice fut d'être contraint de détruire tous les papiers de son équipe jociste; il dut aussi, le cœur navré, déchirer les lettres et les photos de sa mère et de sa fiancée.

Après son interrogatoire, il fut remis en cellule avec le P. Beschet. Le dimanche, ils lurent ensemble leur messe. Pendant huit jours d'incarcération, ils ne sortirent de leur réduit obscur que pour prendre l'air quelques minutes par jour, à l'occasion d'une corvée. Pendant ce temps de cachot, le moral fut excellent, mais « on ne mangeait pas tous les jours, écrit l'un d'eux, et la faiblesse finissait par nous faire voir des étoiles en plein midi ».

Le 27 avril, ils quittèrent l'Hôtel de la Gestapo, pour aller rejoindre leurs frères de Gotha à la prison de la ville. Pendant cinq mois, ils partagèrent le même sort. Cinq mois d'angoisse dans la perspective d'un éventuel camp de concentration.

Sans reproche devant Dieu, sans peur devant les hommes, ils étaient, hélas ! aux yeux des nazis, qui se posaient en défenseurs de l'Eglise, coupables d'Action Catholique.

A la prison de Gotha

De cette prison de Gotha, qui malgré son mur d'enceinte « avait un petit air campagnard pas méchant », nos prisonniers devaient faire une sorte de communauté religieuse. Nous unissons donc, dans la même histoire, ces belles âmes qui atteignirent la même hauteur, en s'appuyant les uns sur les autres, et tous ensemble sur Jésus-Christ.

Si nos prisonniers y mangeaient assez mal, ils étaient bien nourris dans les fermes de la région où ils allaient travailler, et ils purent y recevoir quelques colis.

La correspondance était réduite à une lettre par mois, mais grâce à un crayon caché dans un mur, ils purent écrire quelques cartes et les expédier par les prisonniers de guerre rencontrés sur les chantiers.

C'est ce précieux crayon qui permit à Marcel d'écrire en une trentaine de lignes, sur la couverture d'une revue allemande, un petit mémorial de ses travaux, de ses peines et de ses joies.

Par une carte du 13 mai, il put faire savoir à sa famille qu'il était emprisonné. « Que le Seigneur vous donne sa paix, ajoutait-il. Ne me pleurez pas et surtout ne me plaignez pas; offrons tout cela au Seigneur. Chaque jour, j'offre toutes mes peines pour vous, pour mon futur foyer, pour ma chère J.O.C. Priez pour moi, afin que le Christ soit toujours avec moi, et que mon moral soit toujours comme il est en ce moment... Plaçons toute notre confiance dans le Christ et sa Sainte Mère. Bien des choses à tous les amis et camarades. Pour vous, chers Papa, Maman, Marguerite, frères et sœurs, toute mon affection. Je vous embrasse de tout mon cœur. Vive le Christ... »

Pour rassurer les siens, ils leur écrivit une seconde fois que sa santé était bonne et son moral excellent, mais que, sans nouvelles d'eux, depuis deux mois il se demandait, dans une profonde angoisse, s'ils ne se trouvaient pas dans la zone des combats. « Ecrivez-moi, afin que je sois rassuré... Surtout, ne vous tracassez pas pour moi. Si cela était, ce serait ma plus grande peine ». Ne s'inquiétant qu'au sujet de sa famille, il terminait par cette formule si fréquente de ses lettres : « Bien chers Papa et Maman, pour vous ma meilleure tendresse et toute ma reconnaissance; pour Jean, mes meilleures prières; à toute la famille et à tous mes amis et camarades, mon meilleur souvenir. Je vous embrasse tous, de toute la force de mon cœur. »

Pour entretenir le moral et le sens apostolique de ses frères prisonniers, le jeune Père Beschet, grâce à des ruses de renard, faisait circuler des sujets de méditations de ce genre : « C'est une grande joie que d'être prisonnier pour accumuler des grâces sur la jeunesse de France et du monde. Il faut des saints, de grands saints pour solutionner le conflit mondial actuel; pourquoi pas nous ? »

Dans cette ambiance, toute l'équipe marchait bon train, et tous supportaient vaillamment la captivité.

L'un d'eux nous a dit de Marcel qu'il eût été bien surpris de le voir un seul jour sans son rire habituel. Un autre attesta qu'il était « d'un entrain fou, avec des histoires amusantes à raconter à longueur de veillées ou d'heures de travail. »

Pour paraître ainsi, Marcel devait faire un bien gros effort, car nous savons d'autre part qu'il avait perdu plusieurs kilos : il n'était pas habitué aux travaux des champs; la nourriture de la prison avait détérioré son estomac fragile; et faute de soins il souffrit cruellement d'une crise de furonculose, pendant qu'il était tourmenté par le manque de nouvelles des siens.

Sa dernière lettre à sa famille

Le 6 juillet il révéla, dans une fort belle lettre, à quelle source il puisait son énergie. Nous en citons une large part, car nous la considérons comme une sorte de testament spirituel. Après quelques lignes destinées à rassurer sa famille sur son propre sort, Marcel écrit :

« Bien chers Papa et Maman,

« Mes chers petits frères et sœurs,

« ... Il n'y a qu'une chose qui me manque en ce moment, ce sont vos chères lettres. Je manque totalement de vos nouvelles, ainsi que de tous les amis et camarades depuis trois mois. Par moments, cette solitude se fait sentir et j'ai grand peine à refouler mon chagrin.

Bien chers papa et maman, je vous quitte en vous embrassant de tout mon cœur. »

C'était bien son adieu, dans cette dernière lettre qui parvint à ses parents, et qui ne fut suivie que d'une simple carte.

En la méditant, on ne peut s'empêcher de penser à cette phrase de saint Paul (Épître aux Philippiens I, 29) : « Si vous avez à souffrir pour le Christ, réjouissez-vous : c'est une nouvelle faveur que Dieu vous fait et qu'il ajoute à celle de vous avoir appelés à la Foi au Christ. »

la marque de lettres fait un grand vide dans ma vie; enfin je ne désespère pas d'avoir dans un jour proche de vos nouvelles. Heureusement il est un ami qui ne me quitte pas un seul instant et qui sait me soutenir et me consoler durant les heures pénibles et accablantes; avec lui l'on supporte tout; combien je remercie le Christ de m'avoir tracé le chemin que je suis en ce moment; quelles chères journées à lui offrir, combien mon effort de journalier doit lui être agréable; toutes mes souffrances et difficultés je les offre pour vous tous, vous mes très chers Parents, pour ma petite France, pour Jean afin que son Ministère soit fécond, pour tous mes amis et camarades, oui combien il est doux et important de souffrir pour ceux que l'on aime.

Il y a une chose qui m'inquiète de plus en plus et qui m'attriste beaucoup, j'ai peur qu'un jour vous vous trouviez dans la zone de combat, je supplie le Christ de vous s'en préserver et je demande à la Sainte Vierge de vous protéger; c'est la ma prière de chaque jour. Chaque soir avant de m'endormir je pense à l'avenir; je passe en revue qualités et défauts, je m'efforce de devenir meilleur en me rapprochant de plus en plus de Dieu; j'ai l'air de préparer et bâtir ce cher foyer que je fonderais à mon retour avec Marguerite; chaque soir aussi ma pensée va vers la France, combien je la trouve belle et florissante; tous mes camarades et moi nous souffrons de la voir dans l'état où elle est actuellement; nous tous qui avons souffert nous la reconstruirons et nous saurons lui redonner son vrai visage. Dieu, Famille, Patrie, trois mots qui se complètent et qui on ne devrait pas s'en séparer, si chaque individu voulait bâtir et s'appuyer sur ces trois bases tout irait bien. Bien chers j'ai voulu vous parler de tout cela ce soir, ces quelques lignes me font du bien et m'ont fait oublier un peu ma prison.

Fac-similé de sa dernière lettre

Sa dernière communion

Pendant que cette lettre s'en allait vers la France, porter la lumière que Marcel avait puisée dans le Cœur du Christ, le Christ lui-même cheminait sur les routes de Thuringe pour aller se donner, avec sa force divine, à ceux qui témoignaient si bien de la puissance de sa foi.

En voici la belle histoire : un séminariste de la Compagnie de Jésus, le Père André Yverneau, de Sondershausen, avait obtenu des hosties consacrées de M. l'abbé Danset, aumônier du Kommando des prisonniers de guerre de cette ville. Il fit 240 kilomètres pour atteindre Gotha, le 2 juillet. Il comptait pouvoir converser un peu avec son confrère, le Père Beschet, et lui remettre les hosties, mais nos prisonniers de Gotha ne sortirent pas de la prison ce jour-là. Obligé de rejoindre son poste à Sondershausen, le Père Yverneau confia son précieux trésor à un jociste du camp de travail de Gotha : Henri Choteau, de Chéreng (Nord).

Dans l'impossibilité où il se trouva d'atteindre les jocistes prisonniers, ce nouveau Tharcisius dut garder le Saint-Sacrement sur lui... pendant quinze jours, suppliant son hôte divin de l'aider à remplir sa mission. Il fut exaucé le 16 juillet, au soir. Ayant appris sur quel chantier travaillaient ses frères prisonniers, il s'en fut monter la garde à l'heure où cessait le travail. Au moment où l'abbé Lecoq quittait

les champs et passait sur la route, Henri Choteau s'approcha prestement de lui : « Je te donne le Bon Dieu », lui dit-il en lui serrant la main. C'est dans une boîte d'aiguilles à phono, tenant lieu de ciboire, que la Sainte Eucharistie parvint ainsi à l'abbé Lecoq; de sa main, nos jocistes eurent la joie de recevoir, dans un débarras de la maison d'un maraîcher, pendant que le gardien était occupé ailleurs, Celui pour lequel ils étaient prisonniers et qu'ils attendaient depuis... quatre-vingt-huit jours !

Ce soir-là, Marcel consigna dans son journal de prison : « 16 juillet : *communion, joie immense !* »

Ce fut, très probablement, sa dernière communion.

Au sujet de cette mission, qu'il avait si bien remplie, Henri Choteau nous écrivit : « Je dus garder ces hosties quinze jours sur moi, quinze jours d'adoration et d'action de grâces, mais il m'est impossible de vous décrire mon état d'âme pendant ce temps... Je me sentais fort devant tout, prêt à braver les plus grands dangers, car je me trouvais sous la garde de Dieu. »

**

En fin de juillet, Marcel, jusque-là seul dans sa cellule, eut un compagnon, avec lequel il organisa une petite vie de communauté : Fernand Morin. Celui-ci ne faisait pas partie de l'équipe travaillant aux champs : en conséquence, il devait se contenter du régime insuffisant de la prison. La charité de Marcel s'empressa d'y pourvoir. « Le soir, nous dit-il, en rentrant du travail, Marcel me sortait, de la doublure de ses habits, un tas de petites victuilles glanées au hasard de son travail. »

« Il me consolait aussi dans mon isolement et me racontait tout ce qui pouvait me distraire. Nous récitons ensemble la prière du soir et le chapelet, à *genoux*. Certains soirs, il sortait de ses chaussures, où il les cachait, les dernières lettres reçues de ses parents ou de sa fiancée; *je le laissais dans une sorte d'extase. Il revoyait ses parents, sa fiancée, ses amis; il me lisait certains passages et nous les méditations.* »

Dans son ultime carte du 3 août, Marcel, qui a enfin reçu une lettre de sa famille, après en avoir été privé quatre mois, écrit : « Je me porte admirablement, la santé est excellente. Quant au moral, il est épatant. Je



Henri Choteau,
le Tharcisius de Gotha

demande au Christ qu'il en soit ainsi jusqu'à la fin. »

Le 9 août, dix d'entre eux furent réunis dans une même pièce de la prison. Ce fut dès lors une véritable vie de famille et de communauté religieuse : « Nous étions tous frères, écrit l'un d'eux, tout était en commun. Les fiancées ou les épouses des uns, les mamans de tous, étaient nos propres préoccupations. »

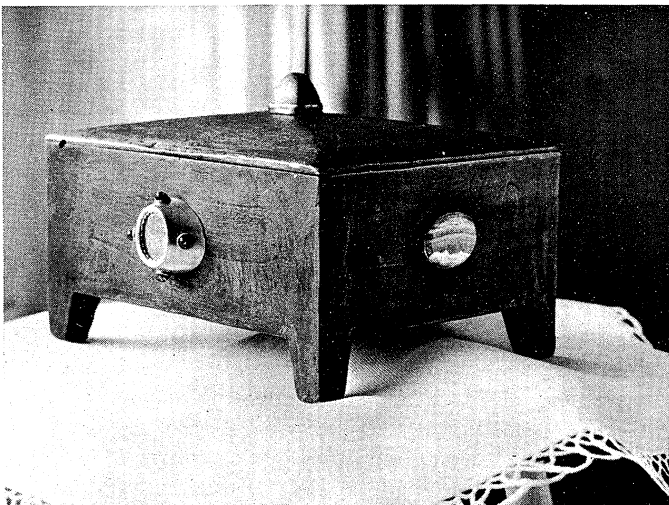
Devant une croix d'immortelles, tressée par

Camille Millet, jardinier, on récitait la prière du soir en commun. L'abbé Lecoq nous dit que Marcel, pour vaincre son caractère, resté toujours très vif, s'accusait publiquement (avec l'un de ses camarades), au moment de l'examen de conscience, de ses écarts de la journée, tel un moine disant sa coulpe.

Le jeudi soir, on faisait « Cénacle » sur un passage de l'Evangile; le dimanche, lecture de la messe, dans le missel de l'abbé Godin. Les autres soirées étaient occupées par de véritables Cercles d'Etudes, ou par des pronostics sur la guerre, alimentés par des journaux entrés en fraude. A force de vertus, nos gars avaient conquis la sympathie des gardiens et de l'administration de la prison. Dans leurs rondes, les surveillants s'arrêtaient parfois à regarder, par le judas de la porte, ces « malfaiteurs » qui priaient. De ce jour ils ne désignèrent plus leur cellule commune par son numéro : ils l'appelaient : *die Kirche*, c'est-à-dire l'église.

Les fidèles de cette église nous rappellent les premiers chrétiens des catacombes. Mais pouvaient-ils penser, dans leur prison du *xx^e* siècle, qu'ils tomberaient dans quelques jours aux mains de tyrans plus cruels que Néron ou Dioclétien, pour subir des tourments mille fois pires que le poteau d'exécution...

Ce coffret, qui renferme des documents sur les principales victimes des nazis, contient l'original de la lettre de Marcel Callo. Il est enfermé dans le maître-autel de l'église de Herdercke-Rhur



Ses souffrances et sa mort à Mauthausen

« On vous livrera aux tortures et on vous fera mourir... à cause de mon nom ».

Matthieu, XXIV, 9).

C'est aux environs du 25 septembre 1944 que l'on fit signer à nos prisonniers à Gotha leur mandat d'internement, provenant de la Gestapo de Berlin. En raison de son importance, nous reproduisons ce document dans les deux textes qui nous sont parvenus par les rescapés de cette tragédie. Le motif de leur condamnation était le même pour tous :

« Par son action catholique auprès de ses camarades français, pendant son service du Travail Obligatoire en Allemagne, s'est rendu nuisible au régime nazi et au salut du peuple allemand. »

« Par leur action catholique et religieuse auprès de leurs camarades français pendant le stage du Travail Obligatoire en Allemagne, ont nui à la communauté du peuple allemand. »

Nous avions tous signé notre mandat d'internement, nous dit l'un d'eux, puisque c'était la vérité : nous avions fait de l'Action Catholique; elle était nuisible au régime nazi... sans doute !... mais point au salut du peuple allemand. »

Et ce même correspondant écrivit aux jocistes des camps, que la Gestapo menaçait et arrêta à leur tour : « Réjouissez-vous tous, au sujet de notre condamnation : c'est bien pour la cause du Christ. »

Tous étaient destinés aux camps de concentration, dont plusieurs existaient bien avant la guerre de 1939. Hitler y avait enfermé ou exterminé, par milliers, ses adversaires. Pendant la guerre, ces camps se remplirent de plus en plus, à mesure que s'annonçait la défaite allemande. On le savait, mais on n'en connut les horreurs qu'à leur libération.

La Presse, le Cinéma, la Télévision les ont révélées au monde entier. Dans ces pages nous

ne relaterons que les principales souffrances endurées par Marcel Callo et ses compagnons.

Au camp de Flossenbürg

Le 6 octobre, Fernand Morin resta seul à Gotha, avant d'aller échouer, quelques semaines plus tard, au camp de Buchenwald, et dans les mines de sel de Tarthum.

Les onze autres, menottes aux mains, partirent en wagon cellulaire à destination de ce même camp. Mais, sur leur route, la ville de Weimar venait d'être bombardée : leur convoi bifurqua vers Hof (Bavière), où il stationna trois jours. Le 10 octobre, l'Abbé Lecoq fut dirigé sur Dachau, « le cimetière des prêtres ».

Les dix autres repartirent vers Weiden et débarquèrent à Floss, à destination du camp de Flossenbürg, « le Ravin de la Mort », avec des centaines d'autres condamnés.

A leur descente du train, on les enchaîna par rangs de quatre, et par groupes de cent. Marcel était attaché au Père Beschet. Ils entrèrent au camp le 12 octobre, au soir, pour partager le sort des seize mille condamnés qui s'y trouvaient déjà.

C'est là qu'ils découvrirent les premières horreurs des camps de concentration. Ils ne furent pas frappés à leur arrivée, mais ils assistèrent à quelques scènes classiques de torture ou d'extermination. Ils durent subir, avec des centaines d'autres, les douches interminables, rester nus pendant de longues heures et passer une nuit blanche, sur le carrelage même de la salle de douches.

On les répartit ensuite dans « les blocks de quarantaine » où ils eurent à souffrir cruellement d'une promiscuité cynique, du froid, qui « à lui seul faisait pleurer », des appels inter-

minables, des queues épuisantes pour recevoir un liquide dénommé soupe, et qui n'en avait guère que le nom.

C'était le régime de la mort certaine mais lente : au programme de la plupart des camps d'extermination, il fallait beaucoup souffrir avant de mourir.

Malgré les coups, les privations et le froid intense, le moral de nos jocistes resta bon. Dans leurs claquettes de bois, sous leurs habits rayés de bagnard, la tête rasée à la tondeuse, la verve de ces jeunes n'était pas épuisée.

Le soir, discrètement (pour éviter les coups de matraque), Marcel et ses quatre compagnons de lit récitaient la prière. L'un d'eux, séminariste, cachait ensuite leur petit livre de piété, dans la paille pourrie de leur sordide grabat. Il leur fut quand même volé et ce rapt leur causa beaucoup de peine.

Marcel conservait encore, dans un sachet de toile dissimulé sur sa poitrine, quelques fragments des photos et des lettres de sa famille, qu'il dut déchirer à la prison de Gotha. Le tout lui sera dérobé par un déporté russe. Il ne lui restait plus que ses lunettes... qu'on lui volera quelques mois plus tard.

● André Vallée, parti en déportation à la place d'un père de famille, ne quitta pas Flossenbürg. Il mourut le 15 février, 1945, au kommando de Leitmeritz, deux fois martyr : de son dévouement et de son apostolat.

● Vers la mi-octobre, le Père Beschet, René Le Tonquèze, Henri Marranes, Marcel Carrier et Camille Millet partirent pour le camp de Zwickau.

● Des douze prisonniers de Gotha, quatre seulement ont survécu : l'Abbé Lecoq, le Père Beschet, René Le Tonquèze et Fernand Morin.

Dans l'enfer de Gusen

Le 23 octobre, l'Abbé Tinturier, l'Abbé Roger Vallée, Louis Pourtois et Marcel Callo furent dirigés vers le camp de Mauthausen, en Autriche, en même temps que trois cents autres déportés.

En passant devant le calvaire qui domine le cimetière de Flossenbürg, Marcel dit à ses voisins : « Regardez bien ce Christ : nous ne verrons peut-être pas d'autre crucifix. » Puis, ostensiblement il fit un grand signe de croix. Silencieusement, plusieurs imitèrent son geste de chrétien.

A la gare, tous furent entassés sur un peu de paille, à raison de cinquante-cinq par wagon. Leur train les cahota jusqu'à Linz, puis à vingt-cinq kilomètres plus loin, à la gare de Mauthausen, charmante petite ville sur les bords

du Danube. Ils montèrent ensuite la route, puis le mauvais chemin qui serpente jusqu'au camp que les Allemands appelaient « Le Mont de la Mort », et duquel dépendaient vingt-huit kommandos dans un rayon de cent-vingt kilomètres.

A leur arrivée, le 25 octobre, ils furent une fois de plus douchés au jet d'eau; le soir on les fit coucher sur d'infestes paillasses puantes de crasse.

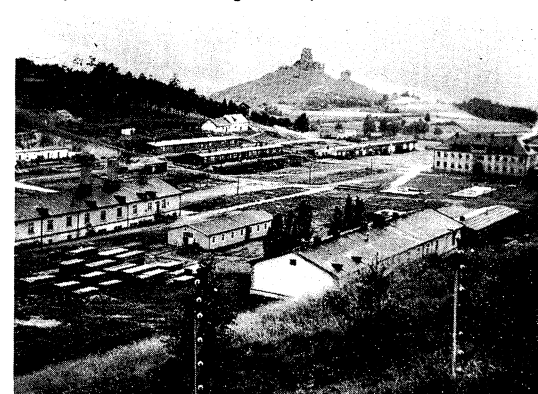
L'Abbé Roger Vallée y mourut dès le 29, dans les bras du R. P. Riquet. Que devinrent l'Abbé Tinturier et Louis Pourtois ? Nous n'avons pu savoir d'eux que la date de leur mort, en mars 1945. Nous serions restés dans la même ignorance au sujet de Marcel Callo sans Daniel Bonino, de Riom, rescapé de ce lieu de carnage. Trop épuisé pour être rapatrié en France, il commençait sa convalescence dans un sana d'Allemagne. Il y trouva un exemplaire de la première édition de la vie de Marcel et malgré sa fatigue, il vint nous raconter, à Rennes, tout ce qu'il avait souffert avec lui, pendant des mois...

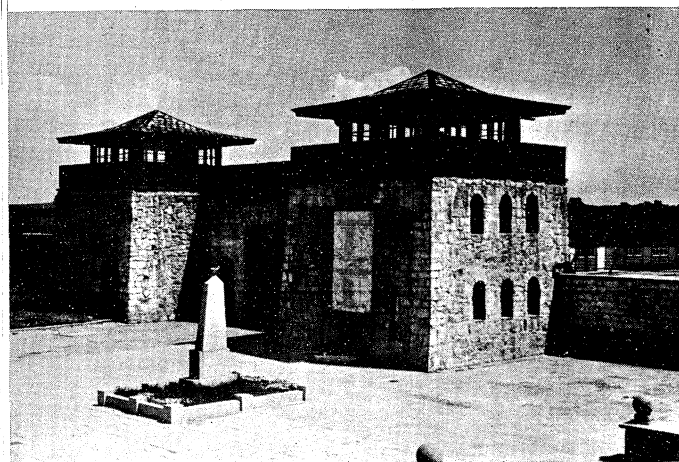
Le groupe dont ils firent partie fut dirigé le 26 octobre vers le kommando de Gusen I à sept kilomètres au sud de Mauthausen.

Dans son enclos de sept cents mètres de long sur trois cents mètres de large, étaient entassés vingt mille déportés de tous les pays.

C'était le vestibule de Gusen II, kommando de la torture, du meurtre crapuleux, du suicide et de la folie, où ces malheureux toucheraient aux bornes de l'horreur et tomberont dans la proportion de 90 %. Ces kommandos ju-meaux étaient à environ trois cents mètres l'un de l'autre. « Seul devait en sortir vivant, écrira un rescapé, celui qui ne montrerait nulle défaillance, ni au physique, ni au moral, ni au cérébral. Triple épreuve d'endurance surhumaine ». Plus de cinquante mille hommes ont expiré dans cet enfer, de diverses façons, spécialement en travaillant au percement de vingt-

Camp de Flossenbürg. Ce qu'il en restait en 1955





Une des entrées du camp de Mauthausen

huit kilomètres de galeries destinées à des usines souterraines.

A Güsen I, Marcel fut affecté, dans un immense hall, au triage des rivets pour avions. S'il durait dix heures par jour, ce travail n'était pas pénible. Il eût même été très supportable, moyennant une nourriture convenable. Mais le café de glands et le pain, fait de fécule de patates mêlée « à une sorte de sciure de bois », que couvrait un peu de margarine, délabraient vite les estomacs. Et pourtant, combien échangeaient leur unique chemise pour ce pauvre pain de misère, qui donnait au moins la sensation que l'on avait mangé quelque chose ! On ne disposait que d'une vingtaine de gamelles pour trois cent cinquante hommes. Les cuillères étant inconnues, on passait de bouche en bouche ces récipients malpropres, nettoyés d'un coup de doigt ou de langue. Ce régime provoqua très tôt la dysenterie et sa terrible conséquence, la soif.

Le 7 novembre, Marcel et ses compagnons entraient à Güsen II, « le bain des bagnes ». Güsen I, dira-t-on, était un paradis, à côté de Güsen II. Chacun s'en fera une idée en méditant sur l'effrayante somme des souffrances qu'enduraient ces détenus au cours d'une seule journée, multipliée par des mois de martyre; en essayant, surtout, de comprendre que les souffrances morales décuplaient les douleurs physiques de ces malheureux, séparés du reste de l'humanité, et condamnés à mourir cruellement et lentement.

Certains de nos lecteurs auront peine à croire aux horreurs de cet enfer. Nous leur affirmons

pourtant que, dans notre narration, nous allons rester bien en-dessous de la réalité.

Marcel et ses compagnons couchaient dans des baraques, ou blocks, à deux et parfois quatre par paillasse de soixante-dix centimètres de large, en tête-bêche, sur des châlits superposés, disposés en étagères. Certains blocks hébergeaient plus de douze cents déportés.

Deux heures avant le travail, kapos, Blockschreiber ou Blockführer y pénétraient, telle une meute de chiens féroces. Ils fonçaient, en hurlant comme des possédés du diable, entre les châlits, cravachant à tour de bras les épaules, les visages, les jambes. Ils tapaient sur n'importe qui, n'importe où, pour réveiller les dormeurs qui n'avaient eu que quatre ou cinq heures de sommeil. Les occupants du block de Marcel restèrent une semaine sans dormir !

C'était un lever en ouragan, sous une pluie de coups et d'injures. La multitude grouillante s'en allait titubant de sommeil et de fatigue, se bousculant, vers les lavabos, où bientôt on n'atteindra les robinets qu'en marchant sur des cadavres. Sans autre article de toilette... que ses mains, on se lavait, sommairement, toujours sous les coups de cravache; puis on revenait à la baraque, lutter contre le sommeil pendant deux heures d'inaction pénible, et toucher un quart de liquide noirâtre, qui passait pour du café.

Soudain, la meute des tortionnaires faisait une deuxième irruption et la baraque se vidait en un instant, toujours sous les coups de schlague ou de gourdin. Dans la bousculade, l'un perdait sa coiffure, l'autre sa veste, un troisième une claquette; autant de motifs pour une cinglante correction; les coups étaient au programme de toutes les heures.

C'était alors, dans la boue ou dans la neige, par n'importe quel temps, d'interminables appels, des heures entières de stationnement debout, qui brisaient le corps pendant que les pieds gelaient dans les claquettes, où du papier mouillé tenait lieu de chaussettes.

On défilait enfin, au ralenti, tête droite, les bras figés au corps vers les wagons qui conduisaient l'équipe à l'usine souterraine Saint-Georges, située à 2 km 500 des baraques. L'embarquement se faisait dans un tohu-bohu indescriptible, mais organisé pour qu'il donnât l'occasion d'une nouvelle distribution de coups de crosse, de coups de pied, de coups de cravache. Dans certaines équipes, de terribles chiens policiers prêtaient le concours de leurs crocs aux brutalités des gardiens. Beaucoup de malheureux pouvaient à peine tenir debout, par suite de leur faiblesse; leurs jambes, réduites à l'os, ou gonflées d'œdème, escadaient difficilement les wagons et il était bien

rare de trouver une main secourable. Chacun tient terriblement à soi-même quand il ménage le peu de vie qui lui reste. « Comme c'est inhumain tout cela, murmurait doucement Marcel. Il n'y a pas, sur terre, de bêtes aussi maltraitées que nous. »

Le débarquement se faisait dans les mêmes conditions, sous un nouveau déluge de hurlements et de coups. Le train ne s'arrêtait pas; il ralentissait seulement, et ces demi-morts, maladroits de faiblesse ou bousculés par ceux qui fuyaient la cravache, tombaient en tout sens, lourdement, des wagons sur le quai.

Il fallait alors gagner l'usine, au pas de course, par un chemin abominable, à trois cents mètres du débarcadère. Devant l'usine, les appels recommençaient, interminables. Puis c'était une nouvelle bousculade vers l'entrée. Sous la rigueur du climat, les déportés, parfois trempés jusqu'aux os, avaient hâte de s'engouffrer dans l'usine. Tout aurait pu se passer en ordre, malgré l'étroitesse de l'entrée large d'un mètre, mais l'égoïsme, la misère et les coups qui pleuvaient toujours, semaient le désordre et engendraient des bagarres.

Au retour, embarquement et débarquement s'exécutaient comme à l'aller; c'étaient les mêmes ruées sous les mêmes brutalités. Dans les wagons, il fallait faire les deux voyages le dos courbé et se tasser les uns contre les autres, pour laisser une allée au surveillant. Ecrasés sous ce poids de douleurs, à bout de forces physiques et morales, certains malheureux sautaient du train en marche, afin d'en finir avec cette vie. Elle s'achevait pour eux sous une rafale de mitraillette. On prenait le cadavre par les pieds et par les mains, puis on le balançait, tout sanglant, sur le tas des occupants de son wagon, pour être ramené à la baraque: morts et vivants devaient être à l'appel du soir ! Les rares survivants de Güsen ont gardé de ces voyages d'hallucinants souvenirs. Comme on le comprend, quand on pense que la plupart de ces malheureux n'étaient plus que des squelettes chancelants, et que tous étaient malades.

Sur les artères principales de l'usine souterraine, s'ouvraient les « stolen » où chaque détenu avait son poste fixe de travail. Marcel fut affecté au montage des avions Messerschmitt, stolen 4, avec un compagnon d'origine arménienne. L'un tenait le taquet pendant que l'autre emboutissait les rivets, au revolver à air comprimé, dans un bruit assourdissant. La besogne était rendue plus rude, dans ces tunnels, par l'insuffisance de l'air que corrompait encore l'odeur du cambouis

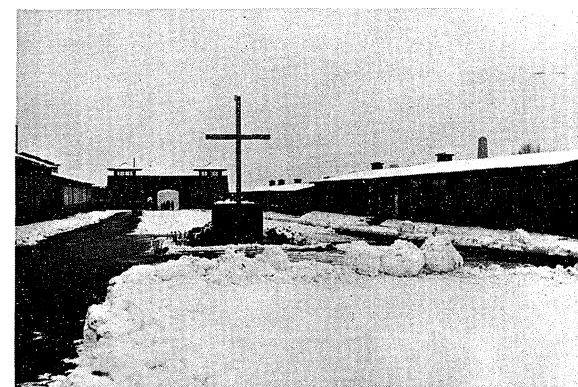
des machines: fraiseuses, perceuses, boudineuses. La réverbération éblouissante des grosses lampes électriques, sur plaques d'aluminium, fatiguait les meilleurs yeux. Elle devint une torture pour Marcel, à partir du jour où, en février, un détenu lui vola ses lunettes. C'est à peine s'il pouvait, certains jours, se conduire tout seul, tant ses yeux étaient injectés de sang.

A l'usine Saint-Georges, trois équipes de deux mille condamnés de tous pays se relayaient en vingt-quatre heures. A partir de la mi-janvier, ces trois équipes n'en firent plus que deux, et l'on peina douze heures par jour. Le travail ne cessait jamais; les coups non plus.

On taxait de sabotage la moindre maladresse de ces pauvres gens épuisés de fatigue. Le plus léger défaut dans le travail était sanctionné par la terrible schlague: une grosse lanière de caoutchouc, armée d'un fil d'acier. Quand elle ne coupait pas la peau, elle la zébrait de meurtrissures. Au bout de quatre ou cinq coups, ces malheureux s'effondraient dans une sorte de demi-coma. Leur bourreau les relevait à coup de pied dans le ventre. Pour des vécilles, Marcel endura quatre fois ce supplice.

L'infirmerie du Kommando était d'une saleté indescriptible. Si on cherchait à y entrer, c'était pour recevoir moins de coups. Mais encore fallait-il se méfier: si l'on était jugé incurable, on pouvait échouer à « l'abattoir » ou « à la gare », deux salles d'où on ne sortait que pour être envoyé au four crématoire.

La nourriture, à Güsen II, fut à peu près la même qu'à Güsen I, jusqu'en décembre. A cette date, elle devint abominable, au mo-



La place d'appel entre les baraques.

Au fond, l'une des entrées du camp. La croix du Christ a remplacé la croix gammée (Photo prise en mars 1960)

réciter les prières de l'exorcisme sur Hitler et sur Himmler, quand ils passaient dans leur région.

Sa mort à l'infirmerie de Mauthausen

Depuis janvier 1945, Marcel s'affaiblissait de jour en jour. Il souffrait, comme tous les autres, d'un peu de tout : faiblesse générale, furonculose, œdème, ophtalmie, bronchite. Entre deux quintes de toux, il disait doucement : « Aidez-moi, je vous en prie, je n'en puis plus. » Et de son côté, il semait encore les paroles de réconfort : « Il ne faut pas se laisser aller; l'espoir est un soutien; c'est dans la prière que l'on trouve des forces. » Il priait avec piété et ferveur, nous dit Daniel Bonino, et quand c'était possible, il récitait la prière avec nous, ses camarades de châlits.

Son âme tenait encore, tenait toujours, mais son pauvre corps, décharné, délabré, était usé, jusqu'à l'épuisement total. Il disparut un jour du Kommando de Güsen II pour aller mourir dans l'immonde infirmerie du camp de Mauthausen.

Le chemin de croix,
au camp de Mauthausen (mars 1960)



Pour résumer ses impressions sur Güsen, un rescapé a écrit : « Güsen, ce doit être ça, l'enfer ! »

Interrogé par nous sur l'état de l'infirmerie de Mauthausen, en 1945, M. l'Abbé Dutour, Directeur au Grand Séminaire d'Orléans, nous répondit : « Je me servais autrefois de la vieille imagerie traditionnelle et des productions des plus fabuleuses imaginations pour me représenter l'enfer. J'ai mieux que cela, maintenant pour servir mon imagination, depuis que j'ai vu l'infirmerie de Mauthausen. »

En passant de Güsen à Mauthausen, Marcel devait donc passer d'un enfer à un autre.

C'est un fait qu'en février et mars 1945, les horreurs de Mauthausen atteignirent leur sommet : la débâcle des armées allemandes, l'avance rapide et convergente des Alliés, le repli sur le camp de dizaines de milliers de déportés de ses Kommandos provoquèrent un incroyable désarroi et une effrayante mortalité. On y manquait de tout : de pain, de médicaments, de vêtements et de logements.

Il y avait environ 12 000 malades à l'infirmerie, sans soins, tous absolument nus, par des températures de — 15 et — 20°.

Ils devaient se coucher, souvent tête-bêche, à quatre par pailleasse de quatre-vingts centimètres de large, tous atteints de maladies de peau, du typhus ou de la dysenterie.

Ces malheureux ne touchaient qu'un kilo de pain par jour, pour vingt ou vingt-quatre hommes. Pour augmenter la ration de chacun, il fallait s'ingénier à mettre au nombre des vivants les cadavres qui ne mangeaient plus : on les mettait debout, en les appuyant quelque part, afin de les faire passer pour des vivants !

A cette ration minuscule de pain, qui fut supprimée une fois pendant douze jours, une autre fois pendant... vingt-six jours ! ne s'ajoutait qu'un demi-litre de liquide où nageaient des morceaux d'un peu de tout, au nom indéfinissable, et ordinairement pourris.

En conséquence, 35 000 personnes y moururent en six semaines à une cadence variant de 300 à 1 500 par jour. Les nouveaux arrivants prenaient la place des cadavres évacués vers le four crématoire.

Deux rescapés de Mauthausen furent les témoins édifiés des dernières semaines de Marcel : un Autrichien, M. Kaufmann, de Linz, resté infirme par suite des morsures des redoutables chiens du camp; et un déporté français, M. Albert Tibodo, de Rennes (ex-commandant du groupe R. 6 du maquis d'Au-

vergne), plusieurs fois torturé avant sa déportation.

M. Kaufmann était employé au Revier, où Marcel put s'entretenir souvent avec lui grâce à un interprète, et en obtenir des médicaments, tant qu'il y en eut. Ils devinrent amis, car ils furent particulièrement maltraités pour avoir fait partie, l'un et l'autre, d'un Mouvement catholique.

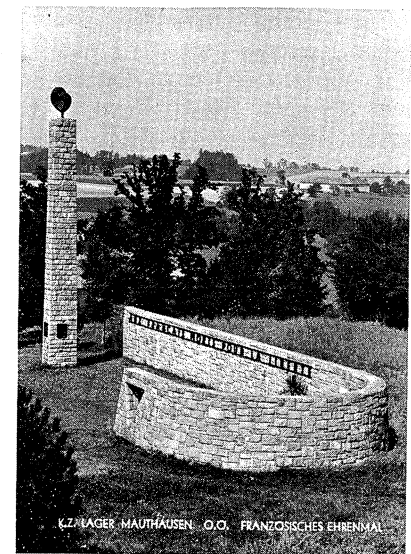
M. Kaufmann nous a déclaré : « Marcel donna toujours l'exemple d'un catholicisme d'une parfaite intégrité. Ce camarade, si brave, d'une foi inflexible, indéfectible, encourageait, par son héroïsme, tous ceux qui le connaissaient. Il endurait ses souffrances avec une patience inégalée. Totalement abandonné à Dieu, il fut jusqu'à la mort un modèle de chrétien pour tout son entourage. »

A Rennes, M. Tibodo ne connut pas Marcel. C'est par hasard qu'il le rencontra dans la baraque n° 2. Marcel n'était plus qu'un pauvre squelette, ramené par sa maigreur à l'apparence et au poids d'un enfant. On en jugera par ce fait que M. Tibodo, exténué lui-même, après avoir perdu plus de quarante kilos, pouvait le porter, comme un enfant, à bout de bras.

M. Tibodo le découvrit, se traînant lamentablement pour essayer de regagner sa pailleasse. Il réussit à lui procurer un simulacre de caleçon et de chemise et à lui porter quelques tasses de décoction d'écorce de chêne pour atténuer sa dysenterie. Pour le secourir, M. Tibodo devait se cacher, car tout malade qui circulait dans le camp s'exposait aux coups de matraque des gardiens, ou aux crocs des terribles chiens policiers.

A son retour à Rennes, en revoyant comme dans un cauchemar, tant de milliers de ses camarades qui périrent de mort violente, M. Tibodo nous déclara : « Marcel, lui, eut une belle mort. *Il ne disait rien, ne se plaignait de rien.* Il avait l'air bien gentil. Il ne semblait pas souffrir, et paraissait insensibilisé par la faiblesse, par l'épuisement total de tout son pauvre corps. »

D'après M. Kaufmann, « c'est au début de mars que Marcel devint plus faible, mais il rassemblait toutes ses forces pour ne pas mourir. Se sentant plus mal, il vint au Revier et il dut se coucher, car il n'y avait plus rien, ni aliments, ni médicaments. Le 18 au soir, je sentis qu'il allait mourir. Mes impressions ne me trompaient pas. Le 19, je dus aller conduire au kommando de Linz III un chargement d'environ quatre-vingts cadavres. A mon retour le grabat de Marcel était occupé par un autre déporté. On me dit que Marcel



Stèle surmontée d'un cœur
renfermant le Livre d'or des
Français morts à Mauthausen

s'était paisiblement endormi dans le Seigneur. Me rendant au four crématoire, je vis son cadavre au milieu de bien d'autres. Je fis une courte prière pour les recommander à la miséricorde de Dieu ».

L'exactitude de cette déposition de M. Kaufmann vient de nous être confirmée, et précisée, par une photo du registre du camp de Mauthausen.

Ni M. Tibodo, ni M. Kaufmann ne purent assister à la mort de Marcel : cette photo nous informe qu'il mourut le 19 mars, à 2 h 55 du matin, à l'aube de la fête de saint Joseph, patron de la bonne mort, deux ans, jour pour jour, après son départ de Rennes, le 19 mars 1943, quelques semaines avant l'arrivée des troupes américaines, le 7 mai 1945.

Ce cœur d'or, qui ne vit jamais une misère humaine sans être ému, et sans essayer de la soulager, venait de s'éteindre, doucement, comme une lampe qui n'a plus d'huile, seul, en pleine nuit. Il mourait dans le plus affreux dénuement, tout comme le Christ, son Maître et son modèle, sur la croix.

En paraissant devant Lui, il put lui dire : « Me voici, Seigneur ! Comme vous, je me suis sacrifié pour mes frères jusqu'à en mourir.

Mission remplie, je remets entre vos mains mon âme qui vous a tant aimé. »

Sa mission terrestre paraissait en effet ter-

minée. Tout semblait bien fini, mais tout a recommencé : mort depuis 1945, Marcel Callo reste plus influent que jamais. Par les exemples qu'il nous a laissés, son apostolat ne cesse de s'étendre à travers le monde.

Que devint le corps de Marcel Callo ?

De la fin de janvier 1945 à sa libération, il entra plus de 17 000 personnes au camp.

Alors que les décès se multipliaient à une cadence sans cesse croissante, les livraisons de carburant diminuèrent au début de février, et cessèrent totalement en mars.

Le four crématoire ne fonctionna donc plus que par intermittence. En conséquence, la salle du four était remplie de cadavres jusqu'au plafond. Aux alentours il y en avait des monceaux. D'autres gisaient un peu partout, jusque dans les baraques. La déposition de M. Kaufmann nous fait savoir qu'on en transportait ailleurs.

D'après les données des registres du camp, on croit que le four crématoire n'en consuma pas plus de 300, en mars. Le corps de Marcel fut-il de ce petit nombre ? Eut-il le sort des 30 000 disparus dans la fosse commune sur le versant de la colline ? Reçut-il une sépulture plus décente dans l'une des 12 000 tombes du cimetière ? On ne le saura jamais. Mais il est fort probable qu'il ne fut pas brûlé, contrairement à ce que nous avions d'abord présumé.

— Nous avons reçu ces précisions sur la date officielle de la mort de Marcel, grâce à l'extrême obligeance de M. Albert de Cocatrix, Directeur adjoint du Service International de Recherches d'Arolsen (Allemagne).

— C'est en mars 1966 que nous est parvenue la documentation sur le destin des derniers des 120 000 morts de Mauthausen. Nous la devons à pareille obligeance de M. et M^{me} Pierre Le Chêne, de Rochester, qui préparèrent un important ouvrage sur ce camp.

Que nos très aimables informateurs veuillent bien trouver ici l'expression de notre gratitude, et de la reconnaissance de la famille de Marcel Callo.

Au Martyrologe de la J.O.C.

Marcel s'entretenait un jour, avec sa fiancée, de ceux qui demandent à Dieu la grâce du martyre : « Pour moi, lui dit-il, je ne

serai jamais assez « chic » pour cela ! » Mais, le 31 mai 1940, au cours d'une soirée familiale jociste, Marcel affirmait dans le mot de bienvenue qu'il prononça, en qualité de Président de sa section : « En conquérants gais et joyeux, nous sommes résolus à défendre notre idéal et notre programme, au prix de n'importe quel sacrifice. Nous ne reculerons devant rien, nous irons jusqu'au bout de nos forces, s'il le faut. »

Dans la conquête joyeuse de son idéal, il aimait à chanter cette strophe de *Vers la Grandeur*, qui exprimait bien ses idées et ses sentiments :

« Pour une œuvre qui nous dépasse,
Vivons à plein notre idéal.
Du Christ vainqueur suivons la trace,
N'ayons pas peur du don total.
Car, mourir comme un blé qu'on sème
Ce n'est pas nous anéantir :
Notre vie et notre œuvre même
Par-delà la mort vont grandir. »

Nous avons appris, au cours de ces pages, que « Marcel n'avait pas deux visages ». C'est ainsi qu'il vécut, c'est ainsi qu'il mourut, « comme un blé que l'on sème ». Si ce bon serviteur de Dieu se jugeait indigne de lui demander la grâce du martyre, il semble bien que Dieu le jugea digne de la recevoir dans le sacrifice total de sa vie magnanime.

Tous ceux qui furent, en France, les témoins de sa vie, proclament, à l'unisson, que le désir d'être apôtre fut bien le mobile de toute son action catholique, et de son départ en Allemagne.

Avant de quitter la France, on s'en souvient, il avait confié à sa tante : « Ce n'est pas comme travailleur que je vais là-bas : je pars comme missionnaire. »

Commentant cette parole, Mgr Cardijn, fondateur de la J.O.C., écrira : « Ce ne fut pas une déclaration, un verbiage, car, en vérité, Marcel et ses compagnons furent missionnaires, tout de suite, et magnifiquement. »

(Mission en Thuringe. Editions ouvrières, p. 7.)

En Allemagne, son action catholique, officiellement recommandée par l'Eglise et bénie par Son Eminence le Cardinal Suhard, fut continue, très belle, ardente et attestée par de multiples témoignages. Elle fut aussi la seule cause de son arrestation, l'unique objet de son jugement, le seul motif de sa condamnation à mort.

De par l'attestation de la police et de la justice hitlérienne elles-mêmes, le crime de Marcel fut d'avoir été « beaucoup trop catholique », « de s'être rendu nuisible au régime nazi, par son action catholique ».

Aussi, les voix de tous ceux qui l'ont connu, ou qui ont approfondi sa biographie, les voix de ses plus humbles compagnons d'atelier ou de captivité, comme celle des autorités ecclésiastiques, s'accordent pour lui attribuer le titre de Martyr de l'Action Catholique.

Le 12 juin 1945, Son Eminence le Cardinal Roques, Archevêque de Rennes, présidait le service funèbre de Marcel Callo, dans la Basilique de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, remplie comme aux jours de fête. Dans son éloge de ce jeune ouvrier tombé au Champ d'Honneur de l'Action Catholique, Son Eminence déclarait :

« Marcel Callo est mort de faim, de froid, de souffrances, de mauvais traitements : bref, il a eu, à coup sûr, la mort d'un martyr et il appartient, sans aucun doute, à cette phalange d'êtres humains massacrés par un régime qui avait pris à tâche de déchristianiser le monde. Il appartient à la phalange de ces êtres humains et de ces chrétiens dont le Pape Pie XII disait : « Que tous ces martyrs, toutes ces victimes, il fallait les assimiler aux martyrs de la primitive Eglise. »

Au mois de mars 1944, S. Em. le Cardinal Suhard écrivait aux Jocistes missionnaires de Thuringe : « Je vous remercie du bien que vous faites à vos camarades. Je bénis vos efforts et je prie pour vous. » Le 8 février 1947, Son Eminence nous donnait son impression sur la biographie de Marcel Callo et ajoutait : « Sans doute, il ne faut pas devancer les jugements de l'Eglise, qui seuls sont décisifs ; mais que manque-t-il donc à ce héros pour qu'il soit proclamé saint ? Ce n'est ni l'intention qui l'a guidé, ni la raison déterminante des tourments qu'il a endurés et qui nous reportent aux premiers siècles de l'Eglise. Enfin, la charité qui l'anime et qu'il veut à la base de sa vie, est bien la charité des saints authentiques ». Le 29 mai de la même année, Son Eminence nous exprimait son désir « d'une diffusion sans cesse élargie » de la biographie de Marcel Callo, pour que cette « vie qui fut le témoignage d'un héroïsme chrétien, et couronnée par le martyre », puisse continuer son action bienfaisante.

Nous constatons, de nos jours, l'acharnement des ennemis de l'Eglise à salir ceux

qu'ils condamnent à mort pour leur foi ou pour leur action catholique. Ils veulent les déshonorer par d'odieux mensonges, et tout mettre en œuvre pour que ni l'Eglise, ni l'Histoire ne leur attribuent l'auréole du martyr.

On se méprendrait en ne voyant, dans cette tactique, qu'une tentative de justification de leurs crimes. La vraie raison en est que leur inspirateur, Satan, lui non plus, ne veut pas de martyrs. Il sait que, depuis la mort du Roi des Martyrs, la grâce divine descend sur terre dans la mesure où le sacrifice pour Dieu monte de la terre vers le Ciel ; il sait aussi que Dieu n'aime, au fond, que l'héroïsme, et que le sang des martyrs n'a jamais cessé d'être une semence de chrétiens, depuis que Jésus-Christ gagna les cœurs des hommes en leur ouvrant le sien sur la Croix.

Le R.P. Alfred Delp (S.J.), pendu par les Nazis à Plötzensee, a laissé un « Journal de captivité », que le R.P. Rondet (S.J.) a publié en français, aux Editions de l'Orante.

Après avoir montré comment sa condamnation par le tribunal nazi ne fut qu'une sinistre et cynique comédie, le Père Delp écrit :

« Notre trahison aura été de refuser ce dogme nazi : le parti national-socialiste, le III^e Reich, et le peuple allemand sont solidaires ; ils vivront et périront ensemble... Celui qui ose mettre en doute ce dogme trinitaire nazi est un hérétique, et les anciens procès d'hérésie étaient des jeux d'enfants, en face des raffinements, et de la soif de sang, des inquisiteurs modernes : (Revue *Ecclesia*, n° 126, septembre 1959.)

On a dû remarquer cette confusion de langage dans le texte de la condamnation de Marcel Callo et de ses compagnons : « Par son action catholique... a nui au régime nazi et au salut du peuple allemand ». En d'autres termes : adversaires du nazisme, vous étiez les ennemis du peuple allemand !

Un survivant de leur équipe a répondu : « Nous avons fait de l'action catholique. Elle était nuisible au régime nazi ? Sans doute ! mais pas au salut du peuple allemand. »

Georges Grandmesnil a publié, en trois volumes, l'essentiel des rapports des militants de l'Action Catholique en Allemagne. Dans son *Introduction générale* (1) il écrit : « L'ennemi du chrétien réel n'était pas l'Allemand en tant que personne, pas plus la Nation alle-

(1) *Action Catholique et S.T.O.*, de Georges Grandmesnil. Editions Ouvrières, Tome I, pages 11 et 18.

mande, mais la doctrine, la philosophie qui alimentait l'âme allemande et qui lui donnait ses motifs d'action. L'ennemi c'était, ce ne pouvait être que la politique nazie, c'est-à-dire un corps de doctrine et d'action personnifié par un gouvernement nazi et un Etat nazifié.

Dans cette lutte, « les jocistes tinrent une place de premier rang », ajoute Georges Grandmesnil; et de la Thuringe, où se sacri-

fièrent Marcel Callo et ses compagnons d'apostolat, il déclare : « En Thuringe, où la persécution fut plus violente que partout ailleurs, c'est le témoignage chrétien qui apparut le plus. »

● *Quelques chiffres* : D'après le nouveau « Grand Larousse Encyclopédique » il y aurait eu à Mauthausen 120 000 morts; et dans l'ensemble des camps d'extermination : vingt millions.



Enseigne de la Maison des Jeunes, à Dortmund, rendant hommage au témoignage de Marcel Callo

VII

Le rayonnement de Marcel Callo

« Si le grain de blé ne meurt pas, il reste seul; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. »

(Jean II, 24-25).

C'est une loi constante que ceux qui acceptent la mort pour la cause de Jésus-Christ deviennent les animateurs et les entraîneurs des chrétiens. De même que son Père le glorifia pour sa mort sur la Croix, le Christ se plaît à honorer ceux qui comme lui sont morts pour leurs frères. Sa justice les venge, son amour les récompense. C'est pourquoi, de nos jours, on vénère les victimes des Nazis pendant que Hitler et Himmler n'inspirent plus que le mépris.

Par l'entremise de la Presse, de la Radio et de la Télévision, le jeune ouvrier Marcel Callo est devenu l'un des militants catholiques de notre époque les plus connus et les plus honorés du monde. Nous le montrerons par des photographies de documents, par l'énumération de faits et de manifestations qui témoigneront l'estime générale acquise par cet apôtre.

Son rayonnement en France

Nul n'a mieux connu Marcel que M. l'Abbé Martinais : il fut son aumônier jociste pendant plus de sept ans. Écoutons-le : « Pendant plusieurs années, j'ai été le témoin édifié de son dévouement inlassable et de l'action profonde de cet excellent militant et de ce dirigeant modèle... Quand sa mort fut officiellement connue, tous ses camarades : soldats, exilés ou déportés, m'écrivirent pour me dire leur peine profonde. Ils furent unanimes à reconnaître le bien qu'il leur avait fait et les bons exemples qu'il leur avait laissés. « Vous savez, écrivait l'un d'eux, avec quel acharnement il me travailla pour m'aider à devenir jociste... Combien de fois j'ai pensé et repensé ses paroles ! Tout ce qu'il y a de bien en moi, et tout le bien que j'ai pu faire depuis, est l'œuvre de Marcel Callo. Nous avons en lui

un exemple de jociste cent pour cent qui peut nous servir de modèle à tous. » Un autre ajoutait : « Il nous laisse à tous, dans un impérissable souvenir, la ligne de conduite qu'il nous reste à suivre ». « Ces voix, continue M. l'abbé Martinais, n'étaient que l'écho de toutes les autres. Depuis la mort de Marcel, chaque fois que j'ai voulu stimuler l'action jociste, je n'ai eu qu'à rappeler son exemple, tant fut grande son influence et immense la peine causée par sa mort.

« Le souvenir de son magnifique apostolat dans notre section, le grand exemple du sacrifice suprême de sa vie pour la cause de Dieu et de la classe ouvrière, qu'il avait toujours si vaillamment servie, les nobles sentiments qu'il nous exprima dans ses lettres, tout cela restera gravé dans les esprits et dans les cœurs. Sa mémoire, en vénération, continuera d'entraîner dans le bien les jeunes dont il fut l'apôtre inlassable; elle restera une vivante leçon pour toute la jeunesse française. Si sa mort a creusé parmi nous un vide qui ne se comblera pas, elle a glorifié la section Saint-Aubin de la fierté et de la joie chrétiennes de compter, parmi nos jocistes, un héros et un saint dans l'intercession duquel nous avons confiance. »

Le 12 juin 1945, Son Eminence le Cardinal Roques prononça, dans la basilique de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, de Rennes, l'éloge funèbre de Marcel. Nous en citons l'essentiel :

« La période cruciale, que nous venons de traverser révèle tous les jours davantage, que nous étions revenus au temps des catacombes et au temps des martyrs.

« A cette phalange des martyrs appartient le jeune Marcel Callo, que nous ne reverrons plus parmi nous.

« Vous le connaissiez; vous saviez combien il avait l'âme apostolique, une âme, une vie dont les caractères semblent bien être une foi profonde, un grand esprit de devoir, l'acceptation chrétienne de la souffrance, de l'épreuve et de la mort..

« Tout ce qu'il a fait au cours de sa jeune existence, si rapidement brisée, vous le connaissez, et c'est déjà une riche âme ayant l'estime, la sympathie, l'affection de tous ceux qui le connaissaient et très spécialement de ceux qui avaient exercé une influence bienfaisante sur cette âme d'élite.

« Les événements si tragiques des dernières années voulurent qu'il fut contraint de payer de sa personne en exerçant un travail forcé, et Dieu sait avec quelle conscience, quelle générosité il accepta cette sanction imméritée, et combien il sanctifia son épreuve et sacrifia sa vie en travaillant en exil pour le rachat de la patrie, en même temps que pour la sanctification des âmes.

« Des nombreuses lettres écrites à sa famille, on peut tirer tout un programme de vie, et je souhaiterais que quelques extraits en fussent livrés à tous ses jeunes camarades de la J.O.C. et des autres mouvements pour leur servir d'orientation et d'éducation, tant sont beaux, élevés, grands les sentiments qu'ils expriment.

« Il était chrétien, Français, et par-dessus tout apôtre. Se croyant en qualité de chrétien et de Français, chargé de remplir une mission providentielle, il ne renia jamais ses convictions, ni sa foi, malgré les épreuves, les douleurs, les tristesses. Il exerça son ministère apostolique près de ses camarades avec une confiance illimitée sans craindre rien, ni personne; et voici qu'un jour, il fut, comme autrefois les apôtres, traqué, persécuté, outragé, et finalement transféré d'un camp dans un autre pour lui faire expier de façon satanique le bien qu'il faisait autour de lui.

« Il fut amené dans un de ces sinistres « camps de la mort », et pendant six mois, il continua à souffrir, à souffrir pour les âmes, à souffrir pour l'Eglise, pour la France, jusqu'au moment où les forces humaines étant arrivées à la limite, il fut contraint de rendre son âme. Il est mort de faim, de froid, de souffrances, de mauvais traitements; bref, il a eu à coup sûr, la mort d'un martyr, et il appartient sans aucun doute à cette phalange d'êtres humains, massacrés par un régime qui avait pris à tâche de déchristianiser le monde.

« Il appartient à la phalange de ces êtres humains et de ces chrétiens dont le Pape Pie XII disait : « Que tous ces martyrs, toutes

ces victimes, il fallait les assimiler aux martyrs de la primitive Eglise ».

Et après avoir donné lecture de quelques passages de la correspondance si belle et si édifiante de Marcel, Son Eminence concluait :

« Nous avons à mettre devant nos yeux, de façon permanente, l'exemple de cette vie de sacrifices, de souffrances, de dévouement total. »

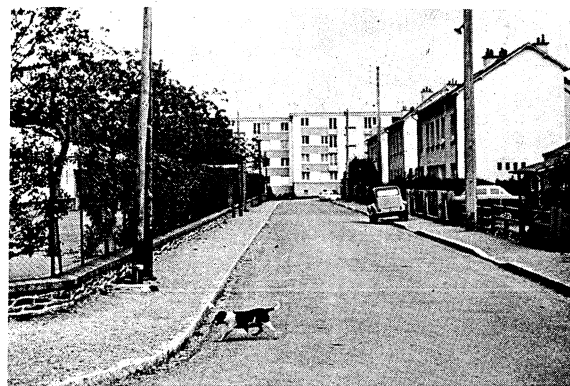
Marcel Callo à la Radio : Une pièce radiophonique intitulée « La Tentation » a été composée par Gertrud Fournier-Bürger, et elle a été traduite en anglais et en hollandais. Marcel Callo en est le personnage central.

L'action se déroule dans une usine de Zella-Melhis. En fin d'émission on entend le Cardinal Roques prononçant l'éloge funèbre de Marcel dans la basilique de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, à Rennes.

C'est pour répondre aux désirs du Cardinal Roques que nous écrivîmes la vie de ce jeune ouvrier sous ce titre : « Un Exemple : Marcel Callo ». Quand elle parut en octobre 1946, ses camarades de Rennes avaient déjà choisi Marcel comme modèle.

Le 30 décembre 1945, au cours de la « Promotion Marcel Callo », les jocistes de la section qui continuaient son œuvre, rappelaient son exemple et son sacrifice aux jeunes affiliés. Le programme de cette promotion portait la photographie de Marcel, avec cette légende : « Un chef ! Un entraîneur ! Un martyr ! ».

La basilique
Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle,
à Rennes



La rue Marcel-Callo

Dans la nuit du 28 juin 1947, les jocistes d'Ille-et-Vilaine célébraient à Rennes, dans le beau décor de verdure de Montabizé, et sous la présidence de S. Em. le Cardinal Roques, le XX^e anniversaire de la J.O.C.

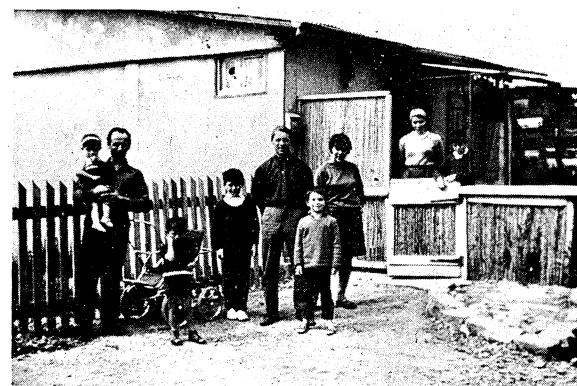
Au cours de la célébration dramatique : « *Lumière dans la Nuit* », on évoqua le nom de Marcel, déporté du travail, accusé du crime d'Action Catholique, coupable d'avoir trop aimé son pays ! Héros pour la France et Martyr pour son Dieu !...

« Marcel Callo, mon frère, sois pour nous un exemple. La J.O.C. française interdite, ses chefs emprisonnés, tu ne doutes jamais de son action, et, sur la terre étrangère, comme chez nous, tu fus ardent à son service. « Reste présent dans notre vie; malgré la mort soyons unis. »

La messe, à laquelle assistait Daniel Bonino, compagnon de souffrances de Marcel à Güsen, fut célébrée par l'Abbé Jean Callo. C'est à sa sœur, Marie-Thérèse, que les Jocistes confièrent la couronne qu'ils déposèrent le lendemain au Panthéon de Rennes.

En septembre 1947, l'Académie des Sciences Morales et Politiques attribua son Prix Audifred à la biographie de Marcel. On sait que ce prix n'est pas destiné à honorer le mérite d'un auteur, mais la valeur morale de son héros.

Le 20 juin 1948, la Société Nationale d'Encouragement au Bien récompensait la foi et le patriotisme de Marcel en lui attribuant, à titre posthume, une médaille d'or. Elle fut remise solennellement à ses parents dans la Salle des Fêtes de la Faculté de Rennes, en même temps qu'une autre médaille à son biographe.



Le Centre d'Accueil Marcel-Callo
(un des logements provisoires)

En novembre 1960, la Municipalité de Rennes donnait à une nouvelle voie le nom de *Rue Marcel Callo, mort en déportation (1921-1945)*.

La même année, grâce au dévouement de M. Emile Biet, qui fut l'un des intimes de Marcel, le *Centre d'Accueil Marcel-Callo* fut créé, route de Châteaugiron. En pleine nature des logements ont été construits par des jeunes de divers pays du Service Civil International. Une dizaine de familles peuvent s'y loger provisoirement, en espérant une demeure plus confortable.

Le 14 octobre 1962, la paroisse Sainte-Jeanne-d'Arc, de Nantes, célébrait la récente ouverture de son *Ecole Marcel Callo* destinée aux enfants d'un quartier ouvrier. Cette célébration fut rendue plus émouvante du fait que deux conférences sur Marcel, furent données, le 13 dans la salle des Pères Jésuites, et le 14, à l'Ecole Marcel Callo, par M^{lle} Rosemarie Scholze, de Bad Homburg. Cette jeune allemande fit cette même année une série de conférences sur Marcel, à Lourdes, Valence, Albi, Fougères et Rennes. Nous la connaissions déjà : en 1958 elle parla sur le même sujet devant plus de quinze auditoires de Rennes. Nous la retrouverons dans les pages suivantes où elle nous parlera.

La biographie de Marcel, maintes fois rééditée depuis 1946 a porté ses fruits dans tous les milieux, tant de la ville que de la campagne, depuis les prisons jusqu'aux monastères. Elle a trouvé place dans les bibliothèques d'une foule de paroisses, d'hôpitaux, de maisons d'éducation. Elle a été lue, en lecture publique

dans plus de cent communautés : couvents, séminaires, maisons de retraites.

Pendant la guerre d'Algérie, une paroisse de Vendée l'offrit à tous ses soldats « pour leur donner du cran et du courage. »

Parmi les centaines de lettres que nous avons reçues, les plus émouvantes venaient de malades ou d'âmes démoralisées puissamment réconfortées par l'exemple de force chrétienne de Marcel. De sa prison, un ouvrier de Rennes écrivit à ses parents : « Je ne serais pas ici si j'avais suivi Marcel Callo. » Une religieuse française, très exposée au Viet-nam, nous demanda sa biographie « pour apprendre à devenir martyr si Dieu en décidait ainsi ». Après l'avoir lue, en pleine crise de découragement, un jociste de Vaucouleurs, François Mécrin, devint « un autre Marcel Callo » avant de mourir accidentellement.

Deux plaquettes que nous avons publiées : « *L'Enfer de Güsen* » (1948) et « *Un Jociste qui vécut sa Messe* » (1957) sont depuis longtemps épuisées. Elles ont été incorporées à la vie complète de Marcel.

Une autre plaquette, de François Marion, a paru aux Editions Ligé, dans la collection « *Pilotes* » sous ce titre : « Marcel Callo, Jociste et confesseur de la Foi ».

En 1963, *La Guilde Chrétienne* publia, en 90 pages joliment illustrées, un condensé de sa biographie.

Il nous est bien impossible d'énumérer les dizaines de journaux, revues ou bulletins de langue française, qui en ont tiré quantité d'articles, en France ou à l'étranger. Citons cependant la *Revue du Rosaire* et la *Revue Myriam*, qui par leur numéro spécial, entièrement consacré à Marcel, l'ont fait connaître à des dizaines de milliers de personnes.

Un aveugle a bien mérité une mention particulière en faisant transcrire sa biographie en braille pour les aveugles de la Maison St Vincent-de-Paul de Quinquempoix (Oise).

Son rayonnement à l'étranger

Dans leurs Lettres-Préface de la biographie de Marcel Callo, S. Em. le Cardinal Roques, S. Em. le Cardinal Suhard, Mgr Montini nous écrivant au nom de Pie XII, avant de devenir Paul VI, lui souhaitèrent une vaste diffusion sur laquelle leur autorité eut une très grande influence.

Nous les reproduisons dans leur ordre chronologique. Si la lettre du Cardinal Roques

parle des difficultés de la jeunesse en 1947, elle reste d'actualité pour la jeunesse de notre temps qui ne manque ni de soucis, ni de dangers.

Nous attirons l'attention sur la lettre du Cardinal Suhard, car nous aurons à en parler plus loin : elle contribua beaucoup à la naissance du mouvement allemand en faveur de Marcel Callo.

Lettre de Son Eminence le Cardinal Roques

ARCHEVÊCHÉ DE RENNES

10 Janvier 1947.

MON RÉVÉREND PÈRE,

En présentant, en des pages singulièrement émouvantes la physionomie morale de Marcel Callo, vous avez rendu un hommage mérité à ce jeune jociste de 24 ans, mort au bagne de Mauthausen pour sa patrie et pour son Dieu; mais vous avez aussi, et ce n'est pas le moindre mérite de votre ouvrage, esquissé les traits marquants du modèle, le programme de vie qui s'offrent à la jeunesse de notre temps. A l'heure en effet où tant de jeunes, déconcertés par les bouleversements consécutifs à la guerre, se sentent désespérés, et, ne voyant pas s'ouvrir devant eux des perspectives d'avenir, semblent paralysés par une déception morbide et tentent parfois d'étouffer leurs préoccupations dans l'insouciance et le plaisir, il était bon de leur montrer cette fière et noble figure. Pour ceux qui voudront s'en inspirer, elle est capable de réveiller des énergies somnolentes et de faire à nouveau entendre la voix d'une conscience arrêtée dans ses élans par la disgrâce d'un temps déchiré et d'un monde tiraillé entre l'irritation et la douleur.

Fasse le Ciel que Marcel Callo demeure, pour cette jeunesse, le phare qui éclaire une route parsemée d'écueils, l'exemple qui entraîne les hésitants ou les attardés, le chef qui fasse naître, pour la grandeur d'un pays cruellement meurtri, toute une jeunesse héroïque, douée d'une âme fortement trempée et prête pour toutes les tâches d'une vie ardente !

† CLÉMENT, Cardinal ROQUES,
Archevêque de Rennes, Dol et Saint-Malo.

Lettre de Son Eminence le Cardinal Suhard

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Paris, 8 février 1947.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je viens de terminer la lecture de « MARCEL CALLO », Jociste, mort au bagne de Mauthausen, et je veux de suite vous en dire mon impression.

C'est avec une vive émotion que j'ai parcouru ces lignes si attachantes et si émouvantes. Comme il fait bon vivre auprès de telles âmes, et comme on se sent soi-même obligé de devenir meilleur, face à de si beaux exemples !

Je ne sache pas que l'on puisse réaliser un plus bel idéal, par la vie modeste d'un jeune ouvrier typographe, que celui que nous offre la vie de Marcel Callo.

Et quel exemple aussi que ces familles qui offrent à la France et à l'Eglise de si authentiques représentants de l'idée chrétienne.

Je n'ai point, mon Révérend Père, l'avantage de vous connaître autrement, mais je veux que vous soyez remercié pour la publication d'un ouvrage qui est appelé à faire beaucoup de bien. Les jeunes, sans doute, pourront le lire et y trouver un exemple parfait de vie chrétienne et apostolique. Les aînés aussi, et jusqu'aux vieillards, y trouveront l'occasion d'élever leur âme et seront entraînés vers les sommets, par l'âme de l'adolescent qui a compris l'appel de Dieu dans la vie ouvrière et chrétienne.

Au surplus, c'est de l'hagiographie que vous avez produit là. Sans doute, il ne faut pas devancer les jugements de l'Eglise, qui seuls sont décisifs; mais que manque-t-il donc à ce héros pour qu'il soit proclamé saint ? Ce n'est ni l'intention qui l'a guidé, ni la raison déterminante des tourments qu'il a endurés et qui nous reportent aux premiers siècles de l'Eglise. Enfin, la charité qui l'anime et qu'il veut à la base de sa vie, est bien la charité des saints authentiques.

Avec mes remerciements pour la bonne œuvre que vous venez d'accomplir, je vous prie d'agréer, Révérend Père, l'expression de mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† EMMANUEL, Cardinal SUHARD,
Archevêque de Paris.

Lettre de la Secrétairerie d'Etat de Sa Sainteté Pie XII

N° 278640

Dal Vaticano, li 17 juillet 1952.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous avez récemment adressé au Souverain Pontife votre ouvrage consacré à Marcel Callo, le jeune jociste qui souffrit et mourut de façon si édifiante au camp de concentration de Mauthausen.

Je m'empresse de vous faire savoir que votre envoi est bien parvenu à sa haute destination, et que Sa Sainteté en a volontiers agréé l'hommage. Elle souhaite de tout cœur que la figure de ce jeune pionnier de la chrétienté ouvrière de France soit un modèle entraînant pour beaucoup de ses frères de travail et vous félicite d'avoir contribué à le faire connaître à un vaste public.

Avec Ses remerciements, le Saint-Père vous accorde de tout cœur, en gage d'abondantes grâces, la bénédiction Apostolique.

Je saisis l'occasion pour vous remercier de l'exemplaire que vous avez eu l'amabilité de me destiner et vous prie d'agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en N. S.

J. B. MONTINI,
Subst.

Ce qui a le plus attiré l'attention sur Marcel Callo, c'est son magnifique exemple de vie chrétienne et sa qualité de militant authentique, reconnus par tous. Le témoignage suivant est de valeur : tous ceux qui ont reproduit, ou traduit, ou résumé sa biographie ont réalisé leur travail en alléguant les mêmes raisons : aucun moyen d'apostolat n'est aussi puissant que celui de l'exemple. Notre époque désorientée a un immense besoin d'un modèle de sainteté xx^e siècle vécue en plein milieu des difficultés actuelles. A leurs yeux, Marcel Callo est l'image vivante et parfaite d'une vie chrétienne et apostolique. Son exemple est d'une totale actualité pour enseigner : à tous les chrétiens leur devoir d'être apôtre, la possibilité et la façon de le remplir et à tous les militants, les conditions d'un véritable apostolat.

Avec eux, tous les témoins de sa vie ont reconnu en lui un militant idéal.

**

Quelques-unes des publications étrangères qui ont fait connaître Marcel Callo



Déjà, dès 1946, Mgr Cardijn (récemment devenu cardinal) s'intéressant plus particulièrement à Marcel, parce qu'il était jociste, nous écrivit : « Je souhaite que la J.O.C. française, et celle de tous les pays du monde donnent à la jeunesse ouvrière de nombreux militants qui, à l'exemple de Marcel Callo, puissent leur servir de guide dans leur rayonnement apostolique à travers le monde ».

Ces souhaits se sont largement réalisés : la vie de Marcel a été reproduite au Canada, — traduite ou adaptée en hongrois, en allemand, en anglais, puis en portugais, pour le Portugal, — résumée en allemand, en anglais, en maltais, et en portugais pour le Brésil.

Ces ouvrages ont suscité un très grand nombre d'articles dans la Presse étrangère, spécialement dans les pays de langue anglaise et encore plus dans ceux de langue allemande : dans plus de cent publications circulant en Allemagne, en Autriche et en Suisse.

Nos archives se sont enrichies de publications venues : d'Allemagne, d'Autriche, de Suisse, de Belgique, d'Angleterre, de Hongrie, du Canada, de Pologne, de Grèce, de Malte, du Portugal, d'Italie et du Danemark. Une photographie vous en présentera quelques unes. Un regret : on nous annonça une traduction en japonais : elle fut mise en chantier, mais on jugea prudent d'y renoncer pour des raisons... politiques ! A cette époque les Japonais regardaient la France avec des yeux torves...

Certains journaux, progressistes de Pax, ou communistes, n'ont vu en Marcel qu'un patriote, un anti-fasciste et oublié... de dire qu'il fut avant tout un vrai catholique.

Au Canada, l'édition française fut reproduite en 1947, par les soins du R.P. Raymond

Mélanson. Préfacée par François Veuillot, elle s'écoula rapidement, presque sans publicité.

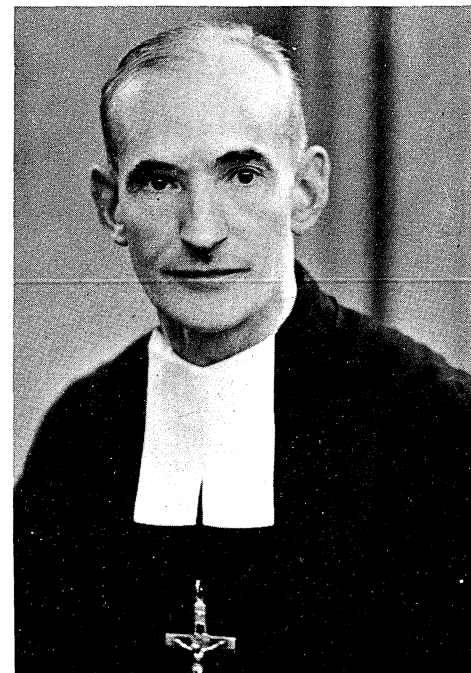
Au Portugal, à l'instigation du R.P. Reginald Simonin (O.P.) la vie de Marcel parut en feuilleton, en 1963-1964, dans la revue « Rosario de Maria » des Pères Dominicains de Fatima, sous la plume de M^{me} Hélène Lousada.

Au Brésil, une première traduction en portugais fut mise en train, en 1948, par la J.O.C. et la J.O.C.F. de Sao-Paulo qui naissaient alors dans une extrême pauvreté. Par suite d'une crise financière aiguë, elle dut rester en projet.

Plus heureux, le Cher Frère Ernesto Daniel Stefani, Brésilien, Assistant Général des Frères Maristes, à Rome, découvrit la vie de Marcel Callo, en Mozambique, dans la brousse portugaise de Zambésie. Visiteur des 102 écoles maristes du Brésil, en 1962, il parla de Marcel à plus de 20 000 de leurs élèves qui restèrent avides de mieux connaître notre compatriote. En 1966, le Frère Ernesto Stefani vient de leur donner satisfaction en publiant un résumé de la vie de Marcel, sous une couverture pleine de fraîcheur, et intitulée « O Jovem Ideal » (Le Jeune Idéal = Modèle pour la Jeunesse). Elle a été éditée à Sao-Paulo : les Jocistes qui échouèrent en cette ville, en 1948, vont pouvoir en profiter.

Revenons en Europe par l'Espagne qui pense aussi à Marcel et qui n'a pas dit son dernier mot. Arrêtons-nous un instant à Bruxelles pour remercier *La Libre Belgique* d'avoir résumé et montré en 24 images de ses bandes illustrées la vie de Marcel, du 18 au 24 avril 1966.

**



Le Frère Lucien, biographe anglais de Marcel Callo

En Angleterre, une biographie de Marcel Callo, due au zèle et au talent du Frère Lucien (Frère Mariste), parut en 1953, sous ce titre : *Apprenti et Apôtre*. Elle s'est répandue dans beaucoup de pays de langue anglaise et elle a été transcrite en Braille, pour les aveugles.

A la suite de demandes parvenues de Calcutta, le Frère Lucien publia, en 1955, une plaquette intitulée : *Marcel Callo, Apôtre de la Paix*.

En 1962, Joseph Agius, secrétaire national de la J.O.C. de Malte, la traduisit en maltais pour la mettre aux mains de tous les jocistes de l'île. Ces jeunes furent tellement impressionnés par la vie de Marcel, que 24 d'entre eux (garçons et filles) firent, en son honneur, un voyage au camp de Mauthausen.

Une seconde édition anglaise de cette plaquette parut en 1961, sous ce titre : « *Challenge to Youth* » (Incitation à la Jeunesse). Elle connut le même succès, grâce au zèle d'un jeune Anglais, Mr. O'Sullivan, Jociste et Routier, qui se dévoue, depuis des années à faire connaître Marcel dans tous les pays de langue anglaise. Un beau résultat : un jociste de Ceylan se fit une si haute idée de Marcel qu'il nous en demanda une photo... d'un mètre !

Ces publications du Frère Lucien ont suscité d'élégieux articles de Presse : en Angleterre,

en Irlande, en Ecosse, aux Etats-Unis, aux Indes, en Australie, à Ceylan.

Le 19 mars 1961, seizième anniversaire de sa mort, une messe spéciale, à laquelle assistaient les Jocistes, les Scouts et les Guides, fut célébrée dans l'église Sainte-Marie, de Warrington (Lancastre) pour recommander à Dieu sa cause. Sa vie fut le sujet du sermon de circonstance.

Le même jour, on célébra, à la même intention, dans le voisinage de Warrington, huit autres messes auxquelles les Jocistes furent priés d'assister.

Au cours d'un congrès de deux semaines des chefs de section de la J.O.C. anglaise, le chaquet de chaque soir fut offert pour la glorification de Marcel.

Toujours infatigablement dévoué à la cause de notre compatriote, le Frère Lucien publiait, en 1965, une nouvelle édition de sa biographie, sous ce titre « *Death be not proud* » (Mort, ne fais donc pas l'orgueilleuse...). Elle a été tellement bien accueillie qu'en moins d'un an son éditeur a écoulé 8 000 exemplaires et qu'il en prépare un autre tirage. Toutes nos félicitations au Cher Frère Lucien, pour ce magnifique succès.

La justice divine a vengé Marcel Callo en le faisant glorifier par l'Allemagne

Si les Nazis d'Himmler furent ses bourreaux, les catholiques allemands sont devenus les plus ardents champions de sa cause, à l'instigation d'un religieux allemand, qui, lui aussi, risqua maintes fois sa vie en luttant contre le Nazisme.

Le R.P. Bernhard Gerardi naquit à Essen en 1888, d'une famille de vieille souche qui jadis portait blason. Entré dans la congrégation des Pères Oblats de Marie Immaculée, il fit ses études à Rome d'où il revint prêtre et docteur en théologie, en 1913.

Après avoir été, en Allemagne, pendant plusieurs années, un missionnaire ardent, au franc parler, ne craignant rien ni personne, il fut nommé professeur de théologie à Hünfeld, près de Fulda, et chargé, par l'évêque de ce diocèse, de l'Action Catholique des Hommes, en 1935.

La violation du Concordat par Hitler, en 1933, avait ouvert la lutte entre lui et le Clergé. Du 1^{er} janvier au 31 mars 1936, deux mille poursuites judiciaires furent intentées contre les évêques et les prêtres. Leur persécution redoubla de violence lors de la diffusion clandestine en Allemagne de l'Encyclique « *Mit*

brennender Sorge » de Pie XI, en mars 1937. Des centaines de prêtres furent arrêtés : on en comptait 840, en 1942, au camp de Dachau, « le cimetière des prêtres ».

En vue d'une lutte rapide contre la doctrine nazie, le Père Gerardi fut chargé de publier seize conférences qui furent distribuées au clergé et aux militants catholiques. Afin de préserver sa tête, il dut recourir à l'anonymat. Mais dans ces pages, la Gestapo crut reconnaître son style et ses idées. Le soupçonnant d'en être l'auteur, elle le surveilla, jour et nuit, pendant des mois. Puis, faute de preuves suffisantes, n'osant pas l'arrêter, elle se débarrassa de lui en l'expulsant de Fulda.

Réfugié en diverses villes, spécialement à Essen, à Cologne et à Mülheim où il eut à souffrir intensément des bombardements aériens, le Père Gerardi reprit la lutte; au grand effroi de ses supérieurs, il se lança avec toute son énergie dans la résistance allemande avec bon nombre de prêtres et de laïcs, dont plusieurs furent pendus en 1942.

La guerre finie, le Père Gerardi reprit ses fonctions au Centre d'Action Catholique des Hommes de Fulda. Sa longue carrière sacerdotale l'ayant absolument convaincu de la nécessité et de la puissance de l'exemple, il cherchait, pour une meilleure et plus rapide formation des militants dont il avait la charge, « une image vivante de ce que doit être, au ^{xx}e siècle, un apôtre laïc ». Trouvant ce portrait de Marcel Callo, il entreprit aussitôt de faire connaître, au maximum, notre jeune compatriote.

Il fut vivement stimulé dans son entreprise en apprenant ces suggestions émises, au sujet de Marcel : par le Cardinal Suhard en février 1947 : « Sans doute il ne faut pas devancer les jugements de l'Eglise, qui seuls sont définitifs, mais que manque-t-il donc à ce héros pour qu'il soit proclamé saint »; et en juin 1947, par le Baron Seillières, Secrétaire de l'Académie des Sciences Morales et Politiques : « Je voudrais que Marcel Callo devint l'un des patrons de la jeunesse ouvrière française, et je serais heureux d'y contribuer. Cette figure d'adolescent héroïque, fleur de l'éducation chrétienne, devrait, à mes yeux, vivre dans la mémoire de ses compatriotes et obtenir quelque consécration des autorités de l'Eglise. »

En 1951, nouvelle épreuve : le Père Gerardi tomba malade. Epuisé par cinq opérations intestinales en quinze mois, il dut prendre du repos à Offenbach. Repos bien relatif puisqu'il en profita pour écrire une première plaquette : « *Puissance de l'Exemple : vie et mort de Marcel Callo* », en 1952.

Sa santé restant déficiente, il dut prolonger son traitement, tout en étant aumônier d'un hôpital de Bad Homburg. C'est là, qu'à force d'énergie, il écrivit un grand nombre d'articles de Presse et la biographie de Marcel, sous ce titre : « *Marcel Callo : une vie donnée pour ses frères* ».

Editée en 1956, rééditée en 1957 et en 1961 elle le sera encore sans doute l'an prochain. Elle dut pareil succès : à l'estime des Allemands pour Marcel; à l'assistance, très active, de la Jeunesse Catholique; de la J.O.C. qui se réserva le tiers d'une édition; au concours de presque toutes les Semaines Religieuses d'Allemagne, et d'une centaine de journaux de langue allemande.

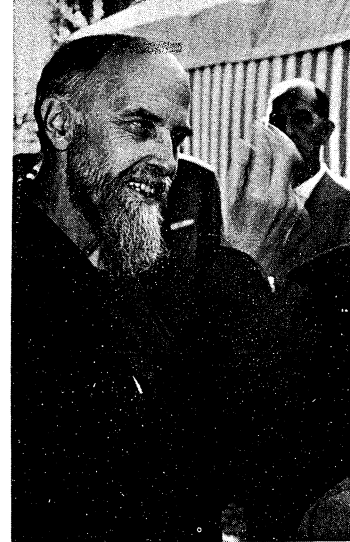
C'est ainsi que naquirent l'idée des catholiques allemands de faire glorifier par l'Eglise Marcel Callo, et leurs nombreuses démarches que devaient appuyer diverses pétitions.

En cette affaire qui ne dépend que de Dieu et de l'Eglise, le cardinal Roques, archevêque de Rennes, nous demanda d'enregistrer les faits de son déroulement, pour continuer — ce que nous faisons — notre rôle de biographe de Marcel Callo.

Objectifs des catholiques allemands

Instigateur, et animateur de ce mouvement, le R. P. Gerardi est mort le 4 février 1962.

Le R.P. Gerardi,
son biographe allemand



Le R.P. Hörhammer,
prédicateur
de ces manifestations

Il repose au cimetière des Pères Oblats, à Hünfeld, près de Fulda où tant il combattit. Nous avons correspondu pendant dix ans avec lui et nous l'avons rencontré deux fois en Allemagne.

Ce religieux nous a toujours vivement impressionné par sa puissance physique, intellectuelle et morale; par son ardente piété, sa foi extraordinaire et son abandon à Dieu qui lui donnaient un admirable et invincible courage. La passion de ces dernières années, jusque sur son lit de mort, fut de présenter en Marcel Callo, à notre époque dévoyée par les doctrines matérialistes et les idéologies païennes, un chrétien et un apôtre dont toute l'ambition fut de faire vivre Jésus-Christ en soi et dans les autres; un militant chrétien qui vécut pleinement, héroïquement de sa foi, et qui se sanctifia dans son milieu pour le sanctifier; un ouvrier travaillant avec Jésus-Ouvrier, peinant avec Lui en vivant de Lui, comme Lui et pour Lui. Il admirait surtout en Marcel cet affamé de l'Eucharistie, qui, par elle, transforma son humble vie de chaque jour, pour devenir une lumière et un guide, un modèle de sainteté joyeux, humain, simple, à même d'être imité par tous.

Il souhaitait donc que, glorifié par l'Eglise, Marcel devienne, à l'échelle mondiale, le modèle et l'entraîneur qu'il fut toute sa vie, et que, par son exemple soit facilitée la formation des militants d'Action Catholique.

Sur un autre plan, il estimait aussi qu'en glorifiant une victime française des Nazis, les catholiques allemands rapprocheraient, pour les réconcilier, la France et l'Allemagne et prépareraient la formation d'une Europe unie dans la Paix du Christ.

Pendant sa longue et douloureuse maladie, le Père Gerardi eut pour collaboratrice extrêmement dévouée M^{lle} Rosemarie Scholze, de Bad

Homburg, dont nous avons déjà parlé. Elle était alors étudiante en philosophie et en théologie à l'Université de Francfort-sur-le-Mein. Depuis elle est devenue professeur, membre du Praesidium allemand de Pax Christi, présidente de ce mouvement au diocèse de Limburg. Sa connaissance du français et de l'anglais lui permet d'entretenir de nombreuses relations avec divers pays.

C'est en ces termes qu'elle exposa les objectifs des catholiques allemands dans l'*Avenir Catholique* en 1957 :

« Pourquoi, nous, catholiques allemands, désirons-nous la glorification de Marcel Callo ? Deux choses nous apparurent clairement quand nous eûmes pris connaissance de sa vie et de sa mort héroïque :

» 1° Ce jeune ouvrier français nous donne un modèle bien actuel d'apostolat laïc, puisque, dans tous les domaines, il a su combiner la sanctification personnelle avec le sacrifice pour les droits du Christ-Roi.

» 2° Tout, dans ce jeune homme, paroles et actes, porte les marques d'un christianisme pris sérieusement, et énergiquement réalisé... En présentant un tel modèle aux catholiques allemands, notre premier but était de faire connaître ce héros pour former à son école de vrais apôtres, si nécessaires de nos jours.

» Mais à côté de cette constatation si bien-faisante, il en est une autre fort pénible pour nous : Marcel Callo, qui a consacré toute sa vie à ses frères, a été la victime d'une puissance antichrétienne. Pire encore : à la suite d'un verdict injuste, sur le sol allemand, dans les prisons et les camps de concentration, cette jeune vie innocente fut détruite parce qu'elle était trop catholique. La découverte d'une telle horreur devait nécessairement éveiller en nous, catholiques allemands, l'idée de la réparation, la volonté de réparer dans la mesure du possible les torts commis à son égard par des Allemands d'alors. Comme nous avons été heureux de trouver en France la compréhension de ce sentiment ! Beaucoup d'évêques, en effet, se sont exprimés dans ce sens. Nous savons également que si la mort de Marcel Callo fut pour ses parents une terrible épreuve, dans leur souffrance ils ont su faire la distinction entre les Nazis et le peuple allemand; et que si un jour le martyr de leur fils pouvait contribuer à la réconciliation de nos deux peuples, ce serait pour eux une grande consolation.

» De cette volonté de réparation, de paix dans le Christ, de réconciliation et de charité, une entreprise, des démarches sont sorties pour obtenir que notre mère la sainte Eglise puisse

reconnaître Marcel Callo comme modèle et intercesseur céleste. En même temps, nous espérons promouvoir un rapprochement des deux pays et servir la grande cause de la paix du monde comme les parents de Marcel l'ont si bien compris. De là la demande réitérée à S. Em. le cardinal Roques de bien vouloir ouvrir le procès d'information. De là aussi la demande à Sa Sainteté d'accorder sa bienveillance à la requête des catholiques allemands pour la cause de Marcel Callo.

» Et c'est ainsi que nous nous efforçons de propager sa renommée et demandons de prier pour sa glorification.

» Que ton sang, jeune héros, versé par les ennemis de la foi, n'ait pas été versé en vain ! Que ce sang puisse contribuer à réconcilier nos deux peuples, comme le sang du Christ, « ton ami de tous les instants », est le gage de la réconciliation entre Dieu et les hommes ! Que Dieu daigne bénir nos efforts et notre prière ! »

Une appréciation entre plusieurs :

« Comme il serait beau que l'initiative de demander à l'Eglise de démontrer les vertus de ce jeune ouvrier français vint d'Allemagne ! Puisse l'intercession et le sacrifice de Marcel Callo opérer le rapprochement de nos deux peuples, comme gage de la paix de l'Europe et du monde. » « Puis-je ajouter que nous serions profondément heureux si cette éventualité devenait une réalité. Elle aurait une magnifique signification. »

(Lettre de Jean le Cour Grandmaison
au R. P. Gerardi : 7 et 21 décembre
1951).

MANIFESTATIONS EN SA FAVEUR

L'estime et la vénération des Allemands envers Marcel se sont exprimées, publiquement et officiellement, en diverses manifestations très émouvantes. Nous avons assisté à celles de Mauthausen, de Flossenbürg et de Dortmund.

Kevelaer

Du 18 au 20 avril 1958, Pax Christi d'Allemagne célébra son dixième anniversaire à Kevelaer.

Assistaient à ce congrès : S. Em. le Cardinal Frings, de Cologne; S. Exc. Mgr Schröffer, d'Eichstätt, Président allemand de Pax Christi; S. Exc. Mgr Janssen, de Hildesheim; S. Exc. Mgr Lommel, du Luxembourg; S. Exc. Mgr Théas, évêque de Tarbes et Lourdes.

La seule illustration du programme de ce congrès était la photographie de Marcel. Dans sa légende, on invitait les congressistes à vénérer spécialement ce jociste français victime de son action catholique. Au cours de l'assemblée générale qui se tint dans la cathédrale de Xanten, S. Exc. Mgr Schröffer, président national de Pax Christi, récita une prière au Roi des Martyrs, dans laquelle il faisait cette demande : « Seigneur, faites passer en nous l'exemple de votre serviteur Marcel Callo, pour qu'il devienne en nous un inépuisable amour du prochain. »

L'Association des Catholiques d'Allemagne tient, tous les deux ans, une assemblée générale appelée « Katholikentag ». Depuis 1952, il y fut plusieurs fois question de Marcel Callo.

Au cours de celui de 1958, on célébra particulièrement la mémoire des victimes des Nazis. Le journal officiel de ce Katholikentag présentait le portrait de Marcel Callo à côté de ceux d'Edith Stein, carmélite, et du Père Maximilien Kolbe, l'un et l'autre considérés dans le monde entier comme les plus célèbres victimes d'Hitler.

Mauthausen

En 1960, Pax Christi (d'Allemagne et d'Autriche) organisa une « Marche Expiatoire » des crimes des Nazis, envers toutes leurs victimes. Pour que le souvenir de ces millions de morts fut évoqué de façon plus vivante, on décida de faire de Marcel leur personnification; et pour honorer spécialement son sacrifice, on choisit le jour anniversaire et le lieu de sa mort : le 19 mars, à Mauthausen. On y invita la J.O.C. d'Autriche et celle d'Allemagne.

Une première cérémonie eut lieu le 18 mars, en l'église Sainte-Elisabeth, de Salzbourg. Au cours de la messe, le R. P. Manfred Hörhammer, aumônier national de Pax Christi d'Allemagne, présenta Marcel comme modèle de militant catholique, fidèle à Dieu jusqu'à la mort.

Le 19, à Mauthausen, 2 000 personnes, de diverses nations, ayant à leur tête S. Exc. Mgr Rohrer, archevêque de Salzbourg, montrèrent de la ville jusqu'au camp, à pied, en silence, sous la neige.

Dans la chapelle du camp, archi-comble, deux grands drapeaux de la J.O.C. d'Autriche encadraient une bannière des Routiers de Pax Christi d'Allemagne, portant le nom de Marcel Callo et l'écusson jociste de France. En présence de M. Filg, ancien Chancelier Fédéral d'Autriche, rescapé lui-même du camp de Mauthausen; du Consul de France à Linz et du représentant de la France à Mauthausen, S. Exc. Mgr Rohrer célébra la messe. Dans un très beau discours, il tira les leçons de la tragédie des camps de concentration, ainsi que de la vie et du sacrifice de Marcel.

Une partie de cette cérémonie fut diffusée par la Télévision autrichienne.

L'après-midi, dans la sinistre carrière du camp, l'ancien chef de la jeunesse catholique de Linz exposa, avec grande précision, la vie, les vertus et le martyre de Marcel. Puis ce fut le très émouvant chemin de croix où l'on fit encore mémoire de notre compatriote. Trois hommes portant une grande croix, montaient, à chaque station, quelques marches du gigan-

tesque escalier de pierres de la carrière où périrent des milliers de déportés.

Le dimanche 20 mars, dans l'église Sainte-Elisabeth de Salzbourg, le souvenir de Marcel fut encore évoqué à toutes les messes. A la fin de celle du soir, une jolie couronne mortuaire et la bannière des Routiers de Pax Christi d'Allemagne, furent déposées, par M^{lle} R. Scholze et par un ouvrier allemand, à l'autel de Pax Christi.

En Allemagne, l'une des tâches essentielles de Pax Christi est d'entretenir le souvenir de ceux qui furent, sous Hitler, les témoins du Christ. Pour perpétuer la mémoire et l'esprit de « ces forces du Catholicisme », la section de Pax Christi du diocèse de Paderborne a collectionné une série de documents qui les concernent. On les a mis dans un reliquaire placé dans le maître-autel de l'église Saint-Philippe et Saint-Jacques de Herdecke (Ruhr), le 16 juin 1960, jour de la Fête-Dieu. Parmi ces documents se trouve l'original de la dernière lettre, si émouvante, de Marcel à sa famille.

Flossenbürg

Au cours du mois de septembre 1960, les Jocistes du diocèse de Ratisbonne méditèrent la vie et les vertus de Marcel, dans toutes leurs sections. Le 9 octobre, au camp de Flossenbürg, ils renouvelèrent une célébration semblable à celle de Mauthausen. Elle eut lieu en plein air, dans le sinistre ravin du camp où périrent 72 000 déportés de diverses nations, et qui se nomme aujourd'hui « La Vallée de la Mort ».

Le 12 octobre 1944, Marcel arrivait dans ce camp les menottes aux mains, condamné à une « mort lente », pour crime d'action catholique. Le 9 octobre 1960, des centaines de Jocistes allemands étaient groupés autour de son portrait placé près de l'autel. Comme ceux d'Autriche le 19 mars à Mauthausen, ils célébraient sa mémoire et le prenaient pour modèle.

Près d'eux, on remarquait la présence de plusieurs autorités civiles de l'Etat et de la ville de Flossenbürg! de M. Willy Schaller, député de Wieden et de M. Christian Kreuzer, préfet de Neustadt (Bavière), qui avait pour mission de transmettre, aux organisateurs de cette manifestation, et aux Jocistes, les salutations du Docteur Georges Zizler, président du gouvernement.

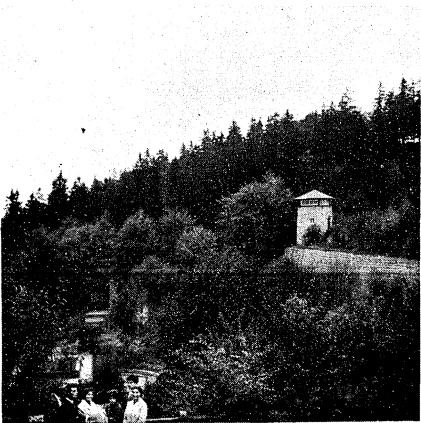
MAUTHAUSEN

Le cortège, guidé par l'archevêque de Salzbourg



La foule au chemin de croix





FLOSSENBURG (9 octobre 1960)

1. Vallée de la mort : le seul mirador qui subsiste
2. Entrée du camp et chapelle du souvenir
3. Table où fut célébrée la Messe (à droite, portrait de Marcel Callo)

La messe, extrêmement émouvante dans ce décor, fut célébrée par un prêtre allemand qui subit lui-même quarante-deux mois de camp de concentration. Dans un très beau sermon, après avoir salué l'assistance au nom de S. Exc. Mgr l'Archevêque de Ratisbonne, et flétri l'hérésie hitlérienne et ses conséquences, il invita les Jocistes à marcher dans la voie de l'apostolat et du sacrifice dont Marcel leur a laissé un lumineux exemple.

Une retraite aux flambeaux se forma derrière le portrait de Marcel placé entre les drapeaux. Le haut-parleur invita l'assistance à faire cette retraite en silence, pour honorer son sacrifice. Cette marche silencieuse, de près de deux kilomètres, sous une pluie battante, dans la nuit très noire, rythmée par la batterie monotone et très grave de deux tambourins, fut vraiment lugubre et fort impressionnante. Sur la place de Flossenbürg, au monument des victimes du camp, les Jocistes déposèrent deux couronnes : l'une à la mémoire de tous les déportés morts dans ce camp, l'autre « *en hommage à leur frère de France, Marcel Callo* ».

Dortmund

En 1961, la Jeunesse Catholique allemande édifiait une Maison de Jeunes, dans la paroisse du Sacré-Cœur de Dortmund-Hörde. C'est à sa demande que le nom de Marcel lui fut donnée. Ainsi en témoigne cette inscription sur son enseigne de bronze : Maison de la Jeunesse Catholique - Marcel Callo - né à Rennes en 1921, mort à Mauthausen en 1945. « Une vie pour le Christ ».

Une délégation de Rennes fut invitée à son inauguration le 7 octobre 1962. Une messe très solennelle fut célébrée dans l'église paroissiale, détruite par la guerre et très joliment reconstruite. Groupés au fond du chœur, les grands drapeaux de tous les mouvements de Jeunesse de la paroisse formaient un rétable vivant au très bel autel moderne.

La messe fut célébrée par M. l'Abbé Jean Callo, frère de Marcel, pour la Paix, par la réconciliation de la France et de l'Allemagne. Les chants de la foule, qui emplissait l'église comme aux jours de grande fête, furent de toute beauté.

Le sermon fut donné par le R. P. Manfred Hörhammer (aumônier national de *Pax Christi*) dont le père fut allemand et la mère française. L'orateur fit le parallèle entre Marcel Callo et l'Abbé Franz Stock, aumônier allemand qui fit tant de bien à la prison de Fresnes, aux Français captifs de la Gestapo, de Paris.

Pour notre part, nous fûmes très fortement impressionnés, au moment de la communion, en voyant tant de jeunes à la sainte-table : la grande passion de Marcel Callo ne fut-elle pas d'amener la jeunesse à l'Eucharistie !

Après la messe, inauguration du Foyer Marcel-Callo, au cours de laquelle prirent la parole : M. le Curé Th. Hermann; M. Sherer, maire de Dortmund; M. le Conseiller Otto; le Président de la Jeunesse Catholique, et son aumônier, M. l'Abbé Teuler; l'Abbé Callo, et Clément Deniel, militant de Rennes.

On remarquait aussi dans l'assistance M. Pfennig, Recteur adjoint de la paroisse luthérienne, et l'orchestre de sa paroisse à côté



Dortmund (7 octobre 1962) :
inauguration de la Maison de la Jeunesse Catholique
« Marcel Callo »

de la chorale du « Singekreis » de la paroisse du Sacré-Cœur. On notera cette entente cordiale de tous autour du nom de Marcel qui fut si grand apôtre de la Paix.

Ce fut ensuite la bénédiction, par deux prêtres de Rennes, du Foyer Marcel-Callo, vaste bâtiment de trois étages, pour l'édification duquel les Jeunes de la paroisse ont fait de très grands et très beaux sacrifices.

Désormais, tous les Jeunes de cette vivante paroisse, qui fréquenteront ce Foyer, passeront devant un grand portrait de Marcel, se détachant magnifiquement sur un fond rouge-sang. Sous son image, écrit en grandes lettres gothiques, sur un fort joli parchemin, un poème, composé par une protestante récemment convertie, leur rappellera : l'intention des Jeunes qui ont voulu ce Foyer, l'exemple de charité que leur donna Marcel, et leur résolution de marcher sur ses traces. En voici la traduction : Nous avons choisi ton nom, en toute sincérité, Car nous savons tous

qu'il nous faut réparer la si grande injustice qui vous fut faite chez nous, il y a de longues [années].

Tu as combattu pour le droit de la jeunesse, et tu lui as consacré tes forces.
Tu as prouvé ce qui est vrai.
Tu as assisté les opprimés, alors qu'ils se sentaient irrémédiablement [perdus].

Dans le but de servir, comme tu le fis, nous avons donné ton nom à cette Maison. Tu n'es plus, mais tu nous demeures.

Le 8 octobre, au moment des adieux, à l'issue d'une très joyeuse réunion, les prêtres allemands et les prêtres français donnèrent

ensemble leur bénédiction à cette jeunesse ardente. Puis on se sépara après le chant : « Ce n'est qu'un au revoir, mes frères... »

Ce souhait est devenu une réalité : depuis cette fête, les jeunes de Rennes et de Dortmund se sont plusieurs fois rencontrés dans un climat de joie et de franche cordialité.

● Pendant que nous composons ces pages, nous avons appris la construction d'un nouveau foyer de jeunesse, cette fois dans l'Allemagne de l'Est, à Heilingstadt, non loin de Gotha où Marcel fut emprisonné. Nous manquons encore d'information à son sujet, mais une lettre venant d'Erfurt nous dit : « Puisque Marcel est vraiment notre contemporain, il peut être considéré comme un bel exemple et un bon intercesseur pour notre jeunesse. Par le nom de notre foyer « Nouveau Centre de Jeunesse Catholique : Marcel Callo », son nom est maintenant dans toutes les bouches »...

Les Jeunes de ce foyer ont déjà fait un tirage d'une image de Marcel Callo. Plus de 100 000 exemplaires de cette image ont déjà été distribués et bien accueillis en Allemagne.

LE CHRIST L'A RECOMPENSE Son apostolat se prolonge

L'étendue de son rayonnement, en France et au-delà de toutes ses frontières, a pour motif, avant tout, la puissance de son exemple, l'allant et l'allure très modernes de son authentique apostolat, mais aussi le fait que, par les divers aspects de sa physionomie spirituelle, ce jeune militant intéresse beaucoup d'âmes, dans tous les milieux.

Les lecteurs de sa biographie ont spécialement admiré en lui :

— Son affection pour les moments de solitude où il se mettait, « les yeux fixés sur Jésus-Christ » en face de ses devoirs et de ses responsabilités.

— Son application continuelle à tout offrir à Jésus-Christ : loisirs, travaux, peines, souffrances, pour que sa journée soit bien la continuation de sa messe.

— Le chrétien s'efforçant chaque jour de devenir meilleur en se rapprochant de Dieu, vivant de sa foi jusqu'à l'héroïsme, « pour offrir sa vie vraiment belle au Christ » et lui gagner des âmes.



— Le militant chrétien avide de doctrine et s'acharnant à s'instruire toujours plus afin de mieux former les autres.

— L'ouvrier s'appliquant à se sanctifier dans son métier, par son métier et à donner un sens et un but apostolique à toutes ses activités, aussi bien à la pratique des sports qu'à sa façon d'assister à la messe.

— Le camarade joyeux et dévoué se montrant capable de déridier les plus cafardeux, gagnant tant de cœurs par sa gaieté, sa gentillesse, par « une vie toute donnée » à ses compagnons.

— Le fils affectueux savourant la vie de famille et s'y dévouant avec autant d'âme que de savoir-faire.

— Le fiancé idéal pour qui le temps des fiançailles n'est qu'une période de lutte ardente pour vaincre ses défauts et conquérir de nouvelles vertus.

— Le jeune homme au cœur généreux dont l'âme faite pour aimer, allait avec bonté vers tout ce qui est faible ou qui souffre : les petits apprentis, les malades, les vieillards, les réfugiés, avec une attention spéciale pour les âmes en danger.

— L'apôtre zélé qui sut si bien unir la vie intérieure et l'action catholique; vivre d'une piété aussi tendre que virile; compter avec tant de foi sur l'action de la grâce dans son apostolat; s'attacher au maximum à Jésus-Christ et à la Vierge Marie, pour rester fidèle aux engagements de son baptême, et aux exigences de sa vocation; s'acharner à vivre de l'Eucharistie et à en faire vivre ses compagnons de travail ou d'exil.

Nombre de prédicateurs concrétisent leurs

enseignements, en les illustrant par des exemples de Marcel. L'un d'eux nous écrivit : « Les auditeurs sont frappés par la simplicité et l'efficacité de ses principes spirituels; et surtout par la preuve qu'il leur a donnée de la possibilité de les appliquer avec succès, en pleine vie ouvrière de notre époque. Les jeunes sont attirés par son âme vigoureuse qui fut bien de celles que rien ne peut écraser, car elles se fortifient par la persécution et par leur victoire sur tout ce qui pourrait les abattre. »

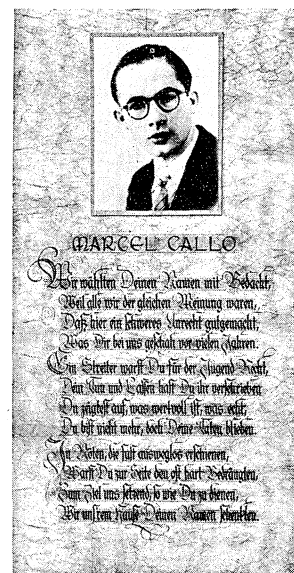
Bien des personnes diffusent sa biographie dont elles se sont fait un instrument d'apostolat. Elles ont foi en la puissance de l'exemple de ce modeste ouvrier qui reste une vivante leçon, un guide, une source de lumière.

On ne veut pas prétendre que Marcel Callo doit être considéré en *tout* comme le modèle de *tous* les militants : le militant spécialiste en tous champs d'apostolat n'existe pas plus que l'ouvrier spécialiste en tous métiers; c'est la raison d'être de l'action catholique *spécialisée*.

On veut dire seulement : qu'il mit en pratique, d'une façon idéale, les principes essentiels de la charte du laïc qui tout militant doit observer s'il veut être un véritable apôtre; il vécut intégralement, tout ce qui, dans cette charte, est demandé aux militants de son rang, de son milieu, de son mouvement.

On s'est demandé si, « en se faisant, comme le Christ, obéissant jusqu'à la mort », il n'aurait pas pour mission de nous rappeler, que l'obéissance et le sacrifice restent et resteront, à tout jamais, les chemins de Dieu.

J.-B. JÉGO.



La plaque apposée à la Maison de Dortmund



Nous vous recommandons instamment **DEUX** autres ouvrages du même auteur :

I - UN EXEMPLE : MARCEL CALLO

C'est sa biographie COMPLÈTE, en 240 pages, format 13 x 18, avec 14 photos hors-texte, sous couverture illustrée : PRIX FRANCO : 7 F.

Lettres-Préface de S. Em. le Cardinal Roques, de S. Em. le Cardinal Suhard, et de S. Exc. Mgr. Montini, au nom de sa S. S. Pie XII, dont il était alors le Substitut.

Les Cahiers du Livre : « Il faut que toutes les bibliothèques de paroisse et de Mouvement d'Action Catholique possèdent ce livre bouleversant, fait pour susciter parmi ses lecteurs les sentiments les plus élevés, l'amour de la France, du prochain et de Dieu. »

II - UN MILITANT EXEMPLAIRE : MARCEL CALLO

Cette étude approfondie de son âme est destinée à fournir :

Au clergé et à tous les éducateurs : des sujets d'entretien illustrés par un magnifique exemple.

Aux militants et aux militantes : des méditations auprès d'un apôtre moderne qui entraîne tant d'âmes dans son sillage.

A tous les chrétiens : l'exemple d'une vie qui fut une réussite.

Brochure de 112 pages, format 13 x 20, sur papier satiné.

Deux photos de Marcel Callo, PRIX : 3 F. Franco.

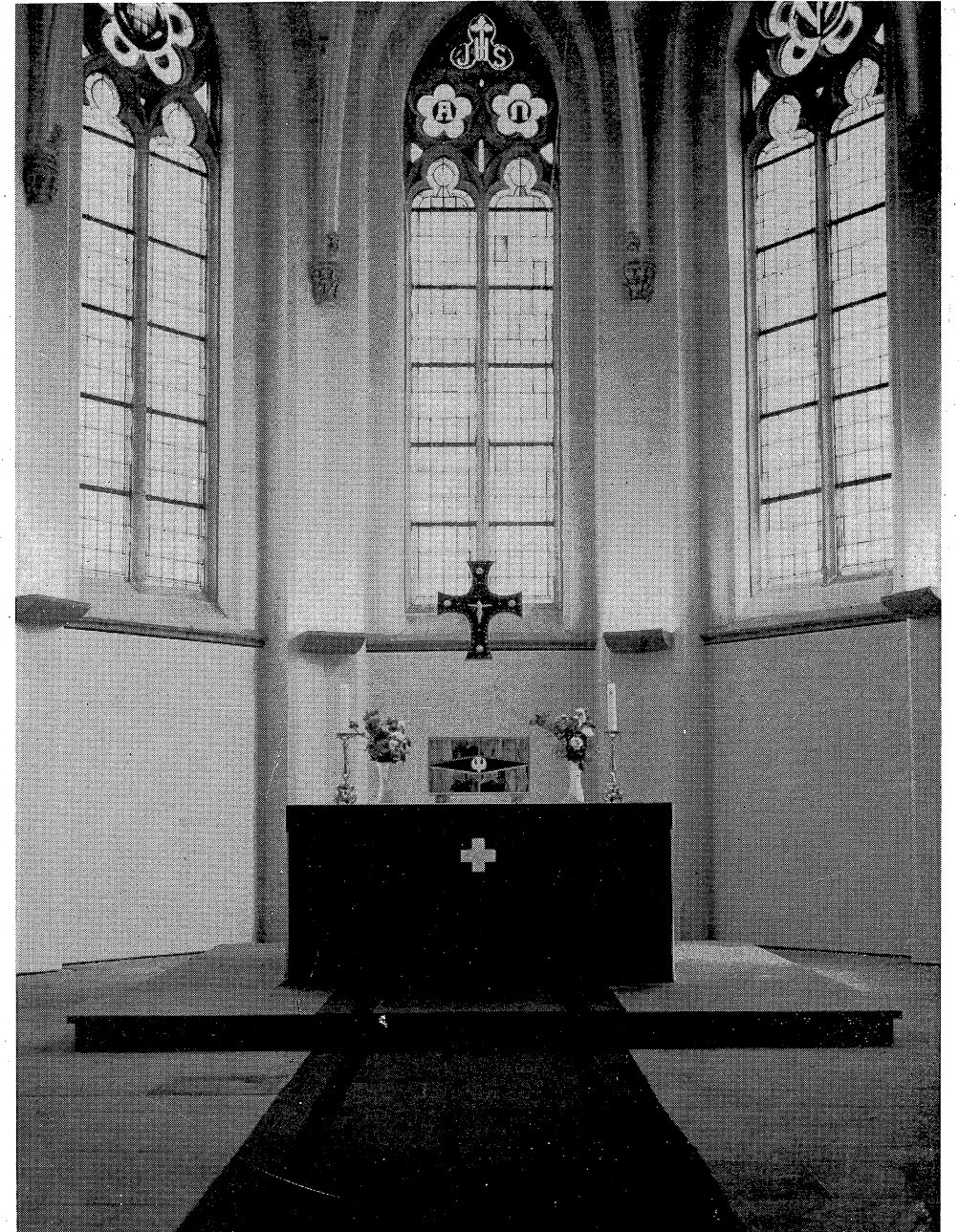
On peut également demander chez l'auteur la présente brochure : **Marcel CALLO, témoin du Christ.**

Ces trois ouvrages (Un exemple, Marcel Callo - Un militant exemplaire, Marcel Callo, - Marcel Callo, témoin du Christ), sont en vente au profit des Séminaires dirigés par les Pères Eudistes qui ont actuellement en charge 13 Grands Séminaires et 16 Petits Séminaires, en Europe, en Afrique et les deux Amériques.

Diffuser ces livres, c'est faire connaître ce magnifique exemple ; c'est secourir une œuvre excellente.

- RECOMMANDATION** - Bien spécifier le livre demandé, en indiquant le titre complet.
- Ne régler qu'après réception.
- S'adresser à l'auteur : **R. P. JÉGO, 31, Rue d'Antrain, 35 RENNES (C.C.P. Rennes 947.93).**

Le Gérant : **L. BLANCHET**



Maitre-autel de HERDECKE-RHUR (Allemagne)
où a été déposé l'original de la dernière lettre
de Marcel CALLO.

*C'est dans cet autel que sont conservés
les documents concernant les principales
victimes des Nazis.*